Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Wilkie Collins

L'HÔTEL HANTÉ

Première publication 1878

Traduction Henry Dallemagne
Paris Hachette 1889

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

En 1860, la réputation du docteur Wybrow, de Londres, était arrivée à son apogée. Les gens bien informés affirmaient que, de tous les médecins en renom, c'était lui qui gagnait le plus d'argent.

Un après-midi, vers la fin de l'été, le docteur venait de finir son déjeuner après une matinée d'un travail excessif. Son cabinet de consultation n'avait pas désempli et il tenait déjà à la main une longue liste de visites à faire, lorsque son domestique lui annonça qu'une dame désirait lui parler.

« Qui est-ce ? demanda-t-il. Une étrangère ?

– Oui, monsieur.

– Je ne reçois pas en dehors de mes heures de consultation. Indiquez-les lui et renvoyez-la.

– Je les lui ai indiquées, monsieur.

– Eh bien ?

– Elle ne veut pas s'en aller.

– Elle ne veut pas s'en aller ? répéta en souriant le médecin. »

C'était une sorte d'original que le docteur Wybrow, et il y avait dans l'insistance de l'inconnue une bizarrerie qui l'amusait.

« Cette dame obstinée vous a-t-elle donné son nom ?

– Non, monsieur. Elle a refusé ; elle dit qu'elle ne vous retiendra pas cinq minutes, et que la chose est trop importante pour attendre jusqu'à demain. Elle est là dans le cabinet de consultation, et je ne sais comment la faire sortir. »

Le docteur Wybrow réfléchit un instant. Depuis plus de trente ans qu'il exerçait la médecine, il avait appris à connaître les femmes et les avait toutes étudiées, surtout celles qui ne savent pas la valeur du temps, et qui, usant du privilège de leur sexe, n'hésitent jamais à le faire perdre aux autres. Un coup d'œil à sa montre lui prouva qu'il fallait bientôt commencer sa tournée chez ses malades. Il se décida donc à prendre le parti le plus sage : à fuir.

« La voiture est-elle là ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur.

– Très bien. Ouvrez la porte sans faire de bruit, et laissez la dame tranquillement en possession du cabinet de consultation. Quand elle sera fatiguée d'attendre, vous savez ce qu'il y a à lui dire. Si elle demande quand je serai rentré, dites que je dîne à mon cercle et que je passe la soirée au théâtre. Maintenant, doucement, Thomas ! Si nos souliers craquent, je suis perdu. »

Puis il prit sans bruit le chemin de l'antichambre, suivi par le domestique marchant sur la pointe des pieds.

La dame se douta-t-elle de cette fuite ? Les souliers de Thomas craquèrent-ils ? Peu importe ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où le docteur passa devant son cabinet, la porte s'ouvrit. L'inconnue apparut sur le seuil et lui posa la main sur le bras.

« Je vous supplie, monsieur, de ne pas vous en aller sans m'écouter un instant. »

Elle prononça ces paroles à voix basse, et cependant d'un ton plein de fermeté. Elle avait un accent étranger. Ses doigts serraient doucement, mais aussi résolument, le bras du docteur.

Son geste et ses paroles n'eurent aucun effet sur le médecin, mais à la vue de la figure de celle qui le regardait, il s'arrêta net ; le contraste frappant qui existait entre la pâleur mortelle du teint et les grands yeux noirs pleins de vie, brillant d'un reflet métallique, dardés sur lui, le cloua à sa place.

Ses vêtements étaient de couleur sombre et d'un goût parfait, elle semblait avoir trente ans. Ses traits : le nez, la bouche et le menton étaient d'une délicatesse de forme qu'on rencontre rarement chez les Anglaises. C'était, sans contredit, une belle personne, malgré la pâleur terrible de son teint et le défaut moins apparent d'un manque absolu de douceur dans les yeux. Le premier moment de surprise passé, le docteur se demanda s'il n'avait pas devant lui un sujet curieux à étudier. Le cas pouvait être nouveau et intéressant. Cela m'en a tout l'air, pensa-t-il, et vaut peut-être la peine d'attendre.

Elle pensa qu'elle avait produit sur lui une violente impression, et desserra la main qu'elle avait posée sur le bras du docteur.

« Vous avez consolé bien des malheureuses dans votre vie, dit-elle. Consolez-en une de plus aujourd'hui. »

Sans attendre de réponse, elle se dirigea de nouveau vers le cabinet de consultation.

Le docteur la suivit et ferma la porte. Il la fit asseoir sur un fauteuil, en face de la fenêtre. Le soleil, ce qui est rare à Londres, était éblouissant cet après-midi-là. Une lumière éclatante l'enveloppa. Ses yeux la supportèrent avec la fixité des yeux d'un aigle. La pâleur uniforme de son visage paraissait alors plus effroyablement livide que jamais. Pour la première fois depuis bien des années, le docteur sentit son pouls battre plus fort en présence d'un malade.

Elle avait demandé qu'on l'écoutât, et maintenant elle semblait n'avoir plus rien à dire. Une torpeur étrange s'était emparée de cette femme si résolue. Forcé de parler le premier, le docteur lui demanda simplement, avec la phrase sacramentelle, ce qu'il pouvait faire pour elle. Le son de cette voix parut la réveiller ; fixant toujours la lumière, elle dit tout à coup :

« J'ai une question pénible à vous faire.

– Qu'est-ce donc ? »

Son regard allait doucement de la fenêtre au docteur. Sans la moindre trace d'agitation, elle posa ainsi sa pénible question :

« Je veux savoir si je suis en danger de devenir folle ? »

À cette demande, les uns auraient ri, d'autres se seraient alarmés. Le docteur Wybrow, lui, n'éprouva que du désappointement. Était-ce donc là le cas extraordinaire qu'il avait espéré en se fiant légèrement aux apparences ? Sa nouvelle cliente n'était-elle qu'une femme hypocondriaque dont la maladie venait d'un estomac dérangé et d'un cerveau faible ?

« Pourquoi venez-vous chez moi ? lui demanda-t-il brusquement. Pourquoi ne consultez-vous pas un médecin spécial, un aliéniste ? »

Elle répondit aussitôt :

« Si je ne vais pas chez un de ces médecins-là, c'est justement parce qu'il serait un spécialiste et qu'ils ont tous la funeste habitude de juger invariablement tout le monde d'après les mêmes règles et les mêmes préceptes. Je viens chez vous, parce que mon cas est en dehors de toutes les lois de la nature, parce que vous êtes fameux dans votre art pour la découverte des maladies qui ont une cause mystérieuse. Êtes-vous satisfait ? »

Il était plus que satisfait. Il ne s'était donc pas trompé, sa première idée avait été la bonne, Cette femme savait bien à qui elle s'adressait. Ce qui l'avait élevé à la fortune et à la renommée lui, docteur Wybrow, c'était la sûreté de son diagnostic, la perspicacité, sans rivale parmi ses confrères, avec laquelle il prévoyait les maladies dont ceux qui venaient le consulter pouvaient être atteints dans un temps plus ou moins éloigné.

« Je suis à votre disposition, répondit-il, je vais essayer de découvrir ce que vous avez. »

Il posa quelques-unes de ces questions que les médecins ont l'habitude de faire ; la patiente répondit promptement et avec clarté ; sa conclusion fut que cette dame étrange était, au moral comme au physique, en parfaite santé. Il se mit ensuite à examiner les principaux organes de la vie. Ni son oreille ni son stéthoscope ne lui révélèrent rien d'anormal. Avec cette admirable patience et ce dévouement à son art qui l'avaient distingué dès le temps où il étudiait la médecine, il continua son examen, toujours sans résultat. Non seulement il n'y avait aucune prédisposition à une maladie du cerveau, mais il n'y avait même pas le plus léger trouble du système nerveux.

« Aucun de vos organes n'est atteint, dit-il ; je ne peux même pas me rendre compte de votre extrême pâleur. Vous êtes pour moi une énigme.

– Ma pâleur n'est rien, répondit-elle avec un peu d'impatience. Dans ma jeunesse, j'ai failli mourir empoisonnée ; depuis, mes couleurs n'ont jamais reparu, et ma peau est si délicate qu'elle ne peut supporter le fard. Mais ceci n'a aucune importance. Je voulais avoir votre opinion, je croyais en vous, et maintenant je suis toute désappointée. »

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

– Et c'est ainsi que tout cela finit, dit-elle en elle-même amèrement.

Le docteur parut touché ; peut-être serait-il plus exact de dire que son amour-propre de médecin était un peu blessé.

« Cela peut encore se terminer comme vous le voulez, dit-il, si vous prenez la peine de m'aider un peu. »

Elle releva la tête. Ses yeux étincelaient.

« Expliquez-vous ; comment puis-je vous aider ?

– Avouez, madame, que vous venez chez moi un peu comme un sphinx. Vous voulez que je découvre l'énigme avec le seul secours de mon art. La science peut faire beaucoup, mais non pas tout. Voyons, quelque chose doit vous être arrivé, quelque chose qui n'a aucun rapport à votre état de santé et qui vous a effrayée ; sans cela, vous ne seriez jamais venue me consulter. Est-ce la vérité ?

– C'est la vérité, dit-elle vivement. Je recommence à avoir confiance en vous.

– Très bien. Vous ne devez pas supposer que je vais découvrir la cause morale qui vous a mise dans l'état où vous êtes :

tout ce que je puis faire, c'est de voir qu'il n'y a aucune raison de craindre pour votre santé, et, à moins que vous ne me preniez comme confident, je ne puis rien de plus. »

Elle se leva, fit le tour de la chambre.

« Supposons que je vous dise tout, répondit-elle. Mais faites bien attention que je ne nommerai personne.

– Je ne vous demande pas de noms, les faits seuls me suffisent.

– Les faits sont de peu d'importance, reprit-elle, je n'ai que des impressions personnelles à vous révéler, et vous me prendrez probablement pour une folle imaginaire, quand vous m'aurez entendue. Qu'importe ! Je vais faire mon possible pour vous contenter. Je commence par les faits, puisque vous le voulez. Mais croyez-moi, cela ne vous servira pas à grand'chose. »

Elle s'assit de nouveau et commença avec la plus grande sincérité la plus étrange et la plus bizarre de toutes les confessions qu'eût jamais entendues le docteur.

II

« Je suis veuve, monsieur, c'est un fait : je vais me remarier, c'est encore un fait ».

Elle s'arrêta et sourit à quelque pensée qui lui traversa l'esprit. Ce sourire fit mauvaise impression sur le docteur Wybrow : il avait quelque chose de triste et de cruel à la fois, il se dessina lentement sur ses lèvres et disparut soudain.

Le docteur se demanda s'il avait bien fait de céder à son premier mouvement. Il songea avec un certain regret à ses malades qui l'attendaient.

La dame continua :

« Mon prochain mariage, dit-elle, se rattache à une circonstance assez délicate. Le gentleman dont je dois être la femme était engagé à une autre personne, quand le hasard fit qu'il me rencontra à l'étranger. Cette personne, faites bien attention, est de sa famille. C'est sa cousine. Je lui ai innocemment volé son fiancé, j'ai détruit toutes les espérances de sa vie. Innocemment, dis-je, parce qu'il ne m'a révélé son engagement antérieur qu'après que je lui ai eu moi-même accordé ma main. Quand nous nous revîmes en Angleterre, et quand il craignit sans doute que l'affaire ne vînt à ma connaissance, il m'avoua la vérité. Naturellement je fus indignée. Il avait une excuse toute prête : il me montra une lettre de sa cousine lui rendant sa parole. Je n'ai jamais rien lu de plus noble, d'un esprit plus élevé. J'en pleurai, moi, qui n'ai pas trouvé de larmes à verser sur mes propres douleurs ! Si la lettre lui avait laissé l'espoir d'être pardonné, j'aurais positivement refusé de l'épouser. Mais la ferme-

té de cette lettre sans colère, sans un mot de reproche, faisant au contraire des souhaits pour son bonheur, la fermeté dont elle était empreinte ne pouvait lui laisser d'espoir. Il me supplia d'avoir pitié de lui, de ne pas oublier son amour pour moi. Vous savez ce que sont les femmes. Moi aussi j'eus le cœur tendre, je donnai mon consentement, et dans huit jours – je tremble quand j'y songe – nous serons mariés. »

Elle tremblait réellement ; elle fut obligée de s'arrêter quelques instants avant de reprendre. Le docteur, attendant toujours la révélation de quelque fait important, commençait à craindre d'avoir à subir un long récit.

«Pardonnez-moi, madame, dit-il, de vous rappeler que j'ai des personnes souffrantes qui attendent *ma* visite ; plus vite vous arriverez au but, mieux cela vaudra pour mes malades et pour moi ».

L'étrange sourire si triste et si froid reparut sur les lèvres de l'inconnue :

« Rien de ce que je dis n'est inutile, vous le verrez vous-même dans un moment. »

Elle continua en ces termes :

« Hier, – ne craignez pas une longue histoire, monsieur, – hier même, je venais de prendre part à un de vos *lunch* anglais, lorsqu'une dame qui m'était tout à fait inconnue arriva. Elle était en retard : nous avions déjà quitté la table, nous étions dans le salon. Elle prit par hasard une chaise à côté de la mienne ; on nous présenta l'une à l'autre. Je connaissais son nom, elle connaissait aussi le mien. C'était la femme à laquelle j'avais volé son fiancé, la femme qui avait écrit la lettre dont je vous ai parlé. Écoutez, maintenant ! vous vous êtes montré impatient parce que je ne vous ai pas intéressé jusqu'à présent ; si

je vous ai donné quelques détails, c'était pour vous prouver que je n'ai jamais eu contre cette dame le moindre sentiment d'hostilité. J'avais pour elle de la sympathie, je l'admirais presque, je n'avais donc rien à me reprocher à son égard. Retenez-le bien, c'est fort important, comme vous le verrez tout à l'heure. Quant à elle, je sais que les circonstances qui ont dicté ma conduite lui ont été expliquées dans tous leurs détails, je sais qu'elle ne me blâme en aucune façon. Et maintenant que vous savez tout, expliquez-moi, si vous le pouvez, pourquoi, quand je me suis levée et que mes yeux ont rencontré les siens, pourquoi j'ai senti un manteau de glace m'envelopper, un frisson parcourir mes membres, une peur mortelle s'abattre sur moi pour la première fois de ma vie ».

Le docteur commençait à s'intéresser au récit.

« Y avait-il donc, demanda-t-il, dans l'air ou dans l'attitude de cette dame quelque chose qui ait pu vous frapper ?

– Rien, répondit-on brusquement. Voici son portrait : une Anglaise comme elles le sont toutes, avec des yeux bleus, froids et clairs, le teint rosé, les manières pleines de politesse et de froideur, la bouche grande et réjouie, des joues et un menton gros, et c'est tout.

– Quand vos yeux se sont rencontrés, y avait-il dans son regard une expression quelconque qui vous ait frappée ?

– Je n'y ai découvert que la curiosité bien naturelle de voir la femme qui lui avait été préférée, et peut-être aussi quelque étonnement de ne pas la trouver plus belle et plus charmante : ces deux sentiments, contenus dans les limites des convenances du monde, sont les seuls que j'aie pu deviner ; ils n'ont du reste fait que paraître et disparaître. En proie à une horrible agitation, toutes mes facultés se troublaient ; si j'avais pu marcher, je me serais précipitée hors de la chambre, tant cette femme me

faisait peur. Mais c'est à peine si je pus me lever, je tombai à la renverse sur ma chaise, regardant toujours ces yeux bleus et calmes qui me fixaient alors avec une douce expression de surprise, et cependant j'étais là comme un oiseau fasciné par un serpent. Son âme plongeait dans la mienne, l'enveloppant d'une crainte mortelle. Je vous dis mon impression telle que je l'ai ressentie, dans toute son horreur et dans toute sa folie. Cette femme, j'en suis sûre, est destinée, sans le savoir, à être le mauvais génie de ma vie. Ses yeux limpides ont découvert en moi des germes de méchanceté cachée que je ne connaissais pas moi-même jusqu'au moment où je les ai sentis tressaillir sous son regard. À partir d'aujourd'hui, si dans ma vie je commets des fautes, si je me laisse entraîner au crime, c'est elle qui m'en fera payer la peine involontairement, je le crois ; mais involontairement ou non, ce sera elle. En un instant, toutes ces pensées traversèrent mon esprit et se peignirent sur mes traits. Cette bonne créature s'inquiéta de moi. « La chaleur étouffante de cette pièce vous a fait mal, voulez-vous mon flacon ? » me dit-elle doucement, puis je ne me souviens plus de rien. J'étais évanouie. Quand je repris connaissance, tout le monde était parti ; seule la maîtresse de la maison était avec moi. Je ne pus tout d'abord prononcer une parole ; l'impression terrible que j'ai essayé de décrire me revint aussi violente que quand je la ressentis. Dès que je pus parler, je la suppliai de me dire toute la vérité sur la femme que j'avais supplantée, j'avais un faible espoir que sa bonne réputation ne fût pas réellement méritée, que sa lettre fût une adroite hypocrisie ; enfin j'espérais qu'elle nourrissait contre moi une haine soigneusement cachée.

Non ! La personne à qui je m'adressais avait été son amie d'enfance, elle la connaissait aussi bien que si elle eût été sa sœur, elle m'affirma qu'elle était aussi bonne, aussi douce, aussi incapable de haïr que la sainte la plus parfaite qui ait jamais été. Mon seul, mon unique espoir m'échappait donc. J'aurais voulu croire que ce que j'avais éprouvé en présence de cette femme était un avertissement de me tenir en garde contre elle, comme

contre un ennemi ; après ce qu'on venait de m'en dire, cela était impossible. Il me restait encore un effort à faire, je le fis. J'allai chez celui que je dois épouser lui demander de me rendre ma parole. Il refusa, Je déclarai que, malgré tout, je voulais rompre. Il me fit voir alors des lettres de ses sœurs, des lettres de ses frères et de ses meilleurs amis ; toutes l'engageaient à bien réfléchir avant de faire de moi sa femme ; toutes répétant les bruits qui ont couru sur moi à Paris, à Vienne et à Londres, autant de mensonges infâmes. « Si vous refusez de m'épouser, me dit-il, c'est que vous reconnaîtrez que ces bruits sont fondés. Vous avouerez que vous avez peur d'affronter le monde à mon bras. » Que pouvais-je répondre ? Il n'y avait pas à discuter. Il avait pleinement raison ; si je persistais dans mon refus, c'était l'entière destruction de ma réputation. Je consentis donc à ce que le mariage ait lieu, comme nous l'avions arrêté, et je le quittai. C'était hier. Je suis ici, toujours avec mon idée fixe : cette femme est appelée à avoir une influence fatale sur ma vie. Je suis ici et je pose la seule question que j'aie à faire, au seul homme qui puisse y répondre. Pour la dernière fois, monsieur, que suis-je ? Un démon qui a vu l'ange vengeur ou une pauvre folle trompée par l'imagination déréglée d'un esprit en délire ? »

Le docteur Wybrow se leva de sa chaise pour terminer l'entretien.

Il était fortement et péniblement impressionné par ce qu'il avait entendu.

À mesure qu'il avait écouté ce récit, la conviction qu'il était en face d'une méchante femme s'était ancrée dans son esprit. Il essaya, mais en vain, de la regarder comme une personne à plaindre, comme une malheureuse femme d'une imagination sensible et maladive sentant se développer les germes du mal que nous avons tous en nous, et essayant réellement de réagir contre cette fatale influence, et d'ouvrir son cœur aux conseils du bien. Mais une mauvaise pensée lui souffla ces mots aussi

distinctement que s'il l'eût entendu à son oreille : Fais attention, tu crois trop en elle.

« Je vous ai déjà donné mon opinion, dit-il ; il n'y a chez vous aucun symptôme de dérangement d'esprit présent ou à venir qu'un médecin puisse découvrir ; un médecin, vous m'entendez bien. Quant aux impressions que vous m'avez confiées, tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes, je crois, dans un cas où l'on a plus besoin de conseils s'appliquant à l'âme qu'au corps. Soyez certaine que ce que vous m'avez dit dans ce cabinet n'en sortira pas. Votre confession restera secrète, je vous l'affirme. »

Elle l'écouta avec une sorte de résignation soumise jusqu'à la fin.

« Est-ce là tout ? demanda-t-elle.

– C'est tout, répondit-il.

– Permettez-moi de vous remercier, monsieur, reprit-elle en mettant un petit rouleau d'argent sur la table ».

Elle se leva. Ses yeux noirs et brillants avaient une expression de désespoir si poignant et si horrible dans leur plainte silencieuse, que le docteur détourna la tête, incapable d'en supporter la vue. L'idée de garder non seulement de l'argent, mais même une chose qui lui eût appartenu, ou à laquelle elle eût touché, lui était insupportable. Soudain, toujours sans la regarder, il lui tendit le rouleau en disant :

« Reprenez-le, je ne veux pas être payé. »

Elle, sans faire attention, sans entendre, les yeux toujours levés au ciel se parlant à elle-même, s'écria :

« Attendons la fin, car j'ai fini avec la lutte ; je me soumets. »

Elle rabattit son voile sur son visage, salua le docteur et quitta le cabinet.

Il sonna, la reconduisit jusqu'à l'antichambre, et, comme le domestique refermait la porte derrière elle, un éclair de curiosité indigne de lui et en même temps irrésistible traversa l'esprit du docteur. C'est en rougissant qu'il dit à son domestique :

« Suivez-la chez elle, et sachez son nom. »

Pendant un instant le serviteur regarda le maître, se demandant s'il en croirait ses oreilles. Le docteur Wybrow le fixa en silence. Le domestique comprit ce que ce silence signifiait, il prit son chapeau et s'élança dans la rue. Le docteur rentra dans son cabinet. À peine y fut-il qu'un changement subit se fit en lui. Cette femme avait-elle donc apporté chez lui une épidémie de mauvais sentiments. Y avait-il déjà succombé ?

Quel besoin avait-il de se rabaisser aux yeux de son propre domestique ? Sa conduite était indigne d'un honnête homme ; d'un homme qui l'avait fidèlement servi depuis des années, il venait de faire un espion !

Irrité à cette seule pensée, il courut à l'antichambre et en ouvrit la porte. Le domestique avait disparu ; il était trop tard pour le rappeler. Il ne lui restait qu'un moyen d'oublier le mépris qu'il se sentait pour lui-même : le travail. Il monta en voiture et fit ses visites à ses malades.

Si ce fameux médecin avait pu détruire sa réputation, il l'aurait fait cet après-midi même. Jamais encore il ne s'était montré si peu soigneux de ses malades. Jamais encore il n'avait remis au lendemain l'ordonnance qui aurait dû être écrite à

l'instant même, le diagnostic qui aurait dû être donné instantanément. Il rentra chez lui de meilleure heure que de coutume, fort mécontent.

Le domestique était de retour. Le docteur Wybrow n'osait plus le questionner ; mais avant d'être interrogé, il rendit compte du résultat de sa mission.

« La dame s'appelle la comtesse Narona. Elle demeure à... »

Sans en entendre davantage, le docteur fit un signe de tête comme pour remercier et entra dans son cabinet. L'argent qu'il avait refusé était encore sur la table, dans son petit rouleau de papier blanc. Il le mit sous une enveloppe qu'il cacheta : il le destinait au tronc pour les pauvres du bureau de police voisin ; puis, appelant le domestique, il lui donna l'ordre de le porter au magistrat dès le lendemain matin. Fidèle à ses devoirs, le domestique fit la question accoutumée :

« Monsieur dîne-t-il chez lui aujourd'hui ? »

Après un moment d'hésitation, le docteur dit :

« Non, je vais dîner au cercle. »

De toutes les qualités morales, celle qui se perd le plus facilement est sans contredit la conscience. L'esprit humain, dans certains cas, n'a pas de juge plus sévère qu'elle ; dans d'autres, au contraire, l'esprit et la conscience sont au mieux ensemble et vivent en harmonie comme deux complices. Quand le docteur Wybrow sortit de chez lui pour la seconde fois, il ne chercha même pas à se cacher à lui-même que la seule raison pour dîner au cercle était de chercher à savoir ce que le monde disait de la comtesse Narona.

III

Il fut un temps où l'homme, à l'affût de toutes les médisances recherchait la société des femmes. Maintenant l'homme fait mieux : il va à son cercle et entre dans le fumoir.

Le docteur Wybrow alluma donc son cigare et regarda autour de lui : ses semblables étaient réunis en conclave. La salle était pleine, mais la conversation encore languissante. Le docteur, sans s'en douter y apporta l'entrain qui y manquait. Quand il eut demandé si quelqu'un connaissait la comtesse Narona, il lui fut répondu par une sorte de *tollé* général indiquant l'étonnement. Jamais, telle était du moins l'opinion du conclave, jamais on n'avait encore fait une question aussi absurde ! Tout le monde, au moins toute personne ayant la plus petite place dans ce qu'on appelle la société, connaissait la comtesse Narona. Une aventurière à la réputation européenne aussi noire que possible, d'ailleurs, tel fut en trois mots le portrait de cette femme au teint pâle et aux yeux étincelants. Puis, passant aux détails, chaque membre du cercle ajouta un souvenir scandaleux à la liste de ceux qu'on attribuait à la comtesse. Il était douteux qu'elle fût réellement ce qu'elle prétendait être, une grande dame dalmatienne. Il était douteux qu'elle eût jamais été mariée au comte dont elle prétendait être la veuve. Il était douteux que l'homme qui l'accompagnait dans ses voyages, sous le nom de baron Rivar, et en qualité de frère, fût véritablement son frère. On prétendait que le baron était un joueur connu dans tous les tapis verts du continent. On prétendait que sa soi-disant sœur avait été mêlée à une cause célèbre relative à un empoisonnement, à Vienne ; – qu'elle était connue à Milan comme une espionne de l'Autriche ; – que son appartement à Paris avait été dénoncé à la police comme un véritable tripot, et que son appa-

rition récente en Angleterre était le résultat naturel de cette dernière découverte. Un seul membre de l'assemblée des fumeurs prit la défense de cette femme si gravement outragée, et déclara que sa réputation avait été cruellement et injustement noircie. Mais cet homme était un avocat, son intervention ne servit à rien ; on l'attribua naturellement à l'amour de la contradiction qu'éprouvent tous les gens de son métier. On lui demanda ironiquement ce qu'il pensait des circonstances à la suite desquelles la comtesse en était arrivée à promettre sa main ; il répondit d'une manière très caractéristique, qu'il pensait que les circonstances auxquelles on faisait allusion n'avaient rien que de fort honorable pour les deux personnes qui y étaient intéressées, et qu'il regardait le futur mari de la dame comme un homme des plus heureux et des plus dignes d'envie. Le docteur provoqua alors un nouveau cri d'étonnement en demandant le nom de la personne que la comtesse allait épouser.

Tous ses amis du fumoir déclarèrent à l'unanimité que le célèbre médecin devait être un frère de la Belle au Bois-Dormant, et qu'il venait à peine de se réveiller d'une léthargie de vingt ans. C'était parfait de dire qu'il était tout à sa profession et qu'il n'avait ni le temps ni le goût de ramasser dans les dîners ou dans les bals les bouts de conversations qui arrivaient à ses oreilles ; mais un homme qui ne savait pas que la comtesse Narona avait emprunté de l'argent à Hombourg à lord Montbarry, et l'avait ensuite amené à lui faire une proposition de mariage, n'avait probablement jamais entendu parler non plus de lord Montbarry lui-même. Les plus jeunes membres du cercle, amis de la plaisanterie, envoyèrent le domestique chercher un dictionnaire de la noblesse et lurent pour le docteur, à haute voix, la généalogie de la personne en question, l'agrémentant de commentaires variés qu'ils y intercalaient à l'usage du docteur.

Herbert John Westwick. Premier baron Montbarry, de Montbarry, comté du roi en Irlande. Créé pair pour des services militaires distingués dans les Indes. Né en 1812. « Âgé de qua-

rante-huit ans, docteur. » En ce moment non marié. « Sera marié la semaine prochaine, docteur, à la délicieuse créature dont nous avons parlé. » Héritier présomptif : le frère cadet de Sa Seigneurie, Stephen Robert, marié à Ella, la plus jeune fille du révérend Silas Marden, recteur de Rumigate, a trois filles de son mariage. Les plus jeunes frères de Sa Seigneurie, Francis et Henry, non mariés. Sœurs de Sa Seigneurie, lady Barville, mariée à sir Théodore Barville, Bart ; et Anne, veuve de feu Peter Narbury, esq., de Narbury Cross. « Retenez bien, docteur, la famille de sa Seigneurie. Trois frères Westwick, Stephen, Francis et Henry ; et deux sœurs, lady Barville et Mrs Narbury. Pas un des cinq ne sera présent au mariage, et il n'en est pas un des cinq qui ne fera tout son possible pour l'empêcher, si la comtesse en donne le moindre prétexte. Ajoutez à ces membres hostiles de la famille une autre parente offensée qui n'est pas mentionnée dans le dictionnaire, une jeune demoiselle. »

Un cri soudain de protestation partant de tous les côtés de la salle arrêta la révélation qui allait suivre et délivra le docteur d'une plus longue persécution.

« Ne dites pas le nom de la pauvre fille ; c'est de fort mauvais goût de plaisanter sur ce qui lui est arrivé ; elle s'est conduite fort bien, malgré les honteuses provocations auxquelles elle a été en butte ; il n'y a qu'une excuse pour Montbarry : il est fou ou imbécile. »

C'est en ces termes ou à peu près que chacun s'exprima. En causant intimement avec son plus proche voisin, le docteur découvrit que la dame de laquelle on causait lui était déjà connue par la confession de la comtesse : c'était la personne abandonnée par lord Montbarry. Son nom était Agnès Lockwood. On disait qu'elle était de beaucoup supérieure à la comtesse et qu'elle était en outre de quelques années moins âgée. Faisant d'ailleurs toutes les réserves possibles sur les mauvaises actions que les hommes commettent chaque jour dans leurs relations

avec les femmes, la conduite de Montbarry semblait des plus blâmables. Sur ce point, chacun était d'accord, y compris l'avocat.

Aucun d'entre eux ne put ou ne voulut se souvenir des monstrueux exemples qu'il y a de l'influence irrésistible que certaines femmes ont sur les hommes, en dépit de leur laideur. Les membres du cercle qui s'étonnaient le plus du choix de Montbarry étaient justement ceux que la comtesse, malgré son défaut de beauté, eût très aisément fascinés si elle eût voulu s'en donner la peine.

Pendant que le mariage de la comtesse était encore le pivot de la conversation, un membre du cercle entra dans le fumoir. Son apparition fit faire aussitôt un silence absolu. Le voisin du docteur Wybrow lui dit tout bas :

« Le frère de Montbarry, Henry Westwick ? »

Le nouveau venu regarda lentement autour de lui en souriant amèrement :

« Vous parlez de mon frère ? dit-il. Ne faites pas attention à moi. Aucun de vous ne peut avoir pour lui plus de mépris que je n'en ai moi-même. Continuez, messieurs, continuez ! »

Un seul des assistants prit le nouveau venu au mot. C'était l'avocat qui avait déjà tenté la défense de la comtesse.

« Je reste donc seul de mon opinion, dit-il, mais je n'ai pas honte de la répéter devant qui que ce soit. Je considère la comtesse Narona comme fort injustement soupçonnée. Pourquoi ne deviendrait-elle pas la femme de lord Montbarry ? Qui de nous peut dire qu'elle fait une spéculation, par exemple, en l'épousant ? »

Le frère de Montbarry se retourna brusquement vers celui qui venait de parler :

« Moi je le dis ! » répliqua-t-il.

La réponse aurait pu désarçonner certaines gens, mais l'avocat resta impassible et continua à défendre le terrain qu'il avait choisi.

« Je crois que je suis dans le vrai, reprit-il en disant que le revenu de Sa Seigneurie est plus que suffisant pour fournir à ses besoins sa vie durant ; j'ajoute que c'est un revenu provenant presque entièrement de propriétés en terres situées en Irlande et dont chaque arpent est substitué ».

Le frère de Montbarry fit un signe d'assentiment pour faire comprendre qu'il n'y avait pas d'objection possible sur ce point.

« Si Sa Seigneurie décède en premier, continua l'avocat, on m'a dit que le seul legs qu'il peut faire à sa veuve consiste en fermages sur la propriété, ne s'élevant pas à plus de 400 livres par an. Ses pensions, ses retraites, c'est un fait bien connu, s'éteignent avec lui.

« Quatre cents livres par an, voilà donc tout ce qu'il peut donner à la comtesse, s'il la laisse veuve.

– Quatre cents livres par an, ce n'est pas tout. Mon frère a assuré sa vie pour 10, 000 livres qu'il a léguées à la comtesse au cas où il mourrait avant elle. »

Cette déclaration produisit un certain effet. Chacun se regarda en répétant ces trois mots : – Dix mille livres ! Poussé au pied du mur, le notaire fit un dernier effort pour défendre sa position.

« Puis-je vous demander qui a fait de cet arrangement une condition du mariage ? dit-il ; ce n'est sûrement pas la comtesse elle-même ?

– C'est le frère de la comtesse, ce qui revient absolument au même, répondit Henry Westwick. »

Après cela, il n'y avait plus à discuter, au moins tant que le frère de Montbarry serait présent. La conversation changea donc, et le médecin rentra chez lui.

Mais sa curiosité malsaine sur la comtesse n'était pas encore satisfaite. Dans ses moments de loisir, il pensait à la famille de lord Montbarry et se demandait si elle réussirait en définitive à empêcher le mariage. Chaque jour il se prenait à désirer connaître le malheureux à qui on avait ainsi tourné la tête. Chaque jour, durant le court espace de temps qui devait s'écouler avant le mariage, Il se rendit au cercle pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles. Rien ne s'était passé, c'est tout ce que l'on savait au cercle. La position de la comtesse était toujours inébranlable : lord Montbarry voulait plus que jamais épouser cette femme. Tous deux étaient catholiques, le mariage devait être célébré à la chapelle de la place d'Espagne. Voilà tout ce que le docteur apprit de nouveau.

Le jour de la cérémonie, après avoir lutté quelques instants avec lui-même, il se décida à sacrifier pour un jour ses malades et leurs guinées, et se dirigea, sans en rien dire vers la chapelle. Sur la fin de sa vie, il entrait en colère quand quelqu'un lui rappelait sa conduite ce jour-là !

Le mariage fut, pour ainsi dire, secret. Une voiture fermée attendait à la porte de l'église ; quelques personnes appartenant pour la plupart à la basse classe, et presque toutes de vieilles femmes, étaient éparpillées dans l'intérieur de l'église. Le docteur aperçut cependant quelques rares visages de quelques-uns

des membres du cercle, attirés comme lui par la curiosité. Quatre personnes seulement étaient devant l'autel : la mariée, le marié et leurs deux témoins. Un de ces derniers était une vieille femme, qui pouvait passer pour la camériste ou la dame de compagnie de la comtesse ; l'autre était sans aucun doute son frère, le baron Rivar. Toutes les personnes faisant partie de la noce, la mariée elle-même, portaient leurs costumes habituels du matin. Lord Montbarry était un homme d'âge moyen, au type militaire, n'ayant rien de remarquable ni dans la démarche, ni dans la physionomie. Le baron Rivar, lui, était la personnification d'un autre type bien connu. On rencontre à Paris presque à chaque pas, sur les boulevards, ces moustaches cirées en pointes, ces yeux hardis, ces cheveux noirs frisés et épais, en un mot cette tête portée arrogamment ; il ne ressemblait en rien à sa sœur.

Le prêtre qui officiait était un pauvre bon vieillard remplissant les devoirs de son ministère avec une sorte de résignation et ressentant des douleurs rhumatismales chaque fois qu'il était obligé de s'agenouiller.

La personne sur qui aurait dû se concentrer toute la curiosité des assistants, la comtesse, souleva son voile au commencement de la cérémonie ; mais sa robe, d'une extrême simplicité, n'appelait pas longtemps les regards. Jamais mariage ne fut moins intéressant et plus bourgeois que celui-là. De temps en temps le docteur jetait un coup d'œil vers la porte, comme s'il attendait la subite intervention de quelqu'un qui viendrait révéler un terrible secret et s'opposer à la continuation de la cérémonie. Rien de semblable n'arriva, rien d'extraordinaire, rien de dramatique.

Étroitement liés l'un à l'autre par un éternel serment, les deux époux disparurent suivis de leurs témoins, pour aller signer sur le registre à la sacristie ; cependant le docteur attendait

toujours et continuait à nourrir l'espoir obstiné qu'un événement inattendu et important devait certainement arriver.

Mais le temps passa et le couple uni rentra dans l'église, se dirigeant cette fois vers la porte.

Le docteur, afin de n'être pas vu, essaya de se cacher ; à sa grande surprise, la comtesse l'aperçut. Il l'entendit dire à son mari :

« Un moment, je vous prie, je vois un ami, »

Lord Montbarry s'inclina et attendit. Elle s'avança alors vers le docteur, lui prit la main et la serra convulsivement. Ses grands yeux noirs, pleins d'éclat, brillaient à travers son voile.

« Un pas de plus, vous voyez, vers le commencement de la fin ! » lui dit-elle ; puis elle retourna auprès de son mari.

Avant que le docteur ait pu se remettre et la suivre, lord et lady Montbarry étaient dans leur voiture et les chevaux marchaient déjà.

À la porte de l'église étaient trois ou quatre membres du cercle qui, comme le docteur Wybrow, n'avaient assisté à la cérémonie que par curiosité. Près d'eux se tenait le frère de la mariée, attendant seul. Son intention évidente était de voir l'homme à qui sa sœur avait parlé. Son regard insolent fixait le docteur d'un air étonné, mais cela ne dura qu'un instant ; le regard s'éclaircit soudain et le baron souriant avec une courtoisie charmante, salua l'ami de sa sœur et s'en alla.

Les membres du cercle formèrent un petit groupe sur les marches de l'église et commencèrent à causer : du baron d'abord.

« Quel coquin de mauvaise mine ! »

Ils passèrent à Montbarry.

« Est-ce qu'il va emmener cette horrible femme avec lui en Irlande ? Certainement non ! Il n'ose plus regarder en face ses fermiers, ils savent tous l'histoire d'Agnès Lockwood.

– Eh bien, où ira-t-il ?

– En Écosse.

– Aimera-t-elle ce pays-là ?

– Oh ! Pour une quinzaine seulement ; ils reviendront ensuite à Londres et partiront à l'étranger.

– Parions qu'ils ne reviendront jamais en Angleterre :

– Qui sait ?

– Avez-vous vu comme elle a regardé Montbarry au commencement de la cérémonie quand elle a été obligée de soulever son voile ? À sa place je me serais sauvé. L'avez-vous vu, docteur ? »

Mais le docteur se souvenait maintenant de ses malades, et il en avait assez de tous ces bavardages. Il suivit donc l'exemple du baron Rivar et s'en alla.

– Un pas de plus, vous voyez, vers le commencement de la fin, se répétait-il à lui-même en rentrant chez lui. Quelle fin ?

IV

Le jour du mariage, Agnès Lockwood était assise seule dans le petit salon de son appartement de Londres, brûlant les lettres qui lui avaient été écrites autrefois par Montbarry.

Dans le portrait si minutieux que la comtesse avait tracé d'elle au docteur Wybrow, elle avait passé sous silence un des charmes les plus grands d'Agnès : l'expression de bonté et de pureté de ses yeux, qui frappait tous ceux qui l'approchaient. Elle semblait beaucoup plus jeune qu'elle n'était réellement. Avec son teint clair et ses manières timides, on était tenté de parler d'elle comme d'une petite fille, bien qu'elle approchât de la trentaine. Elle vivait seule avec une vieille nourrice qui lui était toute dévouée, d'un modeste revenu, suffisant à peine à leur entretien à toutes deux. Pendant qu'elle déchirait lentement les lettres du parjure, qu'elle jetait ensuite au feu, son visage ne montrait aucun signe de douleur. C'était une de ces natures qui souffrent trop profondément pour trouver un soulagement dans les larmes. Pâle et tranquille, en apparence, les mains froides et tremblantes, elle anéantit toutes les lettres une à une sans oser les relire. Elle venait de déchirer la dernière et se demandait s'il fallait la jeter au feu comme les autres, quand la vieille nourrice entra lui demander si elle voulait recevoir M. Henry ; elle nommait ainsi le plus jeune frère de la famille Westwick, qui avait si publiquement déclaré, dans le fumoir du cercle, son mépris pour son frère aîné.

Agnès hésitait. Une légère rougeur colora son visage.

C'est qu'il y avait eu un temps, bien éloigné maintenant, où Henry Westwick avait dit qu'il l'aimait. Elle lui avait fait sa

confession bien sincère, lui avait dit que son cœur appartenait à son frère aîné, et Henry s'était soumis. Depuis, ils avaient été de véritables amis, des parents dévoués l'un à l'autre ; depuis, chaque fois qu'ils s'étaient rencontrés, la situation n'avait jamais été embarrassante pour eux.

Mais aujourd'hui, le jour du mariage de son frère avec une autre femme, le jour où la trahison était consommée, elle éprouvait une certaine répulsion à le revoir. Son hésitation n'échappa pas à la vieille nourrice qui, se souvenant de les avoir vus tous deux au berceau et se sentant, bien entendu, plus de sympathie pour l'homme, dit timidement un mot en faveur d'Henry.

« Il parait qu'il va partir, ma chérie ; il veut seulement vous donner la main et vous dire adieu. »

Cette simple explication fit son effet. Agnès se décida à recevoir son cousin.

Il entra si vite dans la chambre, qu'il la surprit, jetant dans les flammes les morceaux de la dernière lettre de Montbarry. Elle se mit aussitôt à parler la première, pour dissimuler son embarras.

« Vous quittez Londres bien soudainement, Henry. Est-ce pour affaires ou pour votre plaisir ? »

Au lieu de répondre, il montra de la main les lettres qui flambaient encore et les cendres noircies de papier brûlé qui formaient un léger amas autour du foyer.

« Vous brûlez des lettres ?

– Oui.

– Ses lettres ?

– Oui ».

Il lui prit doucement la main.

« Je ne me doutais pas que je vous importunais ainsi, à un moment où vous désiriez sans doute être seule. Pardonnez-moi, Agnès, je vous verrai à mon retour. »

Elle sourit tristement et lui fit signe de s'asseoir.

« Nous nous connaissons depuis notre enfance, dit-elle. Pourquoi aurais-je des secrets pour vous ? J'ai renvoyé à votre frère, depuis quelque temps déjà, tous les cadeaux qu'il m'avait faits. J'ai voulu faire plus encore et ne rien garder qui pût me rappeler son souvenir. J'ai tenu à brûler ses lettres. J'ai suivi mon inspiration ; mais j'avoue que j'hésitais un peu à détruire la dernière. Non pas parce que c'était la dernière, mais parce qu'elle contenait ceci. Elle ouvrit sa main, et lui fit voir une mèche des cheveux de Montbarry attachée par une petite tresse d'or. Allons ! qu'elle disparaisse comme le reste ! »

Elle la laissa tomber dans le feu. Pendant un moment, elle resta le dos tourné à Henry, appuyée sur le marbre de la cheminée et regardant les flammes. Henry prit la chaise qu'elle lui avait désignée ; son visage exprimait deux sentiments bien contraires : son front tout plissé indiquait la colère et il avait les larmes aux yeux. Il s'assit en murmurant entre ses lèvres ce mot :

– Misérable !

Elle fit un effort sur elle-même, et le regardant bien fixement, lui dit : « Voyons, Henry, pourquoi partez-vous ?

– Je m'ennuie, Agnès, et j'ai besoin de changement. »

Elle s'arrêta un instant avant de reprendre. Les yeux d'Henry disaient clairement qu'il pensait à elle en faisant cette réponse. Agnès lui en était reconnaissante, mais elle songeait toujours à celui qui l'avait abandonnée, sans penser à Henry.

« Est-ce vrai, demanda-t-elle après un long silence, qu'ils se sont mariés aujourd'hui ? »

Il répondit presque avec brusquerie par ce seul mot :

« Oui.

– Êtes-vous allé à l'église ? »

Il écouta cette question avec un air de surprise indignée.

« Aller à l'église ? répéta-t-il. J'aimerais autant aller au…

Il s'arrêta là,

– Comment pouvez-vous demander cela ? ajouta-t-il plus bas.

– Je n'ai jamais parlé à Montbarry, je ne l'ai même pas vu depuis qu'il a agi avec vous comme un misérable et un imbécile qu'il est. »

Elle le regarda soudain, sans dire un mot. Il la comprit et lui demanda pardon. Mais il n'était pas encore redevenu maître de lui.

« Le jour de l'expiation arrive pour certains hommes, dit-il, même dans ce monde. Il vivra assez pour maudire le jour où il épousa cette femme ».

Agnès prit une chaise à côté de lui et le regarda avec une douce surprise.

« Est-ce bien raisonnable d'être prévenu contre cette femme, parce que votre frère me l'a préférée ».

Henry lui répondit brusquement :

– Est-ce que vous défendez la comtesse ? Vous seriez la seule au monde.

– Pourquoi pas, reprit Agnès. Je ne sais rien contre elle. La seule fois où nous nous sommes rencontrées, elle m'a paru une personne singulièrement timide et nerveuse, et de plus, fort malade, si malade qu'elle s'est évanouie, parce qu'il faisait un peu trop chaud dans la pièce où nous étions. Pourquoi serions-nous injustes ? Nous savons qu'elle n'est nullement coupable, qu'elle n'a pas voulu me faire du mal, qu'elle ne savait pas la parole que nous avions échangée avec votre frère. »

Henry leva la main avec impatience et l'arrêta.

« Il ne faut pas être non plus trop juste et trop prête à pardonner, reprit-il. Je ne peux pas souffrir vous entendre parler de cette façon résignée, après la manière scandaleuse et cruelle dont vous avez été traitée de les oublier tous deux, Agnès, je désire que Dieu me permette de vous y aider ! »

Agnès lui mit la main sur le bras. « Vous êtes bon pour moi, Henry ; mais vous ne me comprenez pas tout à fait. Quand vous êtes entré, je pensais à mes souffrances, mais non pas avec les idées que vous avez. Je me demandais s'il était possible que mes sentiments pour votre frère, qui emplissaient entièrement mon cœur et qui avaient si complètement absorbé mon être, avaient pu disparaître comme s'ils n'avaient jamais existé. J'ai détruit les derniers souvenirs qui me le rappelaient : je ne le

reverrai plus en ce monde ; mais le lien qui nous a jadis unis est-il absolument brisé ? Suis-je aussi désintéressée de ce qui peut lui arriver d'heureux ou de malheureux que si nous ne nous étions jamais rencontrés et jamais aimés ? Qu'en pensez-vous, Henry ? Moi, je ne le crois pas.

– Si vous pouviez lui faire porter la peine de sa conduite, répondit sévèrement Henry Westwick, je pourrais être de votre opinion. »

Au moment ou il faisait cette réponse, la vieille nourrice reparut à la porte, annonçant une autre visite.

« Je regrette de vous déranger, ma chérie. Mais il y a la petite Mme Ferraris qui veut savoir quand elle pourra vous dire un mot. »

Agnès se tourna vers Henry avant de répondre.

« Vous vous souvenez d'Émilie Bidwell, ma petite élève favorite, il y a bien des années, à l'école du village, qui est ensuite devenue ma femme de chambre ? Elle m'a quittée pour épouser un courrier italien nommé Ferraris, et j'ai bien peur qu'elle ne soit pas heureuse. Cela ne vous gêne-t-il pas que je la fasse entrer une ou deux minutes. »

Henry se leva pour prendre congé.

« Je serais heureux de revoir Émilie à un autre moment, dit-il, mais il est préférable que je m'en aille. Je n'ai pas tout à fait l'esprit à moi, Agnès, et si je restais ici plus longtemps, je pourrais vous dire des choses qu'il vaut mieux ne pas dire maintenant. Je vais traverser la Manche ce soir et voir ce que me feront quelques semaines de voyage. Il lui prit la main. Y a-t-il quelque chose au monde que je puisse faire pour vous ? » demanda-t-il vivement.

Elle le remercia et essaya de retirer sa main, mais Henry résista par une douce étreinte.

« Dieu vous bénisse, Agnès ! » dit-il avec un tremblement dans la voix, les yeux fixés à terre.

Le visage d'Agnès se colora d'une soudaine rougeur, puis aussitôt devint plus pâle que jamais ; elle connaissait ses sentiments aussi bien qu'il les connaissait lui-même, mais elle était trop troublée pour parler. Il porta la main qu'il tenait à ses lèvres et l'embrassa de toute son âme ; puis, sans la regarder, quitta la chambre. La nourrice courut après lui en haut de l'escalier : elle n'avait pas oublié le temps où le plus jeune frère avait été le rival malheureux de l'aîné.

« Ne soyez pas triste, M. Henry, dit tout bas la vieille femme, avec ce gros bon sens des gens du peuple. Essayez encore, quand vous reviendrez ! »

Laissée seule pendant quelques instants, Agnès fit le tour de la chambre, cherchant à se calmer. Elle s'arrêta devant une petite aquarelle suspendue au mur et qui avait appartenu à sa mère ; c'était son portrait quand elle était enfant. Comme nous serions heureux, pensa-t-elle tristement, si nous ne grandissions jamais !

On fit entrer la femme du courrier : une petite femme douce et mélancolique, avec des cils blonds et des yeux clairs, qui salua avec déférence en toussant d'une petite toux chronique. Agnès lui tendit affectueusement la main.

« Eh bien, Émilie, que puis-je pour vous ? »

La femme du courrier fit une réponse assez étrange :

« J'ai peur de vous le dire, mademoiselle.

– La faveur est-elle si difficile à obtenir ? Asseyez-vous et dites-moi d'abord comment vous allez. Peut-être que la demande viendra toute seule pendant que nous causerons. Comment votre mari se conduit-il avec vous ? »

Les yeux gris-clair d'Émilie devinrent plus clairs encore. Elle secoua sa tête et dit avec un soupir de résignation :

« Je n'ai pas à me plaindre positivement de lui, mademoiselle, mais je crains bien qu'il ne m'aime guère ; son intérieur ne lui plaît pas : on dirait qu'il est déjà fatigué de la vie de ménage. Il vaudrait mieux pour tous deux, mademoiselle, qu'il voyageât pendant quelque temps, à tous les points de vue, sans compter que le besoin d'argent commence à se faire joliment sentir. »

Elle porta son mouchoir à ses yeux et soupira encore avec plus de résignation que jamais.

« Je ne comprends pas bien, dit Agnès ; je croyais que votre mari avait un engagement pour mener des dames en Suisse et en Italie ?

– Oui, mademoiselle, malheureusement ; car voici ce qui est arrivé : une de ces dames est tombée malade et les autres n'ont pas voulu partir sans elle. Elles ont donné un mois de gage comme compensation ; mais elles avaient pris pour l'automne et l'hiver, et la perte est sérieuse.

– C'est bien fâcheux pour vous, Émilie ; mais il faut espérer qu'il y aura bientôt une autre occasion.

– Ce n'est plus son tour, mademoiselle, à être proposé, quand les prochaines demandes viendront au bureau de place-

ment des courriers. Il y en a tant sans travail dans ce moment ! S'il pouvait être particulièrement recommandé… »

Elle s'arrêta et laissa la phrase inachevée parler pour elle.

Agnès comprit sur-le-champ.

« Vous voulez ma recommandation, répondit-elle ; pourquoi ne pas le dire de suite ? »

Émilie rougit.

« Ce serait une si bonne recommandation pour mon mari, répondit-elle toute confuse. Une lettre demandant un bon courrier pour un engagement de six mois, mademoiselle, est justement arrivée au bureau ce matin. C'est le tour d'un autre à être placé, et le secrétaire va le recommander. Si mon mari pouvait seulement envoyer ses certificats aujourd'hui même, avec un simple mot de vous, mademoiselle, cela pèserait dans la balance, comme l'on dit. Une recommandation particulière, entre gens de condition, cela fait tant d'effet. »

Elle s'arrêta encore une fois, et soupira de nouveau en regardant le tapis comme si elle avait quelque raison secrète d'être honteuse d'elle-même.

Agnès commençait à se fatiguer du ton persistant de mystère avec lequel son ancienne femme de chambre lui parlait.

« Si vous voulez un mot de moi pour un de mes amis, lui dit-elle, pourquoi ne pas m'en dire le nom ? »

La femme du courrier se mit à pleurer.

« Je suis honteuse de vous le dire, mademoiselle. »

Agnès, irritée, lui parla sévèrement pour la première fois.

«Vous êtes absurde, Émilie. Dites-moi le nom immédiatement ou n'en parlons plus. Qu'est-ce que vous préférez ?»

Émilie fit un dernier effort. Elle tordit son mouchoir sur ses genoux, et lança le nom comme si elle avait fait partir un fusil chargé :

« Lord Montbarry ! »

Agnès se leva et la regarda.

« Vous me surprenez, répondit-elle tranquillement, mais avec un regard que la femme du courrier ne lui avait jamais vu auparavant. – Sachant ce que vous savez, vous deviez bien penser qu'il m'est impossible d'écrire à lord Montbarry. Je supposais que vous aviez quelque délicatesse de sentiments. Je suis fâchée de voir que je m'étais trompée. »

Toute simple qu'elle était, Émilie n'en comprit pas moins fort bien la réprimande. Elle se dirigea sans bruit vers la porte, et avec ses petites manières pleines de douceur :

« Je vous demande pardon, mademoiselle, je ne suis pas si mauvaise que vous croyez. Mais je vous demande pardon tout de même, » dit-elle.

Elle ouvrit la porte. Agnès la rappela.

Il y avait quelque chose dans l'excuse de cette femme qui frappa la nature juste et généreuse de son ancienne maîtresse.

« Venez, lui dit-elle, il ne faut pas nous quitter comme cela. Faites-vous bien comprendre. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? »

Émilie fut assez sage pour répondre cette fois-ci sans réticence.

« Mon mari va envoyer ses certificats, mademoiselle, à lord Montbarry, en Écosse. Je voulais seulement que vous lui permettiez de dire dans sa lettre que sa femme est connue de vous depuis son enfance, et que vous vous intéressez un peu à lui à cause d'elle. Je ne le demande plus maintenant, mademoiselle, puisque vous m'avez fait comprendre que j'avais tort. »

Avait-elle réellement tort ? Les souvenirs du passé, aussi bien que les chagrins du présent, plaidèrent puissamment auprès d'Agnès pour la femme du courrier.

« Ce n'est pas une bien grosse faveur que vous me demandez là, dit-elle, se laissant aller à un sentiment de bonté qui prévalait dans toutes les actions de sa vie. Mais je ne sais si je dois permettre que mon nom soit mentionné dans la lettre de votre mari. Redites-moi encore exactement ce qu'il désire écrire. »

Émilie répéta sa demande et fit une proposition qui lui sembla fort importante, comme à toutes les personnes qui n'ont pas l'habitude de tenir une plume.

« Supposons que vous écriviez vous-même, mademoiselle, pour voir ce que cela donnera une fois sur le papier ? »

Quoique enfantine, l'idée fut mise à exécution par Agnès.

« Si je vous laisse prononcer mon nom, dit-elle, il faut en effet que nous décidions au moins ce que vous direz. »

Elle écrivit donc une phrase la plus brève et la plus simple qu'elle put trouver :

« J'ose dire que ma femme est connue depuis son enfance par Mlle Agnès Lockwood, qui, par cette raison, porte quelque intérêt à ma réussite en cette circonstance. »

Réduite à cette seule phrase, il n'y avait sûrement rien dans la mention de son nom qui pût signifier qu'Agnès eût donné une autorisation quelconque ou même qu'elle en eût eu connaissance. Elle hésita cependant encore un peu et tendit le papier à Émilie.

« Il faut que votre mari le copie exactement sans rien y changer, dit-elle. À cette condition, je consens à ce que vous voulez. »

Émilie n'était pas seulement reconnaissante, elle était réellement touchée. Agnès congédia vivement la petite femme.

« Ne me donnez pas le temps de me repentir et de le reprendre, » dit-elle.

Émilie disparut.

« Le lien qui nous a jadis unis est-il complètement brisé ? Suis-je aussi désintéressée de ce qui peut lui arriver d'heureux ou de malheureux que si nous ne nous étions jamais rencontrés et jamais aimés ? »

Agnès regarda la pendule. Il n'y avait pas dix minutes qu'elle s'était posé ces questions, et elle était presque honteuse en songeant à la réponse qu'elle venait d'y faire.

Le courrier de cette nuit la rappellerait une fois de plus au souvenir de Montbarry, et à quel propos ? À propos du choix d'un domestique.

Deux jours après, elle reçut quelques lignes pleines de reconnaissance d'Émilie. Son mari avait obtenu la place. Ferraris était engagé pour six mois en qualité de courrier de lord Montbarry.

DEUXIÈME PARTIE

V

Après une semaine de voyage en Écosse, milord et milady revinrent subitement à Londres. Sa visite aux montagnes et aux lacs écossais n'avait point donné à milady le désir de faire plus ample connaissance avec eux. Quand on lui en demanda la raison, elle répondit laconiquement :

« J'ai déjà vu la Suisse. »

Pendant une semaine encore, les nouveaux mariés restèrent à Londres, vivant en véritables reclus. Un jour, la vieille nourrice qui revenait de faire une commission dont Agnès l'avait chargée rentra dans un état d'excitation difficile à décrire. En passant devant la porte d'un dentiste à la mode, elle avait rencontré lord Montbarry qui en sortait. La bonne femme dépeignit cette rencontre avec un malin plaisir, représentant lord Montbarry comme affreusement malade.

« Ses joues se creusent, ma chérie, sa barbe est grise. J'espère que le dentiste lui aura fait beaucoup de mal ! »

Sachant que sa vieille et fidèle servante haïssait de tout son cœur l'homme qui l'avait abandonnée, Agnès fit la part d'une grande exagération dans le récit qu'elle venait d'entendre, et néanmoins sa première impression fut celle d'un véritable malaise. Elle risquait, en effet, elle aussi, de rencontrer dans la rue lord Montbarry : il était même possible qu'elle se trouvât face à face avec lui la première fois qu'elle sortirait. Elle resta deux jours entiers chez elle, honteuse de cette crainte ridicule. Le troisième jour, les nouvelles du monde, dans les journaux, an-

noncèrent le départ pour Paris de lord Montbarry se rendant en Italie.

Mme Ferraris vint le même soir prévenir Agnès que son mari l'avait quittée en lui donnant quelques preuves de tendresse conjugale ; la seule perspective d'aller à l'étranger l'avait rendu plus aimable. Un seul domestique accompagnait les voyageurs, la femme de chambre de lady Montbarry, une silencieuse et revêche créature, avait-on dit à Émilie. Le frère de madame, le baron Rivar, était déjà sur le continent. Il avait été entendu qu'il retrouverait à Rome sa sœur et son mari. Les semaines se succédaient tristement pour Agnès. Elle montrait dans sa position un courage admirable, voyant ses amis, s'occupant à ses heures de loisir à lire ou à dessiner, essayant de tout enfin pour détourner son esprit des tristes souvenirs du passé. Mais elle avait trop aimé, avait été trop profondément blessée pour que les remèdes moraux qu'elle employait eussent une influence quelconque sur elle, Les personnes qui se trouvaient avec elle dans les relations ordinaires de la vie, trompées par l'apparente sérénité de ses manières, étaient d'accord pour dire que miss Lockwood paraissait oublier ses malheurs. Mais une vieille amie à elle, une amie de pension qui la vit pendant un petit voyage à Londres, fut très vivement alarmée par le changement qu'elle remarqua chez Agnès. Cette amie était Mme Westwick, femme de ce frère cadet de lord Montbarry, que le dictionnaire nobiliaire indiquait comme héritier présomptif du titre. Il était en Amérique, surveillant les propriétés minières qu'il y possédait. Mme Westwick insista pour emmener Agnès chez elle en Irlande.

« Venez me tenir compagnie pendant que mon mari est absent. Mes trois petites filles vous feront une société ; la seule étrangère que vous verrez est la gouvernante, et je réponds d'avance que vous l'aimerez. Faites vos paquets, et je viendrai vous prendre demain pour aller à la gare. »

Agnès ne pouvait qu'accepter une aussi aimable invitation. Pendant trois mois, elle vécut heureuse sous le toit de son amie. Les petites filles en larmes s'accrochèrent à ses vêtements lors de son départ, la plus jeune voulait absolument partir à Londres avec Agnès. Moitié plaisantant, moitié sérieusement, elle dit à Mme Westwick en se séparant :

« Si votre gouvernante vous quitte, gardez-moi sa place. »

Mme Westwick sourit. Les enfants prirent gravement la chose au sérieux et promirent à Agnès de la prévenir.

Le jour même où Agnès Lockwood revint à Londres, le passé se rappela à son souvenir. Elle qui tenait tant à l'oublier ! Après les premiers embrassements et les premiers compliments, la vieille nourrice, qui était restée pour garder l'appartement, eut des nouvelles importantes à donner de la femme du courrier.

« La petite Mme Ferraris est venue, ma chérie, dans un état affreux, demandant quand vous serez de retour. Son mari a quitté lord Montbarry sans prévenir et personne ne sait ce qu'il est devenu. »

Agnès la regarda avec étonnement : « Êtes-vous sûre de ce que vous dites ? »

La nourrice répandit qu'elle en était absolument sûre.

« Mais, mon Dieu, mademoiselle, ajouta-t-elle, la nouvelle vient du bureau des courriers dans Golden square, du secrétaire, mademoiselle Agnès, du secrétaire lui-même ! »

À cette nouvelle affirmation, Agnès, surprise et inquiète, envoya sur-le-champ – la soirée n'était pas encore très avancée – prévenir Mme Ferraris qu'elle était de retour.

Une heure après, la femme du courrier arriva, dans un état d'agitation incroyable ; quand elle put parler, elle confirma en tous points ce qu'avait dit la nourrice.

Après avoir reçu avec assez de régularité des lettres de son mari, datées de Paris, de Rome et de Venise, Émilie lui avait écrit deux fois sans recevoir de réponse.

Fort inquiète, elle était allée au bureau, à Golden square, demander si on avait des nouvelles de son mari. La poste du matin avait apporté au secrétaire une lettre d'un courrier qui était à Venise. Elle contenait des renseignements sur Ferraris ; on avait laissé sa femme en prendre une copie qu'elle apportait à lire à Agnès.

Celui qui écrivait disait qu'il était tout récemment arrivé à Venise, et que sachant que son ami Ferraris était avec lord et lady Montbarry, logé dans un vieux palais vénitien qu'on avait loué à bail, il y était allé pour le voir. Après avoir sonné à une porte ouvrant sur le canal, sans pouvoir se faire entendre, il était allé de l'autre côté donnant dans une étroite allée comme la plupart des rues de la ville. Il trouva sur le seuil de la porte, comme si elle se fût attendue à ce qu'il vînt ensuite par là, une femme pâle avec de magnifiques yeux noirs, qui n'était autre que lady Montbarry.

Elle lui demanda en italien ce qu'il voulait. Il répondit qu'il désirait voir le courrier Ferraris, si cela était possible. Aussitôt elle lui dit que Ferraris avait quitté le palais, sans donner aucune explication, et sans même laisser une adresse à laquelle on pût lui faire parvenir les gages du mois courant qui lui étaient dus.

Tout étonné, le courrier demanda si quelqu'un avait fait de vifs reproches à Ferraris, ou si l'on s'était disputé avec lui.

Voici la réponse même de la dame :

« À ma connaissance, on n'a rien dit à Ferraris et il n'a eu de dispute avec personne.

« Je suis lady Montbarry et je puis vous assurer que Ferraris a été traité chez nous avec la plus grande bonté. Nous sommes aussi étonnés que vous de sa disparition extraordinaire. Si vous entendez parler de lui, je vous prie de nous le faire savoir, afin que nous puissions au moins lui payer ce qui lui est dû. »

Après une ou deux questions auxquelles on répondit encore, sur la date et l'heure à laquelle Ferraris avait quitté le palais, le courrier s'éloigna.

Sur-le-champ il commença les recherches nécessaires sans le moindre résultat. D'ailleurs personne n'avait vu Ferraris. Il n'avait fait de confidences à personne ; en un mot, nul ne savait quoi que ce fût d'important, pas même sur lord et lady Montbarry. Le bruit courait bien que la servante anglaise de madame l'avait quittée avant la disparition de Ferraris pour retourner auprès de sa famille, dans son pays, et que lady Montbarry n'avait pas cherché à la remplacer. On parlait de milord, comme d'un homme d'une santé faible. Il vivait dans la plus absolue solitude ; personne n'était admis à le voir pas même ses compatriotes. On avait découvert une vieille femme imbécile qui faisait le ménage ; elle arrivait le matin et s'en allait le soir ; mais elle n'avait jamais vu le courrier ; elle n'avait même pas aperçu lord Montbarry, qui restait alors confiné dans sa chambre. Madame, une bien bonne et bien charmante maîtresse, prodiguait des soins assidus à son mari. Il n'y avait pas d'autres domestiques dans la maison, du moins la bonne femme n'en connaissait pas d'autres qu'elle. On faisait venir les repas du restaurant ; milord, disait-on, n'aimait pas les étrangers. Le beau-frère de milord, le baron, était généralement enfermé dans un endroit retiré du

palais, occupé, disait l'excellente maîtresse, à des expériences de chimie. Ces expériences répandaient quelquefois une mauvaise odeur. Un médecin avait été appelé récemment pour voir Sa Seigneurie, un médecin italien, résidant depuis longtemps à Venise. On lui fit quelques questions ; c'était un médecin de talent et un homme d'une réputation fort honorable ; il n'avait pas vu Ferraris, ayant été mandé au palais, comme il le fit voir par son agenda, à une date postérieure à la disparition du courrier. Le médecin donna quelques détails sur la maladie de lord Montbarry : c'était une bronchite. Il n'y avait encore aucune crainte à avoir, bien que la maladie fût aiguë. Si des symptômes alarmants venaient à se produire, il était entendu avec madame qu'on appellerait un autre médecin. Il était impossible de dire trop de bien de milady ; nuit et jour elle veillait au chevet de son mari.

Voilà tout ce que révéla l'enquête faite par le courrier, ami de Ferraris. La police était à la recherche de l'homme disparu. C'était le seul espoir qui restât à la femme de Ferraris.

« Qu'en pensez-vous, mademoiselle, demanda avec vivacité la pauvre femme ; que me conseillez-vous de faire ? »

Agnès ne savait que lui répondre ; elle avait réellement souffert en écoutant Émilie. Ce qui se rapportait à Montbarry dans la lettre du courrier, la nouvelle de sa maladie, la triste peinture de la vie retirée qu'il menait, avait rouvert l'ancienne blessure. Elle ne pensait même pas à la disparition de Ferraris ; son esprit était à Venise auprès du malade.

« Pensez-vous que cela vous donnerait une idée, mademoiselle, si vous lisiez les lettres que mon mari m'a écrites ? Il n'y en a que trois, ce ne sera pas long. »

Agnès, par bonté, se mit à lire les lettres. Elles n'étaient pas des plus tendres.

Chère Émilie et Votre affectionné étaient, bien que conventionnels, les seuls mots aimables qu'elles continssent. Dans la première lettre, on ne parlait pas très favorablement de lord Montbarry :

« Nous quittons Paris demain. Je n'aime pas beaucoup milord. Il est fier et froid, et, entre nous, fort avare de son argent. J'ai eu avec lui des discussions pour des riens, pour quelques centimes sur une note d'hôtel ; et deux fois déjà il y a eu des mots piquants entre les nouveaux mariés à cause de la facilité avec laquelle madame a acheté toutes les jolies choses qui l'ont tentée dans les magasins de Paris.

» Mes moyens ne me le permettent pas ; il faut que vous ne dépensiez pas plus que ce que je vous donne. Il le lui a dit très ferme. Quant à moi, j'aime madame. Elle a les façons gracieuses et aimables des étrangères, elle me parle comme si j'étais son égal. »

La seconde lettre était datée de Rome :

« Les caprices de milord, écrivait Ferraris, ne nous laissent pas un instant de repos. Il devient d'une humeur intolérable. Je pense qu'il est tourmenté par des souvenirs pénibles. Je le vois constamment lire de vieilles lettres quand sa femme n'est pas là. Nous devions rester à Gênes, mais il nous l'a fait quitter à la hâte, de même que Florence.

» Ici, à Rome, milady insiste pour se reposer. Son frère est venu nous retrouver. Il y a déjà eu une dispute, à ce que m'a dit la femme de chambre, entre milord et le baron. Ce dernier voulait emprunter de l'argent à monsieur Milord qui a refusé sur un ton qui a offensé le baron Rivar. Milady les a remis d'accord et leur a fait échanger une poignée de main. »

La troisième et dernière lettre était de Venise :

« Encore des économies de milord ! Au lieu de rester à l'hôtel, nous avons loué un vieux palais humide, moisi et désert. Milady insiste pour avoir les meilleures chambres partout où nous allons, mais le palais coûte bien moins cher que l'hôtel, et nous l'avons pour deux mois.

» Milord a essayé de l'avoir pour plus longtemps ; il prétend que la tranquillité de Venise lui fait du bien. Mais un spéculateur étranger a acheté le palais et va le transformer en hôtel. Le baron est toujours avec nous, et il y a encore eu des ennuis pour des affaires d'argent. Je n'aime pas le baron ; mes sympathies pour milady n'augmentent pas. Elle était bien plus aimable avant que le baron nous eût rejoints. Milord paie très exactement, c'est un point d'honneur chez lui. Il n'aime pas à se séparer de son argent, mais il s'y décide, parce qu'il a donné sa parole. Je reçois mon salaire régulièrement à la fin de chaque mois. Pas un franc de plus, par exemple, bien que j'aie fait une foule de choses qui n'entrent pas dans le service d'un courrier. Figurez-vous le baron essayant de m'emprunter de l'argent à moi ! C'est un joueur endurci. Je ne l'avais pas cru quand la femme de chambre de milady me l'avait dit, mais j'en ai vu assez depuis pour me convaincre. J'ai vu en outre d'autres choses qui... eh bien ! Qui n'augmentent pas mon respect pour milady et le baron. La femme de chambre a l'intention de s'en aller. C'est une Anglaise rigide qui ne prend pas les choses tout à fait aussi bien que moi. La vie est bien triste ici. On ne va nulle part, pas une âme ne vient à la maison ; personne ne fait de visite à milord, pas même le consul ; son banquier non plus. Quand il sort, il sort seul, et généralement vers la tombée de la nuit. À la maison, il s'enferme dans sa chambre avec ses livres, et voit aussi peu sa femme et le baron que possible. Je crois que nous ne sommes pas loin d'une crise. Quand les soupçons de milord seront une fois éveillés, les conséquences seront terribles. Dans certains cas, je crois lord Montbarry homme à ne s'arrêter de-

vant rien. Néanmoins, mes gains sont bons et mes moyens ne me permettent pas de quitter la place comme la femme de chambre de milady. »

Agnès, avec un sentiment de honte et de chagrin qui n'en faisait pas une bonne conseillère pour la malheureuse femme qui implorait ses avis, rendit les lettres qui venaient de lui apprendre les peines qu'avait déjà supportées, par sa faute, l'homme qui l'avait abandonnée.

« La seule chose que je puisse vous dire, reprit-elle après avoir prononcé quelques paroles de consolation et d'espoir, est qu'il faut consulter une personne de plus d'expérience que moi. Voulez-vous que j'écrive à mon notaire, qui est en même temps mon ami et mon homme d'affaires, de venir demain dès qu'il aura terminé ses travaux ? »

Émilie accepta cette proposition avec reconnaissance ; on prit rendez-vous pour le lendemain. Agnès se chargea d'écrire la lettre nécessaire et la femme du courrier s'en alla. Fatiguée, blessée an cœur, Agnès s'étendit sur le canapé pour se reposer et se remettre un peu. La nourrice, toujours pleine de sollicitude, lui apporta une tasse de thé. Le bavardage de la bonne vieille, qui roula sur elle-même et sur ce qu'elle avait fait pendant l'absence d'Agnès, fut une sorte de soulagement. Elles causaient encore tranquillement, quand on frappa un coup violent à la porte de la maison. Des pas précipités montèrent l'escalier. La porte de la chambre fut ouverte avec fracas ; la femme du courrier entra comme une folle.

« Il est mort ! Ils l'ont assassiné ! »

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Elle se jeta à genoux auprès du canapé, étendit une main qui serrait un papier et tomba à la renverse.

La nourrice fit signe à Agnès d'ouvrir la fenêtre, et s'occupa de rappeler la malheureuse à la vie.

« Qu'est-ce donc que cela ? s'écria-t-elle tout à coup. Elle tient une lettre. Voyez ce que c'est, mademoiselle. »

L'enveloppe ouverte était adressée à Mme Ferraris. L'écriture était évidemment contrefaite. Le cachet de la poste était celui de Venise, l'enveloppe renfermait une feuille de papier à lettre et un billet plié en plusieurs doubles.

La lettre avait une ligne d'une écriture contrefaite également :

Pour vous consoler de la perte de votre mari…

Agnès ouvrit ensuite un morceau de papier qui y était joint.

C'était un billet de la Banque d'Angleterre de mille livres sterling.

VI

Le lendemain, l'ami et conseiller d'Agnès Lockwood, M. Troy, vint au rendez-vous dans la soirée.

Mme Ferraris, toujours convaincue de la mort de son mari, était suffisamment remise pour assister à la consultation. Aidée par Agnès, elle dit au notaire le peu que l'on savait relativement à la disparition de Ferraris, et lui montra ensuite les lettres ayant trait à cette affaire.

M. Troy lut d'abord les trois lettres adressées par Ferraris à sa femme, puis la lettre écrite par le courrier, ami de Ferraris, racontant sa visite au palais et son entrevue avec lady Montbarry, puis enfin la ligne d'écriture anonyme qui avait accompagné le don extraordinaire de mille livres sterling fait à la femme de Ferraris.

M. Troy n'était pas seulement un homme de savoir et d'expérience dans sa profession, c'était un homme connaissant les mœurs de l'Angleterre et celles de l'étranger. Observateur habile, esprit original, il avait conserve sa bonté naturelle que la triste expérience qu'il avait acquise de l'humanité n'avait pu altérer. Malgré toutes ces qualités, était-ce le meilleur conseiller qu'Agnès pût choisir dans les circonstances actuelles ?

La petite Mme Ferraris, avec tous ses mérites de bonne femme de ménage, était une femme essentiellement commune, M. Troy, lui, était la dernière personne qui eût su lui inspirer des sympathies ou de la confiance ; il était tout l'opposé d'un homme ordinaire.

« Elle a l'air bien malade, la pauvre petite ! »

C'est ainsi qu'il entama l'affaire, parlant de Mme Ferraris comme si elle n'eût pas été là.

« Elle a subi un terrible malheur, » répondit Agnès.

M. Troy se tourna vers Mme Ferraris et la regarda de nouveau avec l'intérêt qu'on accorde en général à la victime d'un malheur. D'un air distrait, il tapotait sur la table avec ses doigts. Puis il se décida à parler.

« Vous ne croyez réellement pas, ma chère dame, que votre mari soit mort ? »

Mme Ferraris mit son mouchoir sur ses yeux. – Mort ! – ce mot ne rendait nullement sa pensée.

« Assassiné ! dit-elle sèchement, la figure, cachée par son mouchoir.

– Pourquoi et par qui ? » demanda M. Troy.

Mme Ferraris parut hésiter un peu à répondre.

« Vous avez lu les lettres de mon mari, monsieur, commença-t-elle. Je crois qu'il a découvert… » et elle s'arrêta.

« Qu'a-t-il découvert ? »

Il y a des limites à la patience humaine, même à la patience d'une femme désolée. Cette froide question irrita Mme Ferraris au point de la faire s'expliquer enfin clairement.

« Il a découvert lady Montbarry avec le baron ! répondit-elle, avec un éclat de voix. Le baron n'est pas plus le frère de

cette misérable femme que moi. Mon pauvre cher mari s'est aperçu de l'infamie de ces deux coquins. La femme de chambre a quitté sa place à cause de cela ; si Ferraris s'en était allé aussi, il serait en vie maintenant. Ils l'ont tué. Je dis qu'ils l'ont tué pour empêcher que tout n'arrivât aux oreilles de lord Montbarry. »

Puis, en quelques mots de plus en plus vifs, s'exaltant à mesure qu'elle parlait, Mme Ferraris donna son opinion sur l'affaire.

Sans se prononcer, M. Troy écouta avec une expression de railleuse approbation.

« C'est très remarquablement arrangé, madame Ferraris, dit-il ; vous bâtissez bien vos phrases et vous posez vos conclusions de main de maître. Si vous étiez homme, vous auriez fait un excellent avocat, vous auriez empoigné les jurés corps à corps : Terminez, ma bonne dame, terminez maintenant. Dites-nous qui vous a envoyé cette lettre contenant le billet de banque. Les deux misérables qui ont assassiné M. Ferraris n'auraient pas, je crois, mis la main à la poche pour vous envoyer mille livres. Qui est-ce, hein ? Je crois que le timbre de la poste est Venise. Avez-vous quelque ami dans cette ville intéressante, un ami au cœur large comme sa bourse, qui ait été mis dans le secret et qui veuille vous consoler en gardant l'anonyme ? »

Il n'était guère facile de répondre à cela. Mme Ferraris commença à ressentir une sorte de haine pour M. Troy.

« Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit-elle ; je ne pense pas qu'il y ait dans cette affaire sujet à plaisanterie. »

Agnès intervint alors pour la première fois. Elle approcha un peu sa chaise de celle de son ami.

« À votre avis, lui demanda-t-elle, quelle explication vous semble plausible ?

– J'offenserais Mme Ferraris en le disant, répondit M. Troy.

– Non, monsieur, vous ne m'offenserez en aucune façon, » s'écria Mme Ferraris qui maintenant ne prenait plus la peine de cacher l'inimitié qu'elle ressentait pour M. Troy.

Le notaire se renversa dans sa chaise.

« Très bien, dit-il, de l'air le plus affable, terminons donc. Remarquez, madame, que je ne discute pas votre manière de voir sur ce qui a pu se passer au palais à Venise. Vous avez les lettres de votre mari, sur lesquelles vous vous appuyez, et vous avez aussi en faveur de votre thèse le départ significatif de la femme de chambre de lady Montbarry. Supposons donc tout d'abord que lord Montbarry ait subi quelque injure, que M. Ferraris ait été le premier à s'en apercevoir, et que les coupables aient eu des raisons de craindre, non seulement qu'il instruisît lord Montbarry de sa découverte, mais encore qu'il pût être le principal témoin à charge contre eux, si le scandale éclatait et venait à se dénouer devant un tribunal. Maintenant, faites bien attention ! En admettant tout cela, j'arrive à une conclusion totalement opposée à la vôtre. Voici votre mari dans ce misérable ménage à trois, y vivant d'une manière fort embarrassante pour lui. Que fait-il ? Il y a le billet de banque et les quelques mots qu'il vous a envoyés ; sans cela, je pourrais dire qu'on a agi prudemment en prenant la fuite et qu'il s'est sagement retiré de l'association dont je viens de parler, après avoir découvert un secret qui pouvait lui attirer certains désagréments ; mais la somme que vous avez reçue ne permet pas de soutenir cette opinion. Ma seconde hypothèse n'est pas, je l'avoue, très favorable à M. Ferraris : je crois qu'on a eu intérêt à l'éloigner, et je prétends maintenant qu'il a été payé pour disparaître et que le

billet de banque que voici est le prix de son départ subit, prix que les coupables ont envoyé à sa femme. »

Les yeux gris-clair de Mme Ferraris s'éclairèrent soudain ; son teint, plombé d'ordinaire, s'empourpra subitement.

« C'est faux ! cria-t-elle. C'est une honte ! c'est une infamie de parler ainsi de mon mari !

– Je vous avais bien dit que je vous offenserais, repartit M. Troy.»

Agnès intervint une fois encore pour rétablir la paix. Elle prit la main de l'épouse offensée ; elle fit remarquer au notaire ce qu'il y avait d'injurieux pour Ferraris dans ses soupçons, et en appela à lui-même de son propre jugement. Pendant qu'elle parlait, la nourrice interrompit l'entretien en entrant dans la chambre avec une carte de visite. C'était la carte d'Henry Westwick ; il y avait quelques mots écrits à la hâte au crayon.

« J'apporte de mauvaises nouvelles. Laissez-moi vous voir un instant en bas. »

Agnès quitta immédiatement la chambre.

Seul, avec Mme Ferraris, M. Troy montra enfin la bonté de son cœur. Il essaya de faire la paix avec la femme du courrier.

« Vous avez parfaitement le droit, ma chère dame, de ressentir aussi vivement une appréciation qui vous semble injurieuse pour votre mari, reprit-il ; je dois même dire que je ne vous en respecte que plus en vous voyant prendre ainsi chaleureusement sa défense. Mais aussi, n'oubliez pas, vous, que mon devoir, dans une aussi grave affaire, est de dire sincèrement ce que je pense. Il est impossible que j'aie l'intention de vous être désagréable, ne connaissant ni vous, ni M. Ferraris. Mille livres

sterling, c'est une grosse somme ; et quelqu'un qui n'est pas riche, peut être excusable de se laisser tenter quand on lui demande, non pas de commettre une mauvaise action, mais seulement de se tenir à l'écart pendant un certain temps. Mon seul but, agissant en votre faveur, est d'arriver à la vérité. Si vous voulez bien m'accorder du temps, je ne vois encore aucune raison qui puisse empêcher d'espérer qu'on retrouve votre mari. »

La femme de Ferraris écouta sans se laisser convaincre : son esprit borné et plein de méfiance contre M. Troy ne lui permettait pas de comprendre ce qui aurait dû la faire revenir sur sa première impression. « Je vous suis très obligée, monsieur. » C'est tout ce qu'elle répondit, mais ses yeux furent plus expressifs et ils ajoutèrent très clairement, dans leur langage : « Vous pouvez dire ce que vous voudrez ; je ne vous pardonnerai jamais de ma vie. »

M. Troy abandonna la partie. Il recula tranquillement sa chaise, mit ses mains dans ses poches, et regarda par la fenêtre.

Après quelques instants de silence, la porte du salon s'ouvrit.

M. Troy rapprocha vivement sa chaise de la table, s'attendant à voir Agnès. À sa grande surprise, c'est une personne qui lui était complètement étrangère qui entra : un homme jeune ayant sur son visage une expression de tristesse et d'embarras. Il regarda M. Troy et salua gravement.

« J'ai eu le malheur d'apporter à miss Agnès Lockwood des nouvelles qui l'ont fortement impressionnée, dit-il ; elle s'est retirée dans sa chambre en me priant de vous faire ses excuses et de la remplacer auprès de vous. »

Après s'être ainsi présenté, il aperçut Mme Ferraris et lui tendit gracieusement la main :

« Il y a des années que nous ne nous sommes vus, Émilie ; j'ai peur que vous n'ayez presque oublié le « monsieur Henry » d'autrefois.»

Émilie, toute confuse, lit la révérence, et demanda si elle pouvait être de quelque utilité à miss Lockwood.

« La vieille nourrice est avec elle, répondit Henry ; il vaut mieux les laisser ensemble. »

Puis il se tourna de nouveau vers M. Troy :

« J'aurais dû vous dire mon nom, monsieur. Je m'appelle Henry Westwick ; je suis le plus jeune frère de défunt lord Montbarry.

– Défunt lord Montbarry ! s'écria M. Troy.

– Mon frère est mort à Venise, hier soir ; voici la dépêche, dit-il, en tendant un papier à M. Troy. »

Le télégramme était ainsi conçu :

« *Lady Montbarry, Venise, à Stephen Robert Westwick, Newburry-Hotel, Londres.* Il est inutile de faire le voyage. Lord Montbarry est mort de bronchite, à huit heures quarante, ce soir. Tous détails nécessaires par poste. »

« Cette mort était-elle attendue, monsieur ? demanda le notaire.

– Je ne puis pas dire qu'elle nous ait entièrement surpris, répondit Henry. Mon frère Stephen, qui est maintenant le chef de la famille, a reçu, il y a trois jours, une dépêche l'informant que des symptômes alarmants s'étaient déclarés dans l'état de

mon frère, et qu'un deuxième médecin avait dû être appelé. Il télégraphia aussitôt pour dire qu'il avait quitté l'Irlande, se dirigeant sur Londres pour se rendre à Venise, priant qu'on adressât à son hôtel les nouvelles qu'il pourrait être utile de lui faire parvenir. Une seconde dépêche arriva. Elle annonçait que lord Montbarry était dans un état d'insensibilité complète et qu'il ne reconnaissait plus personne. On conseillait en outre à mon frère d'attendre à Londres de plus amples informations. La troisième dépêche est maintenant entre vos mains. Voilà tout ce que je sais jusqu'à présent. »

M. Troy regardait en ce moment la femme du courrier ; il fut frappé par l'expression de peur qui se dessina nettement sur sa physionomie.

« Madame Ferraris, lui dit-il, avez-vous entendu ce que vient de me dire M. Westwick ?

– Pas un mot ne m'a échappé, monsieur.

– Avez-vous quelques questions à faire ?

– Non, monsieur.

– Vous paraissez fort alarmée, insista le notaire. Est-ce toujours de votre mari ?

– Je ne le reverrai jamais, monsieur ; depuis longtemps je le croyais, vous le savez ; maintenant, j'en suis sûre.

– Sûre, après ce que vous avez entendu ?

– Oui, monsieur.

– Pouvez-vous me dire pourquoi ?

– Non, monsieur ; c'est un pressentiment que j'ai, sans pouvoir l'expliquer.

– Oh ! Un pressentiment ? répéta M. Troy avec un ton de dédain plein de compassion. Quand on en arrive aux pressentiments, ma bonne dame !... »

Il laissa la phrase inachevée, et se leva pour prendre congé de M. Westwick.

La vérité c'est qu'il commençait à se perdre lui-même en conjectures, et qu'il ne voulait pas le laisser voir à Mme Ferraris.

« Acceptez l'expression de toute ma sympathie, monsieur, dit-il fort poliment à Henry Westwick. Je vous salue, monsieur. »

Henry se tourna vers Mme Ferraris, comme l'avocat fermait la porte.

« J'ai entendu parler de vos peines, Émilie, par miss Lockwood. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

– Rien, monsieur, merci. Peut-être vaut-il mieux que je rentre chez moi après ce qui vient d'arriver. Je viendrai demain voir si je puis être de quelque utilité à Mlle Agnès. Je prends bien part à ses chagrins. »

Elle s'en alla sans bruit, toujours pleine de déférence, s'obstinant à conserver les idées les plus sombres sur la cause de la disparition de son mari.

Henry Westwick regarda autour de lui, le petit salon était vide. Il n'y avait rien qui pût le retenir dans la maison, et cependant il y restait. C'était quelque chose déjà d'être près d'Agnès, de voir les objets qui lui appartenaient éparpillés dans la pièce.

Là, dans un coin, était son fauteuil, à côté, sa broderie sur la table de travail : sur un petit chevalet, près de la fenêtre, son dernier dessin, encore inachevé. Le livre qu'elle avait lu était sur le canapé avec un couteau à papier marquant la page à laquelle elle s'était arrêtée. Il regarda les uns après les autres tous ces objets qui lui rappelaient la femme qu'il aimait, les prit avec une sorte de respect et les reposa à leur place en soupirant. Ah ! qu'elle était encore loin de lui, qu'ils étaient loin l'un de l'autre !

« Elle n'oubliera jamais Montbarry, pensa-t-il, en prenant son chapeau pour s'en aller. Pas un de nous ne souffre de sa mort aussi vivement qu'elle. Pauvre femme, comme elle l'aimait ! »

Dans la rue, au moment où Henry fermait la porte de la maison, il fut arrêté au passage par quelqu'un qu'il connaissait, – un homme fatigant et curieux, – doublement mal venu en ce moment.

« Tristes nouvelles sur votre frère, Westwick. Une mort bien inattendue, n'est-ce pas ? Nous n'avions jamais entendu dire au cercle que la poitrine de lord Montbarry fût délicate. Que va faire la Compagnie ? »

Henry tressaillit ; il n'avait jamais pensé à l'assurance sur la vie contractée par son frère.

Que pouvaient faire les Compagnies, sinon payer ? Une mort causée par une bronchite attestée par deux médecins était sûrement la mort la moins sujette à discussion.

« Je voudrais que vous ne m'ayez pas parlé de cela, dit-il d'un ton irrité.

– Ah ! répliqua son ami, vous pensez que la veuve aura l'argent ? Moi aussi ! Moi aussi !»

VII

Quelques jours plus tard, deux compagnies d'assurances reçurent de l'homme d'affaires de la veuve la nouvelle officielle de la mort de lord Montbarry. La somme assurée à chaque bureau était de 5, 000 livres sterling, sur lesquelles une année de prime seulement avait été payée. En pareille occurrence, les directeurs jugèrent utile d'étudier un peu l'affaire.

Les médecins attitrés des deux compagnies qui avaient recommandé l'assurance de lord Montbarry furent appelés en conseil pour expliquer les rapports qu'ils avaient faits. Cette nouvelle éveilla la curiosité des personnes s'occupant d'assurances sur la vie. Sans refuser absolument de payer l'argent, les deux bureaux, agissant de concert, décidèrent qu'ils nommeraient une commission d'enquête à Venise « pour recueillir de plus amples informations ».

M. Troy apprit aussitôt ce qui se passait. Il écrivit sur-le-champ à Agnès pour l'en informer, ajoutant un bon conseil à son avis.

« Vous êtes intimement liée, je le sais, lui disait-il, avec lady Barville, sœur aînée de feu lord Montbarry. L'avocat de son mari est aussi celui de l'une des compagnies d'assurances : il peut y avoir dans le rapport de la commission d'enquête quelque chose qui ait trait à la disparition de Ferraris ; on ne laisserait pas voir, cela va de soi, un pareil document à des personnes ordinaires ; mais une sœur du feu lord est une si proche parente qu'on fera sûrement en sa faveur exception aux règles habituelles. Sir Théodore Barville n'a qu'à en manifester le désir, et les avocats, même s'ils ne permettent pas à sa femme de prendre

connaissance du rapport, répondront du moins à toutes les questions qu'elle leur posera à ce sujet. Dites-moi ce que vous pensez de mon idée le plus tôt possible. »

La réponse arriva par retour du courrier. Agnès refusait de suivre le conseil de M. Troy.

« Mon intervention, tout innocente qu'elle a été, écrivait-elle, a déjà eu de si déplorables résultats, que je ne veux pas me mêler davantage de l'affaire Ferraris. Si je n'avais pas consenti à laisser ce malheureux individu se servir de mon nom, feu lord Montbarry ne l'aurait pas engagé, et sa femme n'aurait pas eu à supporter l'incertitude et l'angoisse dont elle souffre aujourd'hui. En admettant que le rapport dont vous parlez soit entre mes mains, je ne voudrais même pas y jeter les yeux ; j'en sais déjà trop sur cette triste vie du palais de Venise. Si Mme Ferraris s'adresse à lady Barville par votre intermédiaire, ceci est, bien entendu, une tout autre affaire. Mais, dans ce cas, il faut que je vous pose encore une condition absolue, c'est que mon nom ne sera pas prononcé. Pardonnez-moi, cher monsieur Troy ! Je suis très malheureuse et peut-être très déraisonnable, mais je ne suis qu'une femme et il ne faut pas trop me demander. »

Battu sur ce point, le notaire conseilla de tâcher de découvrir l'adresse de la femme de chambre anglaise de lady Montbarry.

Cette idée, excellente au premier abord, avait une chose contre elle. On ne pouvait la mettre à exécution qu'en dépensant de l'argent, et il n'y avait pas d'argent à dépenser. Mme Ferraris reculait devant l'idée de se servir du billet de mille livres. Elle l'avait mis en sûreté dans une maison de banque. Si l'on parlait devant elle d'y toucher, elle frissonnait de la tête aux pieds et prenait des airs de mélodrame en parlant du « prix du sang de son mari ! »

Dans ces conditions, les tentatives à faire pour découvrir le mystère de la disparition de Ferraris furent remises à un autre moment.

C'était dans le dernier mois de l'année 1860. La commission d'enquête était déjà à l'ouvrage ; elle avait commencé ses travaux le 6 décembre et la location faite par lord Montbarry expirait le 10. Les compagnies d'assurances furent avisées par dépêche que les avocats de lady Montbarry lui avaient conseillé de se rendre à Londres dans le plus bref délai ; le baron Rivar, croyait-on, devait l'accompagner en Angleterre ; mais il n'avait pas l'intention de rester dans ce pays, à moins que ses services ne fussent absolument indispensables à sa sœur. Le baron, connu pour un chimiste enthousiaste, avait entendu parler de certaines découvertes récentes faites aux États-unis, et il désirait les étudier sur place.

M. Troy sut bientôt tout cela et s'empressa de communiquer ces nouvelles à Mme Ferraris, qui, dans son inquiétude croissante sur le sort de son mari, faisait de fréquentes, de trop fréquentes visites même, à l'étude du notaire. Elle voulut redire à son amie et protectrice ce qu'elle avait appris, mais Agnès refusa de l'entendre et défendit positivement qu'on lui parlât davantage de la femme de lord Montbarry, lord Montbarry n'existant plus.

« M. Troy est votre conseil, lui dit-elle, vous serez toujours la bienvenue chez moi : je suis prête à vous aider du peu d'argent dont je peux disposer, s'il est nécessaire ; mais ce que je vous demande en retour, c'est de ne pas me causer de chagrin. J'essaie d'oublier… (la voix lui manqua, elle s'arrêta un instant) d'oublier, continua-t-elle, des souvenirs qui sont plus douloureux que jamais, depuis que j'ai appris la mort de lord Montbarry. Aidez-moi par votre silence à retrouver la tranquillité, s'il est

possible. Ne me dites plus rien jusqu'à ce que je puisse me réjouir avec vous du retour de votre mari. »

On était déjà au 13 du mois, et M. Troy avait recueilli un plus grand nombre de renseignements utiles. Les travaux de la commission d'enquête étaient terminés. Le rapport était arrivé de Venise ce jour même.

VIII

Le 14, les directeurs et leurs conseillers se réunirent pour entendre la lecture du rapport. En voici le texte :

Personnel et confidentiel.

« Nous avons l'honneur d'informer les directeurs que nous sommes arrivés à Venise le 6 décembre 1860. Le même jour nous nous présentâmes au palais que lord Montbarry habitait au moment de sa dernière maladie.

» Nous fûmes reçus avec toute la courtoisie possible, par le frère de lady Montbarry, M. le baron Rivar.

» – Ma sœur seule a prodigué ses soins à son mari pendant tout le cours de sa maladie, nous dit-il. Elle est accablée de fatigue et de douleur… sans quoi elle eût été ici pour vous recevoir. Que désirez-vous, messieurs ? et que puis-je faire pour vous à la place de milady ?

» Suivant nos instructions, nous répondîmes que la mort et l'enterrement de lord Montbarry à l'étranger nous obligeait à prendre quelques informations sur sa maladie, et sur les circonstances qui s'y rattachaient, informations qui ne pouvaient être recueillies que de vive voix. Nous expliquâmes que la loi accordait aux compagnies d'assurances un certain temps avant le paiement de la prime et nous exprimâmes notre désir de conduire l'enquête avec la plus respectueuse considération pour les sentiments de douleur de lady Montbarry et de tous les autres membres de la famille habitant la maison.

» Le baron répondit :

» – Je suis le seul membre de la famille résidant ici, mais je suis à votre entière disposition et vous pouvez vous regarder dans le palais comme chez vous.

» Du commencement à la fin, nous avons trouvé ce monsieur d'une franchise parfaite, et il nous a offert très gracieusement de nous aider en tout.

» À l'exception de la chambre de milady, nous avons visité chacune des pièces du palais le jour même. C'est un édifice immense, non entièrement meublé. Le premier étage et une partie du second contiennent les pièces qui avaient été occupées par lord Montbarry et les gens de sa maison. Nous avons vu, à une extrémité du palais, la chambre à coucher dans laquelle « Sa Seigneurie » est morte, et nous avons également examiné la petite chambre y attenant, dont le défunt s'est servi comme d'un cabinet de travail. À côté se trouve une grande salle dont il laissait habituellement les portes fermées à clef, et où il allait, comme on nous l'a dit, travailler quelquefois quand il voulait une parfaite tranquillité et une solitude absolue. De l'autre côté de cette grande salle se trouvent la chambre à coucher occupée par la veuve, et un boudoir-cabinet de toilette où dormait la femme de chambre avant son départ pour l'Angleterre. Outre ces pièces, il y a encore les salles à manger et les salles de réception, ouvrant sur une antichambre qui donne accès au grand escalier du palais.

» Au deuxième étage, les chambres sont : le cabinet d'études, la chambre à coucher du baron Rivar et un peu plus loin, une autre pièce, qui a servi de logement au courrier Ferraris.

» Les salles du troisième étage et du rez-de-chaussée étaient, lorsqu'on nous les a montrées, absolument vides et entièrement délabrées. Nous demandâmes s'il y avait quelque au-

tre chose à visiter au-dessous. On nous répondit sur-le-champ qu'il restait les caves que nous étions libres de parcourir.

» Nous y descendîmes afin de ne laisser aucun endroit inexploré : les caveaux avaient servi, disait-on, de cachots autrefois, il y a plusieurs siècles. L'air et la lumière ne pénètrent qu'à peine dans ces sombres lieux, par deux espèces de puits étroits et profonds qui communiquent avec une cour située derrière le palais ; leurs orifices élevés fort au-dessus du sol sont obstrués par d'épaisses grilles de fer. L'escalier en pierre conduisant dans les caveaux se ferme au moyen d'une lourde trappe que nous trouvâmes ouverte. Le baron descendit devant nous. Nous fîmes la remarque qu'il serait désagréable que la trappe, en retombant, vint à nous couper la retraite. Le baron sourit à cette idée.

» – Soyez sans crainte, messieurs, dit-il, la porte tient bon. J'avais grand intérêt à y veiller moi-même, lorsque nous sommes venus nous installer ici. La chimie expérimentale est mon étude favorite et mon laboratoire, depuis que nous sommes à Venise, est ici.

» Cette dernière phrase nous expliqua une odeur bizarre répandue dans les caveaux, odeur qui nous frappa au moment où nous y entrâmes. Cette odeur était pour ainsi dire d'une double essence, elle semblait tout d'abord légèrement aromatique, mais ensuite on s'apercevait d'une senteur âcre qui saisissait à la gorge. Les fourneaux, les appareils du baron et tous les autres ustensiles bizarres que nous vîmes parlaient par eux-mêmes ainsi que les paquets de produits chimiques qui portaient très lisiblement sur l'étiquette le nom et l'adresse des fournisseurs.

» – Ce n'est pas un endroit agréable pour travailler, nous dit le baron, mais ma sœur est très peureuse, elle a horreur des odeurs de produits chimiques et des explosions ; aussi m'a-t-elle relégué dans ces régions souterraines, afin de ne s'apercevoir en aucune façon de mes expériences.

» Il étendit les mains sur lesquelles nous avions déjà remarqué des gants.

» – Il arrive quelquefois des accidents, quelque précaution qu'on puisse prendre, ajouta-t-il ; ainsi, l'autre jour je me suis brûlé les mains en essayant un nouveau mélange, mais elles commencent à se guérir maintenant.

» Si nous insistons sur tous ces détails, qui semblent n'avoir aucune importance, c'est pour montrer que notre visite du palais n'a été entravée en aucune façon. Nous avons même été admis dans la chambre particulière de lady Montbarry, pendant qu'elle était sortie quelques instants pour prendre l'air. Nous avons été spécialement chargés d'examiner avec soin la résidence du lord, parce que l'extrême isolement de sa vie à Venise, et l'étonnant départ des deux seuls domestiques de la maison pouvaient peut-être avoir un certain rapport avec son décès inattendu. Nous n'avons rien trouvé qui justifiât l'ombre d'un soupçon.

» Quant à la vie retirée que menait lord Montbarry, nous en avons parlé avec le consul d'Angleterre et le banquier de la famille, les deux seules personnes qui aient été en rapport avec lui. Il se présenta lui-même une fois à la maison de banque pour se faire remettre de l'argent sur une lettre de crédit, et refusa d'accepter l'invitation que lui fit le banquier de venir passer quelques heures à sa résidence particulière, invoquant son état de santé. Lord Montbarry écrivit la même chose au consul, en lui envoyant sa carte pour s'excuser de ne pas rendre personnellement la visite qui lui avait été faite au palais. Nous avons eu la lettre entre les mains, et nous sommes heureux de pouvoir en donner la copie suivante :

« Les années que j'ai passées dans les Indes ont fortement ébranlé ma constitution ; j'ai cessé d'aller dans le monde, ma

seule occupation maintenant est l'étude de la littérature orientale, le climat de l'Italie est meilleur pour ma santé que celui de l'Angleterre, sans cela je n'aurais jamais quitté mon pays, je vous prie donc de vouloir bien accepter les excuses d'un malade qui ne trouve de soulagement que dans l'étude. Ma vie d'homme du monde est terminée maintenant. »

» La réclusion volontaire de lord Montbarry nous parait expliquée par ces quelques lignes ; nous n'avons néanmoins épargné ni nos peines ni nos recherches sur d'autres pistes. Nous n'avons rien trouvé qui puisse faire naître le plus léger soupçon.

» Quant au départ de la femme de chambre, nous avons vu le reçu de ses gages, dans lequel elle déclare expressément qu'elle quitte le service de lady Montbarry, parce qu'elle n'aime pas le continent et qu'elle veut retourner dans son pays. Ce qui s'est passé là n'a rien d'étrange et arrive fort souvent quand on emmène des domestiques anglais à l'étranger.

» Lady Montbarry nous a appris qu'elle n'a pas cherché à remplacer sa femme de chambre, à cause de l'extrême antipathie qu'avait son mari pour les figures nouvelles, surtout depuis que son état de santé s'était aggravé.

» La disparition du courrier Ferraris est évidemment un fait extraordinaire. Ni lady Montbarry ni le baron ne peuvent l'expliquer ; aucune recherche de notre part n'a amené le moindre éclaircissement à ce mystère, mais nous n'avons rien trouvé non plus qui puisse faire rattacher ce fait de près ou de loin à la cause spéciale de notre enquête. Nous avons été jusqu'à examiner la malle que Ferraris a laissée. Elle ne contient que des effets et du linge. La malle est entre les mains de la police.

» Nous avons eu aussi occasion de parler en particulier à la vieille femme qui fait les chambres qu'occupent la veuve et le

baron. Elle a été prise sur la recommandation du propriétaire du restaurant qui fournit le repas à la famille. Sa réputation est excellente, malheureusement son intelligence obtuse en fait un témoin de nulle valeur pour nous. Nous avons mis toute la patience et tout le soin possibles à la questionner : elle s'est montrée pleine de bonne volonté, mais nous n'en avons rien tiré qui vaille la peine d'être reproduit dans le présent rapport.

» Le second jour de notre arrivée, nous eûmes l'honneur d'une entrevue avec lady Montbarry. Elle avait l'air complètement abattue, très souffrante, et semblait ne pas comprendre ce que nous lui voulions. Le baron Rivar, qui nous introduisit auprès d'elle, expliqua la cause de notre séjour à Venise, et fit de son mieux pour la convaincre que nous ne faisions que remplir une formalité. Après cette explication, le baron se retira.

» Les questions que nous adressâmes à lady Montbarry avaient surtout rapport, bien entendu, à la maladie du lord. Elle nous répondit par saccades, d'une manière très nerveuse, mais, en apparence du moins, sans la moindre réserve. Voici le résultat de notre conversation avec elle :

» La santé de lord Montbarry n'était plus la même depuis quelque temps ; il se montrait nerveux et irritable. Le 13 novembre dernier, il se plaignit d'avoir attrapé froid, la nuit fut mauvaise, le jour suivant il garda le lit. Milady proposa d'aller chercher un médecin. Il s'y refusa, disant qu'il pouvait parfaitement se soigner lui-même pour un rhume. À sa demande, on lui fit de la limonade chaude, pour le faire transpirer. La femme de chambre de lady Montbarry était déjà partie à cette époque, le courrier Ferraris restait donc seul comme domestique : ce fut lui qui alla acheter des citrons.

Lady Montbarry fit la boisson de ses propres mains. Elle eut le résultat qu'on en attendait : le lord eut quelques heures de sommeil. Dans la journée, lady Montbarry ayant besoin de Fer-

raris le sonna. Il ne répondit pas à cet appel. Le baron Rivar le chercha en vain dans le palais et dans la ville. À partir de ce moment on n'a pu découvrir aucune trace de Ferraris. Ceci se passa le 14 novembre.

» Dans la nuit du 14, les symptômes de fièvre qui s'étaient déjà manifestés reprirent avec plus de force : on attribua cette recrudescence de la maladie à l'ennui et à l'inquiétude causée par la disparition mystérieuse de Ferraris. Il avait été impossible de la cacher au lord, qui demandait fort souvent le courrier, insistant pour que l'homme remplaçât à son chevet lady Montbarry ou le baron.

» Le 15, le jour où la vieille femme vint pour la première fois faire le ménage, le lord se plaignit d'un violent mal de gorge et d'un sentiment d'oppression sur la poitrine. Ce jour-là et le lendemain 16, lady Montbarry et le baron tâchèrent de le décider à voir un docteur, mais il s'y refusa de nouveau.

» – Je ne veux pas voir de visages étrangers ; mon rhume suivra son cours, les médecins n'y peuvent rien.

» Telle fut sa réponse.

» Le 17, il allait bien plus mal ; aussi envoya-t-on chercher un médecin sans le consulter. Le baron Rivar, sur la recommandation du consul, alla prévenir la docteur Bruno, bien connu à Venise pour un homme de talent ; il avait habité l'Angleterre, dont il connaît les mœurs et les habitudes.

» Jusqu'ici, nous n'avons fait que reproduire ce que lady Montbarry nous a révélé sur la maladie de son époux.

» Maintenant nous allons copier textuellement le rapport qu'a bien voulu nous communiquer le médecin :

« Mon agenda m'apprend que je fus appelé pour la première fois auprès du lord anglais Montbarry le 17 novembre. Il souffrait d'une violente bronchite. On avait déjà perdu un temps précieux à cause de son refus de faire appeler un médecin. Il me fit l'effet d'être d'une constitution délicate. Il avait une désorganisation du système nerveux : il était à la fois timide et taquin. Quand je lui parlais en anglais, il répondait en italien ; quand je lui parlais en italien, il répondait en anglais. Ces détails n'ont aucune importance d'ailleurs, car la maladie avait déjà fait de tels progrès, qu'il pouvait à peine prononcer quelques mots à voix basse.

» Sur-le-champ, je prescrivis les remèdes nécessaires. Des copies de mes ordonnances avec la traduction en anglais accompagnent le présent rapport et parlent d'elles-mêmes.

» Pendant les trois jours suivants, je ne quittai pas mon malade. Il suivit de point en point mes remèdes qui produisirent un excellent effet. En toute assurance, je pus dire à lady Montbarry que tout danger était conjuré. Mais c'est en vain que j'essayai de lui faire accepter les services d'une garde-malade expérimentée. Milady ne voulut permettre à personne de soigner son mari. Nuit et jour elle était à son chevet. Pendant qu'elle prenait quelques courts moments de repos, son frère veillait le malade à sa place. Je dois dire que j'ai trouvé ce frère de très bonne compagnie dans les rares intervalles où nous avons pu causer ensemble. Il s'occupait de chimie, tripotait quelques expériences dans les sous-sols du palais bâti sur pilotis et voulait me faire assister à ses expériences ; mais j'ai assez de m'occuper de chimie en étudiant pour mon compte, et je refusai. Il prit la chose fort gaiement.

» Mais je m'éloigne de mon sujet. Revenons à notre malade.

» Jusqu'au 20, les choses allèrent assez bien. Je n'étais nullement préparé au triste événement qui s'annonça le 21 au matin quand je fis ma visite à lord Montbarry. Son état s'était aggravé et sérieusement. En l'examinant, je découvris des symptômes de pneumonie, – ce qui veut dire en langue vulgaire, inflammation de la substance des poumons. Il respirait avec difficulté et les quintes de toux ne parvenaient à le soulager qu'en partie. Je m'inquiétai de ce qui avait pu se passer. Je fis à cet égard une véritable enquête qui n'eut d'autre résultat que de *me* convaincre que mes ordonnances avaient été suivies avec autant de soin que par le passé, et qu'il n'avait été exposé à aucun changement de température. Ce fut à mon grand regret qu'il me fallut augmenter le chagrin de lady Montbarry, mais je dus, lorsqu'elle me parla de faire appeler un second médecin en consultation, lui avouer que ce n'était réellement pas la peine. Milady me pria de ne rien épargner et de demander l'avis du plus célèbre médecin d'Italie. Heureusement nous n'avions pas à aller bien loin. Le premier des médecins italiens est Torello, de Padoue. J'envoyai un exprès pour le demander. Il arriva dans la soirée du 21, et confirma en tous points mon opinion sur la pneumonie ; Il ajouta que la vie de notre malade était en danger. Je lui dis quel avait été mon traitement, et il l'approuva sans réserve. Il fit de précieuses recommandations et, à la prière de lady Montbarry, consentit à différer son retour à Padoue jusqu'au lendemain matin.

» Nous vîmes tous deux le malade à plusieurs reprises dans la nuit. La maladie s'aggravait d'heure en heure malgré tous nos soins. Le matin, le docteur Torello prit congé de nous.

» – Cet homme est perdu, rien n'y fera ; on devrait le prévenir, me dit-il.

» Dans la journée, je prévins le lord aussi doucement que je pus, que sa dernière heure était arrivée. On m'assure qu'il y a de

sérieuses raisons pour que je dise tout ce qui se passa entre nous à ce sujet. Le voici donc :

» Lord Montbarry reçut la nouvelle de sa mort prochaine avec résignation, mais sans y croire absolument. Il me fit signe de m'approcher et murmura faiblement ces mots à mon oreille : » – Puis-je avoir confiance en vous ? » Je lui répondis :

» Vous pouvez avoir pleine et entière confiance en moi.

» Il attendit un peu, respirant à peine, et reprit à voix basse :

» – Cherchez sous mon oreiller.

» Je trouvai une lettre cachetée et affranchie, prête à être mise à la poste. C'est à peine si je l'entendis prononcer les paroles suivantes :

» – Mettez-la vous-même à la poste.

» Je répondis que je le ferais, et je le fis. Je regardai l'adresse : elle était pour une dame de Londres. Je ne me souviens pas de la rue, mais je me rappelle parfaitement le nom ; c'était un nom italien : Mme Ferraris.

» Cette nuit-là « Sa Seigneurie » mourut ; la congestion pulmonaire commença. Je le fis aller encore quelques heures, et, le lendemain matin, je vis dans ses yeux qu'il me comprenait quand je lui dis que j'avais mis sa lettre à la poste. Ce fut le dernier signe de connaissance qu'il donna. Quand je le revis, il était pour ainsi dire tombé en léthargie. Il languit dans un état d'insensibilité complète, soutenu pour ainsi dire par des moyens artificiels, jusqu'au 23 et, mourut le soir sans connaissance.

» Quant à une cause de sa mort, étrangère à celles que je viens d'indiquer, il est, si je puis m'exprimer ainsi, absurde de vouloir la découvrir. Une bronchite se terminant par une pneumonie, c'est tout ; il n'y a pas autre chose ; telle fut la maladie dont il mourut, c'est aussi certain que deux et deux font quatre. Je joins ici une note du docteur Torello lui-même, qui vient à l'appui de mon opinion, afin, comme on me l'a demandé, de satisfaire pleinement les compagnies anglaises qui ont assuré la vie de lord Montbarry. Ces compagnies d'assurances ont été sans nul doute fondées par ce saint si célèbre par son incrédulité dont parle le Nouveau Testament, et qui a nom, si je ne me trompe, saint-Thomas ! »

» Ici se termine la déposition du docteur Bruno.

» Revenons pour un instant aux questions que nous avons faites à lady Montbarry : il nous reste à ajouter qu'elle n'a pu nous donner aucun renseignement au sujet de la lettre que le docteur a mise à la poste, à la demande de lord Montbarry. Quand le lord l'a-t-il écrite ? Que contenait-elle ? Pourquoi la cachait-il à sa femme et à son beau-frère ? Pourquoi pouvait-il écrire à la femme du courrier ? Telles furent les demandes auxquelles elle fut incapable de nous répondre. La chose mérite d'être éclaircie comme tout mystère encore inexpliqué. Quant à nous, cette lettre sous l'oreiller du lord nous semble en tous points inexplicable ; mais une question : Mme Ferraris peut tout apprendre. On aura facilement son adresse à Londres, au bureau des courriers italiens, dans Golden square.

» Arrivé à la fin du présent rapport, nous devons attirer votre attention sur sa conclusion, qui est justifiée par le résultat de nos recherches.

» La question que se posent les directeurs et nous-mêmes est celle-ci : L'enquête a-t-elle révélé quelque circonstance extraordinaire qui rende suspecte la mort de lord Montbarry ?

» L'enquête a sans nul doute révélé des circonstances extraordinaires, telles que la disparition de Ferraris, l'absence absolue de train de maison et de domestiques chez lord Montbarry, la lettre mystérieuse que le lord a demandé au docteur de mettre à la poste. Mais, où y a-t-il dans tout cela la preuve qu'aucune de ces circonstances se rapporte directement ou indirectement à la seule chose qui nous intéresse, la mort de lord Montbarry ?

» En l'absence de toute preuve et devant le témoignage de deux éminents médecins, il est impossible de prétendre que la fin du lord ne soit pas naturelle ; nous sommes donc obligés de conclure qu'il n'y a aucune cause pouvant motiver le refus de payer la somme pour laquelle lord Montbarry était assuré.

» Le présent rapport partira par la poste de demain 10 décembre. On aura le temps de nous envoyer de nouvelles instructions, – si on le juge nécessaire, – en réponse à notre dépêche de ce soir annonçant la conclusion de l'enquête. »

X

« Voyons, ma chère dame, quoi que vous ayez à me dire, hâtez-vous. Je ne veux pas, vous presser inutilement, mais c'est l'heure de mes affaires et je n'ai pas à m'occuper que des vôtres. »

C'est en ces termes que M. Troy s'adressait, avec sa bonhomie habituelle, à la femme de Ferraris, tout en jetant un coup d'œil sur sa montre, qu'il posa devant lui ; ensuite il s'accouda pour écouter ce que sa cliente pouvait avoir à lui dire.

« C'est encore quelque chose sur la lettre qui contenait le billet de banque de mille livres, commença Mme Ferraris, j'ai découvert qui me l'a envoyée.»

M. Troy fit un mouvement.

« Voici du nouveau ! Et qui vous a envoyé la lettre ?

– Lord Montbarry, monsieur. »

Il n'était pas facile de causer de la surprise à M. Troy, mais les paroles de Mme Ferraris l'avaient absolument stupéfait. Pendant un instant il la regarda tout étonné sans dire un mot.

« Pas possible ! reprit-il dès qu'il fut revenu de son premier étonnement. Vous vous trompez, cela ne peut pas être !

– Il n'y a pas d'erreur possible, reprit Mme Ferraris avec son air affirmatif. Deux messieurs du bureau d'assurances sont venus me voir ce matin pour me demander la lettre. Ils ont été

fort étonnés surtout quand ils ont vu le billet de banque. Mais ils savent qui l'a envoyé. À la demande de milord, son médecin l'a mise à la poste à Venise. Allez vous-même chez ces messieurs si vous ne voulez pas me croire, monsieur. Ils ont bien voulu me demander si je savais pourquoi lord Montbarry m'écrivait et m'envoyait de l'argent. Je leur ai donné mon opinion immédiatement. J'ai dit que c'était un effet de sa bonté habituelle.

– De sa bonté habituelle ! répéta M. Troy tout à fait étonné.

– Oui, monsieur ! Lord Montbarry m'a connue, ainsi que tous les autres membres de sa famille, quand j'étais à l'école, dans ses terres, en Irlande. S'il avait pu, il aurait protégé mon pauvre cher mari. Mais que pouvait-il entre milady et le baron ? La seule chose qu'il ait pu faire, en vrai gentilhomme qu'il était, a été d'assurer ma vie après le décès de mon mari.

– Jolie explication ! s'écria M. Troy. Qu'en ont pensé vos visiteurs du bureau d'assurances ?

– Ils m'ont demandé si j'avais quelque preuve de la mort de mon mari.

– Et qu'avez-vous dit ?

– J'ai répondu : “Mais j'ai mieux qu'une preuve, messieurs, j'ai une opinion positive à vous donner.”

– Et ils se sont déclarés satisfaits, bien entendu ?

– Ils ne l'ont pas dit précisément, monsieur. Mais ils se sont regardés et m'ont souhaité le bonjour.

– Eh bien, madame Ferraris, à moins que vous n'ayez encore quelque autre nouvelle extraordinaire à m'apprendre, j'espère bien que je vais vous souhaite, moi aussi, le bonjour. Je

prends note du renseignement, fort curieux d'ailleurs, que vous me donnez ; mais en l'absence de toute preuve, je ne puis rien faire de plus.

– Si c'est une preuve que vous voulez, monsieur, et pas autre chose, reprit Mme Ferraris en se drapant dans sa dignité, je puis vous la procurer ; mais avant, je veux savoir si la loi me permet de faire ce que bon me semble. Vous avez pu voir, par les nouvelles du monde, dans les journaux, que lady Montbarry est descendue à Londres, à l'hôtel Newsbury. Je me propose d'aller la voir.

– Ne vous en avisez pas ! Mais, au fait, pourquoi voulez-vous la voir ? »

Mme Ferraris répondit avec un air de mystère :

« Je veux la faire tomber dans un piège ! Je ne lui ferai pas annoncer mon nom. Je dirai que je viens pour affaires, et voici les premiers mots que je prononcerai : « Je viens, milady, vous accuser réception de l'argent envoyé à la veuve de Ferraris. » Ah ! Vous pouvez être étonné, monsieur Troy. Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Calmez-vous ; la preuve que tout le monde réclame, je la découvrirai sur son visage coupable. Qu'elle change seulement de couleur, que ses yeux se baissent une demi-seconde, et je lui arracherai son masque ! La seule chose que je veuille savoir est celle-ci : la loi me le permet-elle ?

– La loi ne vous le défend pas, répondit gravement M. Troy ; mais que lady Montbarry vous laisse faire, c'est une tout autre question. Voyons, madame Ferraris, avez-vous réellement assez de courage pour mener à bonne fin une aussi difficile entreprise ? Miss Lockwood m'a dit que vous étiez très timide et assez nerveuse, et, si j'en crois ce que j'ai vu par moi-même, miss Lockwood ne s'est pas trompée.

– Si vous aviez vécu à la campagne, monsieur, au lieu de vivre à Londres, vous auriez vu quelquefois un mouton se jeter sur le chien du troupeau. Je suis loin de dire que je suis brave, au contraire. Mais quand je serai en présence de cette misérable, et que je penserai à mon pauvre mari assassiné, celle de nous deux qui aura peur ce ne sera pas moi. J'y vais de ce pas, monsieur, et vous verrez comment tout cela finira. Je vous souhaite le bonjour. »

Après cette déclaration de bravoure, la femme du courrier rajusta son manteau et sortit.

Un sourire se dessina sur les lèvres de M. Troy, non pas railleur, mais plein d'une sorte de compassion.

« Cette pauvre innocente ! se dit-il. Si la moitié de ce que l'on dit de lady Montbarry est vrai, Mme Ferraris et son piège vont avoir un triste sort. Je me demande comment tout cela va finir. »

Et malgré toute son expérience, M. Troy ne put découvrir comment cela finirait.

Cependant Mme Ferraris mettait son idée à exécution. Elle allait tout droit à l'hôtel Newsbury.

Lady Montbarry était chez elle, et seule. Mais on hésita à la déranger quand la visiteuse eut refusé de donner son nom. La nouvelle femme de chambre de milady traversa justement le vestibule de l'hôtel pendant la discussion. C'était une Française, on l'appela : elle trancha aussitôt la question avec un air déluré qu'ont toutes ses compatriotes et avec intelligence, à son avis du moins :

« Madame semble très bien, dit-elle ; madame peut avoir des raisons pour ne pas donner son nom, des raisons que mila-

dy peut approuver. En tout cas, n'ayant pas d'ordres m'interdisant de recevoir, madame s'expliquera avec milady. Que madame soit assez bonne pour me suivre. »

Malgré la résolution qu'elle avait prise, le cœur de Mme Ferraris battait à tout rompre, quand la femme de chambre qui la précédait la fit entrer dans l'antichambre et frappa à une des portes qui s'y ouvraient. Mais il est à remarquer que les personnes du tempérament le plus timide et le plus nerveux sont, en général, mieux que toutes autres, capables de cacher leur faiblesse et d'accomplir des actes de courage touchant presque à la témérité.

Une voix grave partant de la chambre cria :

« Entrez ! »

La domestique ouvrit la porte et annonça :

« Une dame qui demande à vous parler pour affaires, milady. »

Puis elle se retira immédiatement. Au même instant, la timide petite Mme Ferraris comprima les battements de son cœur, elle passa le pas de la porte, les mains crispées, les lèvres sèches, la tête brûlante, et se trouva en présence de la veuve de lord Montbarry ; toutes deux étaient parfaitement calmes en apparence.

Il était encore de bonne heure, mais le jour pénétrait à peine dans la chambre. Les stores étaient baissés, lady Montbarry était assise le dos tourné à la fenêtre, comme si la lumière, même tamisée, lui eût fait mal. Elle était bien changée depuis le jour mémorable où le docteur Wybrow l'avait reçue dans son cabinet de consultation. Sa beauté avait disparu, elle n'avait plus, comme le remarqua Mme Ferraris, que la peau sur les os ;

cependant le contraste entre son teint sépulcral et ses yeux noirs d'un brillant métallique, encore relevé par l'éclatante blancheur de son bonnet de veuve, existait encore.

Accroupie comme une panthère sur un petit canapé, elle regarda tout d'abord l'étrangère qui entrait chez elle avec une certaine curiosité, puis elle laissa retomber ses yeux sur l'écran qu'elle tenait à la main pour garantir son visage du feu.

« Je ne vous connais pas, dit-elle ; que me voulez-vous ? »

Mme Ferraris essaya de répondre. Son éclair de courage n'existait déjà plus. Ces paroles pleines de bravoure qu'elle était résolue à dire étaient encore vivantes dans son esprit, mais elles moururent sur ses lèvres.

Il y eut un moment de silence. Lady Montbarry regarda encore une fois l'étrangère toujours muette.

« Êtes-vous sourde ? » demanda-t-elle.

Il y eut un nouveau silence. Lady Montbarry reporta tranquillement son regard sur son écran et fit une dernière question :

« Est-ce de l'argent que vous voulez ?

– De l'argent ! »

Ce seul mot redonna tout son courage à la femme du courrier. Elle retrouva sa voix.

« Regardez-moi bien, milady ! » s'écria-t-elle.

Lady Montbarry se retourna pour la troisième fois. Les paroles qu'elle s'était promis de dire sortirent des lèvres de Mme Ferraris.

« Je viens, milady, vous accuser réception de l'argent envoyé à la veuve de Ferraris. »

Les yeux noirs et toujours brillants de lady Montbarry se reposèrent avec étonnement sur la femme qui venait de lui parler ainsi. Rien ne vint troubler la placidité de son visage, pas la moindre expression de confusion ou de crainte, pas le moindre signe momentané d'étonnement. Elle se mit à fixer de nouveau l'écran, qu'elle tenait toujours aussi tranquillement que si on ne lui eût rien dit. L'épreuve avait donc été tentée et elle avait entièrement échoué.

Il y eut encore un silence. Lady Montbarry semblait réfléchir. Ce sourire, qui ne faisait que paraître et disparaître, ce sourire à la fois triste et cruel se dessina sur ses lèvres minces. De son écran, elle désigna un siège placé de l'autre côté de la chambre.

« Prenez la peine de vous asseoir, » dit-elle.

Impuissante maintenant qu'elle se sentait battue sur son propre terrain, ne sachant plus que dire et que faire, Mme Ferraris obéit machinalement. Lady Montbarry, pour la première fois, se souleva un peu du canapé et se mit à l'observer avec un regard scrutateur, pendant qu'elle traversait la chambre, puis elle reprit sa position primitive.

« Non, se dit-elle à elle-même, la femme marche droite, elle n'est pas ivre, elle est peut-être folle. »

Elle avait parlé assez haut pour être entendue. Piquée par cette insulte, Mme Ferraris répondit aussitôt :

« Je ne suis ni plus ivre ni plus folle que vous !

– Vraiment ? reprit lady Montbarry. Alors vous êtes une insolente ? J'ai remarqué, en effet, que le peuple anglais est assez mal appris ; nous autres étrangers, nous nous en apercevons facilement dans les rues. Je ne peux pas vous suivre sur ce terrain. Je ne saurais que vous dire. Ma femme de chambre est une maladroite de vous avoir laissée entrer aussi facilement chez moi. Votre petit air innocent l'aura trompée sans doute. Je me demande qui vous êtes ? Vous me nommez un courrier qui nous a quittés d'une manière fort inconvenante. Était-il marié ? Êtes-vous sa femme ? Savez-vous où il est ? »

L'indignation de Mme Ferraris éclata aussitôt. Elle s'approcha du canapé ; dans sa rage elle n'avait plus peur de rien.

« Je suis sa veuve, et vous le savez bien, méchante femme que vous êtes ! Ah ! ce fut une heure maudite que celle où miss Lockwood recommanda mon mari comme courrier au lord !... »

Avant qu'elle eût pu ajouter une autre parole, lady Montbarry sauta du canapé avec l'agilité d'une chatte, la saisit par les épaules et la secoua avec la force et la frénésie d'une folle.

« Vous mentez ! Vous mentez ! Vous mentez ! »

Elle la lâcha enfin et leva ses mains au ciel avec un geste de désespoir sauvage.

« Mon Dieu ! Est-ce possible ? s'écria-t-elle, se peut-il que le courrier soit entré chez nous grâce à cette femme. »

Elle revint soudain sur Mme Ferraris, et l'arrêta au moment où elle allait sortir de la chambre.

« Restez ici, misérable ! Restez ici, et répondez-moi ! Si vous criez : aussi vrai que le ciel est au-dessus de nos têtes, je vous étrangle de mes propres mains. Asseyez-vous et n'ayez pas peur. Imbécile ! C'est moi qui ai peur, tellement peur que j'en perds l'esprit. Avouez que vous avez menti quand vous avez prononcé le nom de miss Lockwood ! Non ! Je ne croirais même pas vos serments ; je ne croirai personne, miss Lockwood exceptée. Où demeure-t-elle ? Dites-le-moi, misérable petit insecte, vous pourrez partir ensuite. »

Toute tremblante, Mme Ferraris hésitait. Lady Montbarry la menaça du geste, avec sa longue main maigre d'un blanc jaune, recourbée comme les serres d'un oiseau de proie. Mme Ferraris recula et finit par donner l'adresse. Lady Montbarry lui montra la porte avec mépris. Puis changeant d'idée :

« Non ! Pas encore ! Vous diriez à miss Lockwood ce qui est arrivé, elle pourrait refuser de me recevoir. Je vais y aller immédiatement ; vous viendrez avec moi jusqu'à la porte, pas plus loin. Asseyez-vous, je vais sonner ma femme de chambre. Tournez vous du côté de la porte, que votre vilaine figure ne me voie pas. »

Elle sonna. La servante apparut.

« Mon manteau, mon chapeau, et vite ! »

Elle apporta le manteau et le chapeau qui étaient dans la chambre à coucher.

« Une voiture à la porte, et tâchez que je n'attende pas ! »

La femme de chambre sortit. Lady Montbarry se regardait dans la glace ; elle se retourna encore une fois vers Mme Ferraris avec sa vivacité féline.

« J'ai déjà l'air à moitié morte, n'est-ce pas ? dit-elle avec un sourire ironique. Donnez-moi votre bras. »

Elle prit le bras de Mme Ferraris, et quitta la chambre.

« Vous n'avez rien à craindre tant que vous m'obéirez, lui dit-elle en descendant l'escalier. Vous me quitterez à la porte de miss Lockwood et vous ne me reverrez jamais. »

Dans l'antichambre, elles rencontrèrent la propriétaire de l'hôtel. Lady Montbarry lui présenta gracieusement sa compagne :

« Ma bonne amie, madame Ferraris ; je suis bien heureuse de la revoir ! »

La propriétaire les accompagna toutes deux jusqu'à la porte. La voiture attendait.

« Montez la première, ma chère madame Ferraris, dit milady ; et dites au cocher où il doit aller. »

La voiture se mit en marche. L'humeur changeante de lady Montbarry changea encore. Avec une sorte de râle de désespoir, elle se jeta dans le fond du cab. Perdue dans ses tristes réflexions, s'occupant aussi peu de la femme qu'elle avait pliée à sa volonté dé fer, que si elle n'eût pas été là, elle garda un silence glacial, jusqu'à la maison de miss Lockwood. En un instant, elle se réveilla de son apathie : elle ouvrit la portière de la voiture et la referma sur Mme Ferraris, avant que le cocher eût sauté à bas de son siège.

« Conduisez madame à un mille d'ici, chez elle, lui dit-elle en lui tendant le prix de sa course. »

Un instant après elle avait frappé à la porte de la maison.

Elle entra ; la porte se referma sur elle.

« Où faut-il aller, madame ? » demanda le cocher.

Mme Ferraris porta la main à son front, essayant de rassembler ses idées. Pouvait-elle laisser ainsi seule, sans défense, son amie, sa bienfaitrice, à la merci de lady Montbarry ? Elle se demandait encore ce qu'elle allait faire, quand un homme s'arrêta à son tour à la porte de miss Lockwood ; se retournant par hasard, il vit Mme Ferraris à la portière de la voiture :

« Venez-vous aussi chez miss Agnès ? » demanda-t-il.

C'était Henry Westwick. À sa vue, elle joignit les mains en signe de joie.

« Entrez, monsieur ! cria-t-elle ; entrez tout de suite. Cette abominable femme est avec miss Agnès. Allez et protégez-la !

– Quelle femme ? » demanda Henry.

La réponse le frappa littéralement de stupeur. Quand il entendit prononcer le nom détesté de lady Montbarry, il fixa Mme Ferraris avec un regard plein d'étonnement et d'indignation.

« J'y vais ! » fut tout ce qu'il put dire.

Il frappa à la porte de la maison et entra à son tour.

XI

« Lady Montbarry, mademoiselle. »

Agnès était en train d'écrire une lettre, quand la servante la fit tressaillir en annonçant une pareille visiteuse. Sa première idée fut de refuser sa porte à la femme qui venait ainsi la trouver. Mais lady Montbarry était sur les talons de la bonne, avant qu'Agnès eût prononcé une parole, elle était dans la chambre.

« Je vous prie de m'excuser, mademoiselle Lockwood. J'ai une question à vous faire, fort intéressante pour moi. Personne que vous n'y peut répondre. »

C'est ainsi que tout bas, en hésitant, ses grands yeux noirs fixés à terre, lady Montbarry commença l'entretien.

Sans répondre, Agnès désigna un siège. C'est tout ce qu'elle pouvait faire en ce moment. Ce qu'on lui avait appris de la vie triste et retirée qu'on menait au palais de Venise, ce qu'elle savait de la lugubre mort et de l'enterrement de lord Montbarry à l'étranger, lui revint tout à coup à l'esprit, quand elle vit en face d'elle cette femme habillée de noir, encadrée dans la porte. L'étrange conduite de lady Montbarry en cette circonstance ajoutait encore à la perplexité, aux doutes et aux craintes qui la troublaient. C'était donc là l'aventurière dont la réputation s'était perpétuée partout où elle avait passé, dans l'Europe entière ! La furie qui avait terrifié Madame Ferraris à l'hôtel était maintenant toute timide et toute tremblante !

Depuis qu'elle était entrée dans la chambre, lady Montbarry ne s'était pas risquée une seule fois à regarder Agnès. Elle

hésitait en avançant pour prendre la chaise qu'on lui avait désignée ; elle posa la main sur le dossier pour se soutenir, et resta debout.

« Je vous prie de m'accorder un moment pour me remettre », dit-elle faiblement.

Sa tête tomba sur sa poitrine : elle était devant Agnès comme un coupable devant un juge sans pitié.

Le silence qui suivit était bien un silence de peur. À ce moment la porte s'ouvrit et Henry Westwick apparut.

Il regarda fixement lady Montbarry, la salua avec une froide politesse, et passa en silence.

À la vue de son beau-frère, le courage défaillant de milady lui revint aussitôt. Sa taille, courbée un moment auparavant, se redressa. Ses yeux s'arrêtèrent sur ceux de Westwick, qui brillaient de défiance. Elle lui rendit son salut avec un sourire plein de mépris.

Henry traversa la chambre pour aller vers Agnès.

« Lady Montbarry est-elle ici sur votre demande ? demanda-t-il tranquillement.

– Non.

– Désirez-vous la voir ?

– Sa visite m'est très pénible. »

Il se tourna vers sa belle-sœur :

« Entendez vous ? demanda-t-il froidement.

– J'entends, répondit-elle plus froidement encore.

– Votre visite est, à tout le moins, hors de saison.

– Votre intervention est, à tout le moins, fort déplacée. »

Lady Montbarry s'approcha d'Agnès. La présence d'Henry Westwick semblait l'enhardir.

« Permettez moi, miss Lockwood, de vous adresser une question, dit-elle avec une courtoisie pleine de grâce. Elle n'a rien qui puisse vous embarrasser. Quand le courrier Ferraris demanda un emploi à feu mon mari, avez-vous… »

Le courage lui manqua pour continuer. Elle tomba toute tremblante sur la chaise la plus proche ; mais elle se remit presque aussitôt :

« Avez-vous permis à Ferraris, reprit-elle, de se recommander à nous en se servant de votre nom ? »

Agnès ne répondit pas avec sa franchise habituelle ; le nom de Montbarry, prononcé par cette femme l'avait rendue pour ainsi dire toute confuse.

« Il y a longtemps que je connais la femme de Ferraris, dit-elle, et je prends intérêt… »

Lady Montbarry se leva aussitôt en joignant les mains avec un geste de suppliante :

« Ah ! Miss Lockwood, ne perdez pas votre temps à me parler de la femme ! Répondez à ma question simplement.

– Laissez-moi lui répondre, dit tout bas Henry. Vous verrez que ce ne sera pas long. »

Agnès refusa d'un geste. L'interruption de lady Montbarry l'avait rappelée à elle-même. Elle recommença une nouvelle réponse.

« Quand Ferraris a écrit à feu lord Montbarry, il a certainement dû prononcer mon nom. »

En ce moment elle ne comprenait pas encore l'objet de la visite de la comtesse. L'impatience de lady Montbarry en arriva à son comble. Elle se leva d'un bond et marcha sur Agnès.

« Est-ce avec votre permission, et saviez-vous que Ferraris se servirait de votre nom ? demanda-t-elle. C'est tout ce que je vous demande. Pour l'amour de Dieu répondez-moi : oui ou non !

– Oui. »

Ce seul mot frappa lady Montbarry de stupeur. L'expression de vie qui avait animé son visage l'instant d'avant disparut soudain ; on aurait dit une femme changée en statue de pierre. Elle était debout, fixant machinalement Agnès, dans une immobilité si complète que les deux personnes qui la regardaient voyaient à peine sa poitrine se gonfler sous l'effort de la respiration.

Henry prit la parole un peu brutalement.

« Remettez-vous, lui dit-il. Vous avez votre réponse maintenant, n'est-ce pas ? »

Elle se retourna vers lui.

« C'est ma condamnation que j'ai reçue ; » et tournant lentement sur elle-même, elle allait quitter la chambre.

Mais, au grand étonnement d'Henry, Agnès l'arrêta.

« Attendez un peu, lady Montbarry. J'ai quelque chose à vous demander à mon tour. Vous avez parlé de Ferraris. Je désire en parler aussi. »

Lady Montbarry baissa la tête en silence. Elle prit son mouchoir et le posa sur son front d'une main tremblante. Agnès remarqua son émotion, et recula d'un pas.

«Le sujet vous serait-il pénible ? » demanda-t-elle timidement.

Toujours silencieuse, lady Montbarry l'invita d'un geste à continuer. Henri s'approcha, regardant attentivement sa belle-sœur.

Agnès reprit :

« On n'a découvert aucune trace de Ferraris en Angleterre. Avez-vous eu quelques nouvelles de lui ? Et voulez-vous me dire si vous en savez quelque chose ? Je vous en prie, par pitié pour sa femme ! »

Les lèvres minces de lady Montbarry se pincèrent encore et reprirent leur sourire triste et cruel.

« Pourquoi me demandez-vous à *moi* des nouvelles d'un homme qui a disparu ? Vous saurez ce qu'il est devenu, miss Lockwood, quand le temps en sera venu, »

Agnès tressaillit.

« Je ne vous comprends pas, répondit-elle. Comment le saurai-je ? Est-ce que quelqu'un me le dira ?

– Quelqu'un vous le dira. »

Henry ne put garder le silence plus longtemps.

« Ce quelqu'un, c'est peut-être vous, madame» ! reprit-il avec une politesse ironique.

Elle lui répondit avec une désinvolture pleine de mépris :

« Peut-être bien, monsieur Westwick. Un jour ou l'autre je puis être la personne qui apprendra à miss Lockwood ce qu'est devenu Ferraris si... »

Elle s'arrêta ; ses yeux fixèrent Agnès.

« Si quoi ? demanda Henry.

– Si miss Lockwood m'y force. »

Agnès écouta, tout étonnée.

« Si je vous y force ? répéta-t-elle. Comment le pourrais-je ? Prétendez-vous que ma volonté est supérieure à la vôtre ?

– Prétendez-vous que la flamme ne brûle pas le papillon qui vient y voltiger ? reprit lady Montbarry. N'avez-vous jamais entendu dire que la peur exerçât sur nous une sorte de fascination. J'ai peur de vous et vous m'attirez. Je n'ai aucune raison pour vous faire une visite, je n'ai nullement le désir de vous voir, car vous êtes une ennemie pour moi. C'est la première fois de ma vie, je le jure, que, contre ma propre volonté, je me soumets à quelqu'un. Vous voyez ! J'attends, parce que vous m'avez dit d'attendre, et la peur m'envahit, je le jure, depuis que je suis ici.

Oh ! Ne laissez paraître ni pitié ni curiosité ! Soyez dure et brutale, et impitoyable comme lui. Dites-moi de partir. »

La nature si simple et si franche d'Agnès ne put découvrir à cette sortie si inattendue qu'une seule signification.

« Vous vous trompez, dit-elle, en me croyant votre ennemie. Le mal que vous m'avez fait en épousant lord Montbarry, vous n'en êtes pas responsable. Je vous ai pardonné ce que j'ai souffert alors qu'il vivait. Maintenant qu'il est mort, je vous pardonne plus complètement encore. »

Henri souffrait en l'écoutant ; il l'admirait aussi.

« Ne dites plus rien ! s'écria-t-il. Vous êtes trop bonne pour elle ; elle n'en vaut pas la peine. »

Lady Montbarry n'entendit pas la phrase d'Henry Westwick. Les paroles si simples qu'avait prononcées Agnès absorbaient toute l'attention de cette étrange femme. Pendant qu'elle écoutait, son visage avait pris une expression de tristesse véritable. Quand elle reprit la parole, sa voix était changée : elle indiquait la résignation, mais la résignation sans espoir.

« Innocente et bonne créature que vous êtes, dit-elle, qu'importe votre pardon ? Quelles sont les pauvres petites fautes que vous pouvez avoir commises, en comparaison de celles dont il me sera demandé compte ? Savez-vous ce que c'est que d'avoir le pressentiment d'un malheur qui vous menace et d'espérer cependant que ce pressentiment vous trompe ? Quand je vous vis pour la première fois, avant mon mariage ; quand je ressentis pour la première fois l'influence que vous avez sur moi, j'espérais. C'était une lueur qui me soutenait dans ma triste vie ; mais aujourd'hui cette lueur s'est évanouie, c'est *vous* qui l'avez éteinte en me répondant comme vous l'avez fait à mes questions sur Ferraris.

– Comment ai-je pu briser vos espérances ? demanda Agnès. Qu'y a-t-il de commun entre Ferraris se servant de mon nom pour entrer au service de Montbarry, et les choses étranges que vous me racontez maintenant ?

– Le moment est proche, miss Lockwood, où vous le saurez. En attendant, je vais vous dire pourquoi j'ai peur de vous, aussi simplement que possible. Le jour où je vous ai pris votre idole, le jour où j'ai brisé votre vie, vous êtes devenue à dater de ce jour, j'en suis fermement persuadée, l'instrument de mon châtiment pour les fautes que j'ai commises depuis de longues années. Oh ! Cela est arrivé déjà. Avant aujourd'hui, il s'est trouvé une personne qui, sans s'en douter, a développé chez l'autre l'instinct du mal. C'est ce que vous avez fait pour moi ; mais votre tâche n'est pas terminée. Il vous reste encore à me conduire au jour où je serai découverte et où la punition qui m'attend viendra me frapper. Nous nous reverrons donc, ici en Angleterre ou là-bas à Venise, où mon mari est mort, et nous nous reverrons pour la dernière fois. »

Malgré son bon sens, malgré son mépris des superstitions de tout genre, Agnès fut vivement impressionnée par le terrible sang-froid avec lequel ces mots avaient été prononcés. Elle se tourna toute pâle vers Henri.

« La comprenez-vous ? demanda-t-elle.

– Rien n'est plus facile, répliqua-t-il avec dédain. Elle sait ce qu'est devenu Ferraris ; et elle est en train de vous débiter un tas de niaiseries, parce qu'elle n'ose pas avouer la vérité. Laissez-la partir ! »

Agnès n'entendit pas plus les dernières paroles de lady Montbarry que si les aboiements d'un chien eussent couvert la voix de celle-ci.

« Conseillez à votre intéressante Mme Ferraris d'attendre un peu, dit-elle. *Vous* saurez ce qu'est devenu son mari, et vous le lui direz. Il n'y aura rien d'effrayant. Des causes insignifiantes, aussi insignifiantes que l'engagement d'un courrier par mon mari, nous remettront en présence. Folie que tout cela, n'est-ce pas M. Westwick ? Mais vous êtes indulgent pour les femmes ; nous disions toutes des folies. Bonjour, miss Lockwood. »

Elle ouvrit la porte et s'enfuit comme si elle eût en peur qu'on la retint encore.

XII

« Qu'en pensez-vous ? demanda Agnès. Elle est folle ?

– Je pense tout simplement que c'est une méchante femme : fausse, superstitieuse, et mauvaise jusqu'à la moelle, mais non pas folle. Je crois que son principal motif en venant ici était de se donner le plaisir de vous faire peur.

– Elle m'a fait peur, c'est vrai. J'ai honte d'en convenir, mais cela est»

Henry la regarda, hésita un moment, et s'assit sur le sofa à côté d'elle.

« Je suis très inquiet de vous, Agnès. Sans le hasard heureux qui m'a conduit ici aujourd'hui, qui sait ce que cette misérable femme aurait pu vous dire ou vous faire ? Vous menez une vie bien triste et bien solitaire, sans protection aucune, ma pauvre amie. Je n'aime pas à y penser, et je voudrais la voir changer, surtout après ce qui vient de se passer. Non ! Non ! Il est inutile de me dire que vous avez votre vieille nourrice ; elle est trop vieille, ce n'est pas une compagne pour vous, et elle ne peut nullement vous protéger. Ne vous méprenez pas au sens de mes paroles, Agnès, ce que je dis là, je le dis en toute sincérité et dans votre intérêt. »

Il s'arrêta et lui prit la main. Elle fit un léger effort pour la retirer et finit par céder.

« Un jour ne viendra-t-il donc pas, continua-t-il, où j'aurai le droit de vous défendre ? Où vous serez la joie et le bonheur de ma vie ?»

Il pressa doucement sa main. Elle ne répondit pas, mais elle rougit et pâlit tour à tour, ses yeux erraient dans le vague.

« Ai-je été assez malheureux pour vous déplaire ? » demanda-t-il.

Elle répondit presque à voix basse :

« Non, mais vous m'avez fait songer aux tristes jours que j'ai passés », murmura-t-elle.

Elle ne dit pas autre chose, mais elle essaya pour la seconde fois de retirer sa main. Il continua à la tenir et la porta à ses lèvres.

« Ne pourrai-je donc jamais vous faire penser à d'autres jours plus heureux que ceux-là, aux jours à venir ? Ou s'il faut absolument que vous songiez au temps passé, ne pouvez-vous pas vous souvenir de l'époque où je vous aimai et où je vous le dis pour la première fois ? »

Elle soupira.

« Épargnez-moi, Henry, répondit-elle tristement ; ne me parlez pas davantage ! »

La couleur revint à ses joues, sa main trembla. Elle était belle ainsi, les yeux baissés et la poitrine se soulevant doucement. Il aurait donné tout au monde pour la prendre dans ses bras et l'embrasser. Une sympathie mystérieuse, une pression de main fit comprendre à Agnès cette pensée secrète. Elle lui ôta sa main, et fixa sur lui son regard. Elle avait des larmes aux

yeux. Elle ne dit rien ; son regard parlait pour elle. Il disait, sans colère, sans haine, mais nettement, qu'il ne fallait pas la presser davantage en ce moment.

« Dites-moi seulement que vous me pardonnez, reprit-il en se levant.

– Oui, je vous pardonne.

– Je n'ai rien fait pour baisser dans votre estime, Agnès ?

– Oh, non !

– Voulez-vous que je vous quitte ? »

Elle se leva à son tour, se dirigeant sans répondre vers la table à écrire. La lettre interrompue par l'arrivée de lady Montbarry était grande ouverte sur son buvard. Elle la regarda, puis se tournant vers Henry avec un sourire plein de charme :

« Il ne faut pas vous en aller encore, dit-elle. J'ai quelque chose à vous apprendre et je ne sais comment faire. Ce qu'il y a de plus simple est peut-être de vous le laisser deviner tout seul. Vous venez de parler de ma vie solitaire et sans protection. Ce n'est pas une vie bien heureuse, j'en conviens. »

Elle s'arrêta, observant l'anxiété croissante qui se peignait sur le visage d'Henry à mesure qu'elle parlait.

« Savez-vous que je me le suis déjà dit avant vous ? continua-t-elle. Il va y avoir un grand changement dans ma vie, si votre frère Stephen et sa femme y consentent. »

Tout en parlant elle ouvrit son pupitre et en sortit une lettre qu'elle tendit à Henry.

Il la prit machinalement. Il ne comprenait pas ce qu'il venait d'entendre. Il était impossible que le changement de vie dont elle venait de parler signifiât qu'elle allait se marier, et cependant il n'osait pas ouvrir la lettre. Leurs yeux se rencontrèrent, elle sourit.

«Regardez l'adresse, dit-elle ; vous devez connaître l'écriture, mais je crois que vous ne la reconnaissez pas. »

Il la regarda. C'était une grosse écriture, l'écriture irrégulière et incertaine d'un enfant. Il prit aussitôt la lettre :

« Chère tante Agnès,

Notre gouvernante va s'en aller. Elle a eu de l'argent qui lui a été légué et une maison. Nous avons eu du vin et du gâteau pour boire à sa santé. Vous avez promis d'être notre gouvernante si nous en avions besoin d'une. Nous vous voulons, mais maman n'en sait rien. Venez, s'il vous plait, avant que maman puisse se procurer une autre gouvernante.

» Votre aimante Lucy qui écrit cela.

» Clara et Blanche ont essayé d'écrire aussi, mais elles sont trop petites. Ce sont elles qui tapent le buvard sur ma lettre pour la sécher. »

« C'est de votre nièce aînée, dit Agnès à Henry, qui la regardait avec étonnement. Les enfants m'appelaient ma tante quand j'étais avec leur mère en Irlande, cet automne ; elles ne me quittaient pas, ce sont les plus charmants bébés que je connaisse. C'est vrai, le jour où je les ai quittées pour revenir à Londres, j'ai offert d'être leur gouvernante, si jamais ils en avaient besoin, et au moment où vous êtes entré, j'écrivais à leur mère pour le lui proposer de nouveau.

– Sérieusement ! » s'écria Henry.

Agnès lui mit sa lettre inachevée dans la main. Elle en avait assez écrit pour prouver qu'elle offrait sérieusement d'entrer dans la maison de M. et Mme Stephen Westwick en qualité de gouvernante. L'étonnement d'Henry ne peut se décrire.

«Ils ne croiront pas que c'est sérieux, dit-il.

– Pourquoi pas ? demanda tranquillement Agnès.

– Vous êtes la cousine de mon frère Stephen, vous êtes une vieille amie de sa femme.

– Raison de plus, Henry, pour qu'ils me confient leurs enfants.

– Mais vous êtes leur égale. Rien ne vous oblige à gagner votre vie en donnant des leçons, il est impossible que vous entriez à leur service comme gouvernante.

– Qu'y a-t-il d'impossible à cela ? Les enfants m'aiment ; leur père m'a donné de nombreuses preuves de véritable amitié et d'estime. Je suis bien la femme qu'il faut pour cette place ; et quant à mon éducation, il faudrait vraiment que je l'aie complètement oubliée pour n'être plus capable d'enseigner à trois petits enfants dont l'aînée n'a que onze ans. Vous dites que je suis leur égale. N'y a-t-il donc pas d'autres femmes, d'autres gouvernantes qui soient les égales des personnes qu'elles servent ? Ne savez-vous pas que votre frère est le plus proche héritier du titre ? Ne sera-t-il pas lord ? Ne me répondez pas ! Nous ne discuterons pas si j'ai tort ou raison de me faire gouvernante ; attendons que ce soit fait. Je suis fatiguée de mon existence inutile et solitaire, et je veux rendre ma vie plus heureuse et plus utile surtout, dans une maison que je préfère à toutes les autres. Si vous voulez jeter encore un coup d'œil sur ma lettre, vous verrez

qu'il me reste à stipuler certaines considérations personnelles avant de la terminer. Vous ne connaissez pas aussi bien que moi votre frère et sa femme, si vous doutez de leur réponse. Je crois qu'ils ont assez de courage et de cœur pour me répondre oui. »

Henry se soumit sans être convaincu.

C'était un homme qui détestait toute excentricité en dehors des coutumes et même de la routine. Le changement subit qui allait se produire dans la vie d'Agnès lui donnait quelques craintes. Avec un but à atteindre devant les yeux, elle serait peut-être moins favorablement disposée à l'écouter la prochaine fois qu'il lui ferait sa cour.

Cette existence solitaire et inutile dont elle se plaignait ne pouvait que le servir dans ses desseins. Tant que son cœur était vide, on ne pouvait y trouver que place. Mais quand elle serait avec ses nièces, en serait-il de même ? Il connaissait assez les femmes pour garder ces craintes égoïstes pour lui seul. Une politique de temporisation était la seule à suivre avec une femme aussi sensitive qu'Agnès. S'il l'offensait, il était perdu. Pour le moment, il se tut sagement et changea de conversation :

« La lettre de ma petite nièce, dit-il, a produit un effet dont l'enfant ne pouvait se douter en écrivant. Elle vient justement de me rappeler une des raisons qui m'ont fait venir ici aujourd'hui. »

Agnès regarda la lettre de l'enfant.

« Comment Lucy a-t-elle pu faire cela ?

– La gouvernante de Lucy n'est pas la seule personne qui ait fait un héritage, répondit Henry. Votre vieille nourrice est-elle dans la maison ?

– Est-ce que ma nourrice a hérité ?

– De cent livres sterling. Envoyez-la chercher, Agnès, pendant que je vais vous faire voir la lettre. »

Il tira un paquet de lettres de sa poche et le feuilleta tandis qu'Agnès sonnait. Elle revint ensuite près de lui. Un prospectus imprimé, qui se trouvait au milieu d'autres papiers sur sa table, lui frappa les yeux. Il portait en tête : *Palace Hotel company of Venice (limited.) Ces* deux mots, *Palace* et *Venice,* lui rappelèrent aussitôt la visite importune de lady Montbarry.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-elle en lui tendant le papier et lui montrant le titre.

Henry cessa ses recherches et regarda le prospectus.

« Une affaire sûrement excellente, dit-il. Les grands hôtels font toujours de l'argent quand ils sont bien administrés. Je connais l'homme qui a été choisi comme gérant, et j'ai en lui une telle confiance que j'ai pris des actions de la compagnie. »

La réponse ne parut pas contenter entièrement Agnès.

« Pourquoi l'hôtel s'appelle-t-il *Palace Hotel ? »* demanda-t-elle. »

Henry la regarda et devina sur-le-champ pourquoi elle lui faisait cette question.

« Oui, dit-il, c'est le palais que Montbarry a loué à Venise ; il a été acheté par une compagnie qui en fait un hôtel. »

Agnès s'éloigna en silence et prit une chaise à l'autre extrémité de la chambre. Henry venait de blesser ses sentiments les plus délicats. Il était le plus jeune fils de la famille, et son

revenu avait besoin de toutes les augmentations qu'il pouvait y faire par d'heureuses spéculations. Mais elle, elle était assez déraisonnable pour blâmer la tentation dont il venait de lui parler. Gagner de l'argent avec la maison où son frère était mort.

Incapable de comprendre une semblable pensée, quand il était question d'affaires surtout, Henry recommença à feuilleter ses papiers, attristé par le changement soudain dont il venait de s'apercevoir dans les manières d'Agnès. Juste au moment où il trouvait la lettre qu'il cherchait, la nourrice entra. Il jeta un regard sur Agnès, s'attendant à ce qu'elle parlât la première. Mais elle ne leva même pas les yeux quand la nourrice parut. C'était laisser à Henry le soin de dire à la vieille femme pourquoi la sonnette l'avait appelée au salon.

« Eh bien, nourrice, dit-il, vous avez une jolie chance. On vous a fait un legs de cent livres sterling.

La nourrice ne montra aucun signe de joie. Elle attendit un peu pour bien fixer dans son esprit l'importance de ce don, puis elle dit tranquillement :

« Monsieur Henry, qui me laisse cet argent, s'il vous plait ?

– Feu mon frère, lord Montbarry. »

Agnès leva aussitôt la tête, semblant pour la première fois s'intéresser à ce qu'on disait. Henry continua :

« Son testament contient des legs pour tous les vieux serviteurs de la famille. Voici une lettre de son notaire vous autorisant à aller toucher l'argent chez lui. »

Dans toutes les classes de la société, la reconnaissance est la plus rare des vertus. Dans la classe à laquelle appartenait la nourrice, elle est extraordinairement rare. Le legs qu'on venait

de lui annoncer ne changeait nullement ce qu'elle pensait de l'homme qui avait trompé et abandonné sa maîtresse.

« Je me demande qui est-ce qui a pu faire souvenir milord de ses vieux domestiques ? dit-elle. Il n'a jamais eu assez de cœur pour s'en souvenir lui-même ! »

Agnès intervint aussitôt. La nature, qui abhorre en toutes choses la monotonie, a fait les contrastes les plus violents, même chez les femmes les plus douces ; Agnès, elle aussi, se mettait quelquefois en colère. Elle ne put supporter la façon dont la nourrice venait de s'expliquer sur Montbarry.

« Si vous avez encore quelque honte, s'écria-t-elle, vous devriez rougir de ce que vous venez de dire ! Votre ingratitude m'écœure. Je vous laisse avec elle, Henry, cela ne vous fait rien à vous ! »

Après cette réflexion significative, qui lui prouvait qu'il avait, lui aussi, perdu dans l'estime d'Agnès, elle quitta la chambre.

La nourrice reçut la verte semonce qui venait de lui être faite plutôt en riant. Quand la porte fut fermée, ce philosophe en jupon fit signe à Henry :

« Il y a un entêtement incroyable chez les jeunes femmes, dit-elle. Mademoiselle ne veut pas convenir que lord Montbarry était un méchant homme, quoiqu'il l'ait trompée. Et maintenant qu'il est mort, elle l'aime encore. Dites un mot contre lui, et elle part comme une fusée, vous venez de le voir. C'est de l'entêtement ! Cela passera avec le temps. Tenez bon, monsieur Henry, tenez bon !

– Elle ne parait pas vous avoir fâchée, dit Henry.

– Elle ? répéta la nourrice avec étonnement ; elle, me fâcher ! Je l'aime avec sa mauvaise humeur ; cela me la rappelle quand elle était bébé. Que le Seigneur la bénisse ! Quand je vais aller lui dire bonsoir, elle me donnera un gros baiser, la pauvre chérie, et me dira : “Nourrice, ne m'en veux pas, je n'étais pas sérieuse tantôt !” À propos de cet argent, monsieur Henry, si j'étais plus jeune, je le dépenserais en toilette ou en bijoux. Mais je suis trop vieille maintenant. Que ferai-je de mon legs quand je l'aurai ?

– Placez-la et touchez-en les intérêts, lui dit Henry ; tant par an, vous savez ?

– Combien aurai-je ? demanda la nourrice.

– Si vous mettez vos cent livres sur les fonds publics, vous aurez entre trois et quatre livres par an. »

La nourrice secoua la tête.

« Trois ou quatre livres par an ? Cela ne fait pas mon affaire ! Je veux davantage. Tenez, monsieur Henry, je ne me soucie pas de ce petit peu d'argent. Je n'ai jamais aimé l'homme qui me l'a laissé, bien qu'il soit votre frère. Si je perdais tout demain, cela ne me ferait rien ; j'en ai assez comme cela pour le reste de mes jours. On dit que vous êtes un spéculateur. Dites-moi une bonne affaire, vous seriez bien aimable ! Tout ou rien ! Et voilà pour les fonds publics ! » ajouta-t-elle en faisant claquer ses doigts, exprimant ainsi son profond mépris pour un placement garanti à trois pour cent.

Henry montra le prospectus de la *Venitian Hotel Company*.

« Vous êtes une drôle de vieille femme, dit-il. Tenez, joueuse effrénée, voilà quelque chose pour vous ! C'est tout ou

rien ; mais faites bien attention, il faut garder la chose secrète pour miss Agnès, car je ne suis pas du tout certain qu'elle approuverait le conseil que je vous donne. »

La nourrice prit ses lunettes.

Six pour cent, garantis, lut-elle ; et les directeurs ont des raisons de croire qu'ils pourront donner prochainement dix pour cent et plus à leurs actionnaires.

« Intéressez-moi dans cette affaire, monsieur Henry ! Et pour l'amour de Dieu, partout où vous irez, recommandez l'hôtel à vos amis et tâchez qu'il réussisse. »

La nourrice suivit le conseil que venait de lui donner Henry et eut, elle aussi, son intérêt dans la maison ou était mort lord Montbarry.

Trois jours s'écoulèrent avant qu'Henry pût revoir Agnès. Mais après cet intervalle, le léger nuage qu'il y avait entre eux était entièrement dissipé. Agnès le reçut avec plus d'amabilité que de coutume. Elle semblait de meilleure humeur. Elle avait reçu courrier par courrier une réponse à la lettre qu'elle avait adressée à Mme Stephen Westwick : son offre avait été acceptée avec joie, mais à une condition, c'est qu'elle resterait d'abord un mois chez les Westwick sans s'occuper de rien ; après cela, si réellement elle voulait enseigner aux enfants, elle devrait être gouvernante, tante, cousine, tout en un mot, et elle ne quitterait la famille qu'au cas où elle se marierait, ce dont ses amis d'Irlande ne désespéraient pas.

« Vous voyez que j'avais raison », dit-elle à Henry.

Mais lui n'y croyait pas encore.

« Partez-vous réellement ? demanda-t-il.

– Je pars la semaine prochaine.

– Quand vous reverrai-je ?

– Vous savez bien que vous êtes toujours le bienvenu chez votre frère. Vous me verrez quand vous voudrez.

Elle lui tendit la main.

– Pardonnez-moi si je vous quitte. Je fais déjà mes malles. »

Henry essaya de l'embrasser en la quittant. Elle se recula vivement.

« Pourquoi pas ? Je suis votre cousin, dit-il.

– Je n'aime pas qu'on m'embrasse » répondit-elle.

Henry la regarda sans insister : son refus de lui accorder ce qu'il regardait comme un privilège de cousin lui semblait de bonne augure. C'était indirectement l'encourager comme amoureux.

Le premier jour de la semaine suivante, Agnès quitta Londres pour l'Irlande. Comme on le verra plus tard, ce n'était que le commencement d'un voyage plus long.

L'Irlande devait seulement être sa première étape sur un chemin détourné, chemin qui la conduisit au Palais, à Venise.

TROISIÈME PARTIE

XIII

Au printemps de l'année 1861, Agnès était installée dans la maison de campagne de ses deux amis, devenus, par suite de la mort du premier lord, décédé sans enfants, *lord et lady Montbarry.* La vieille nourrice n'avait pas quitté sa maîtresse. On lui avait trouvé une place convenable à son âge. Elle était parfaitement heureuse dans ses nouvelles fonctions, la preuve, c'est qu'elle avait prodigué le premier semestre de ses revenus de la *Venice Hotel Company,* en cadeaux extravagants pour les enfants.

Dans les premiers mois de l'année, les directeurs des bureaux d'assurances sur la vie se soumirent aux circonstances, et payèrent les dix mille livres sterling. Immédiatement après, la veuve du premier lord Montbarry, autrement dit la douairière Montbarry, quitta l'Angleterre, avec le baron Rivar, pour se rendre aux États-unis. Les journaux scientifiques avaient annoncé que le baron partait pour se rendre compte des progrès que la chimie avait faits dans la grande République américaine. Sa sœur répondit à ceux de ses amis qui lui demandaient si elle l'accompagnait, qu'elle le suivait dans l'espoir de trouver dans ce voyage une distraction au malheur qui l'avait frappée. Agnès apprit cette nouvelle par Henry Westwick, qui était venu faire une visite à son frère, elle en éprouva pour ainsi dire une sorte de soulagement.

« Avec l'Atlantique entre nous, se dit-elle, j'en ai sûrement fini avec cette terrible femme ! »

Une semaine s'était à peine écoulée, qu'un événement inattendu vint rappeler une fois de plus cette terrible femme au souvenir d'Agnès.

Ce jour-là, Henry était parti pour Londres. Le matin de son départ, il avait tenté de presser encore Agnès : et les enfants, comme il l'avait craint, avaient été d'innocents obstacles à l'exécution de son projet, mais il s'était fait secrètement une fidèle alliée de sa belle-sœur.

« Ayez un peu de patience, lui avait-elle dit, et laissez-moi me servir de l'influence des enfants. S'ils peuvent la persuader de vous écouter, ils le feront. »

Les deux dames avaient accompagné, à la gare du chemin de fer, Henry et d'autres invités qui s'en allaient en même temps, elles venaient de rentrer à la maison en voiture, quand le domestique annonça qu'une personne du nom de Rolland attendait pour voir milady.

« Est-ce une femme ?

– Oui, madame. »

La jeune lady Montbarry se tourna vers Agnès :

« C'est la personne que votre notaire aurait voulu voir, quand il a cherché à découvrir les traces du courrier.

– Vous voulez dire la femme de chambre anglaise qui était avec lady Montbarry à Venise ?

– Je vous en supplie, ma chère amie ! Ne me parlez jamais de l'horrible veuve de Montbarry en la désignant par le nom que *je* porte maintenant. Stephen et moi nous avons résolu de lui donner désormais le titre qu'elle portait avant d'être mariée. Je

suis lady Montbarry : elle, elle est *la comtesse.* De cette façon, il n'y aura pas de confusion possible. Mme Rolland était à mon service avant d'entrer chez la comtesse : c'était une véritable femme de confiance, mais elle avait un défaut qui me força à la renvoyer, un caractère insupportable dont on se plaignait continuellement à l'office. Voulez-vous la voir ? »

Agnès accepta, espérant en tirer quelque renseignement pour la femme du courrier. L'inutilité de tous les efforts faits pour découvrir les traces de l'homme disparu avait complètement découragé Mme Ferraris, qui s'était résignée peu à peu. Elle avait pris des vêtements de deuil et gagnait sa vie dans une place, que l'inépuisable bonté d'Agnès lui avait procurée à Londres. La dernière chance qu'on eût de pénétrer le mystère de la disparition de Ferraris reposait maintenant tout entière sur ce que la femme qui avait servi en même temps que le courrier allait dire. Pleine d'espérance, Agnès suivit lady Montbarry dans la pièce où attendait Mme Rolland.

C'était une grande femme osseuse, arrivée à l'automne de la vie, avec des yeux enfoncés, des yeux gris-fer. Elle se leva de sa chaise avec une raideur d'automate, et salua les deux dames avec un air de soumission absolue dès qu'elles parurent. On voyait du premier coup d'œil que Mme Rolland devait avoir sa réputation intacte ; elle avait d'épais et larges sourcils, une voix profonde et pleine de solennité, des gestes raides et secs et, dans sa figure, pas la moindre ligne courbe caractéristique de son sexe : tout était anguleux ; en un mot la vertu, dans cette excellente personne, se montrait sous son aspect le moins engageant. Et quand on la voyait pour la première fois, on se demandait pourquoi elle n'était pas un homme.

« Cela va-t-il bien, madame Rolland ?

– Pour mon âge, aussi bien que possible.

– Puis-je quelque chose pour vous ?

– Madame peut me faire une grande faveur, en disant comment je l'ai servie tant que j'ai été chez elle. On m'offre une place auprès d'une dame malade qui depuis ces derniers jours est venue demeurer dans le voisinage.

– Ah, oui, j'en ai entendu parler. Une Mme Carbury, avec sa nièce, une jolie jeune fille, à ce que l'on m'a dit. Mais, madame Rolland, vous m'avez quittée il y a quelque temps déjà, et Mme Carbury voudra sans doute avoir ses renseignements de la dernière maîtresse que vous avez servie. »

Un éclair de vertueuse indignation illumina soudain les yeux enfoncés de Mme Rolland. Elle toussa avant de répondre, comme si le souvenir de sa dernière maîtresse l'étreignait à la gorge.

« J'ai dit à Mme Carbury que la personne que j'ai servie en dernier – réellement je ne puis pas lui donner son titre, en votre présence, madame, – a quitté l'Angleterre pour l'Amérique. Mme Carbury sait que je suis partie de chez cette personne de mon plein gré, elle sait aussi pour quelle raison et elle approuve ma conduite. Un mot de vous, madame, sera largement suffisant pour me procurer cette place.

– Très bien ! Madame Rolland, je n'ai aucune raison pour ne pas vous recommander en cette circonstance. Mme Carbury me trouvera demain chez moi jusqu'à deux heures.

– Mme Carbury n'est pas assez bien portante pour sortir, madame. Sa nièce, miss Haldane, viendra à sa place si vous le permettez.

– Mais parfaitement. Cette jeune fille est sûre d'être la bienvenue. Attendez un peu, madame Rolland. Cette dame est

miss Lockwood, la cousine de mon mari et mon amie. Elle désire vous parler du courrier qui était au service de feu lord Montbarry à Venise. »

Les sourcils épais de Mme Rolland se froncèrent en signe de mécontentement.

« Je le regrette, madame, fut tout ce qu'elle répondit.

– Vous ne savez peut-être pas ce qui s'est passé après votre départ de Venise ? reprit Agnès. Ferraris a quitté le palais secrètement, et l'on n'a plus jamais entendu parler de lui. »

Mme Rolland ferma mystérieusement les yeux comme pour chasser une vision terrible pour une femme respectable, celle du courrier perdu.

« Rien de ce que M. Ferraris a pu faire ne me surprendra, répondit-elle avec un ton de basse profonde.

– Vous êtes sévère pour lui, » dit Agnès.

Mme Rolland ouvrit soudain les yeux.

« Je ne parle sévèrement de personne sans raison. M. Ferraris s'est conduit envers moi, miss Lockwood, comme aucun homme ne l'a jamais fait, ni avant, ni depuis.

– Qu'a-t-il donc fait ?

– Ce qu'il a fait ? reprit Mme Rolland avec un geste d'horreur ; il s'est permis des libertés avec moi ! »

La jeune lady Montbarry se détourna et mit son mouchoir sur sa bouche pour étouffer un éclat de rire.

Mme Rolland continua, paraissant fort étrangement surprise de l'effet que sa réponse avait produit sur Agnès.

« Et quand j'ai insisté pour des excuses, il a eu l'audace, mademoiselle, de me répondre que la vie qu'il menait au palais était horriblement triste et qu'il n'avait pas trouvé d'autre moyen de s'amuser !

– Vous ne m'avez probablement pas bien comprise, dit Agnès. Ferraris ne m'intéresse pas du tout, mais savez-vous qu'il est marié ?

– Je plains sa femme, reprit Mme Rolland.

– Naturellement elle est inquiète de lui, continua Agnès.

– Elle devrait remercier Dieu d'en être débarrassée, » interrompit Mme Rolland.

Agnès continua.

« Je connais Mme Ferraris depuis son enfance et je désire sincèrement lui être utile en cette circonstance. Avez-vous remarqué quelque chose pendant que vous étiez à Venise, qui explique la disparition si extraordinaire de son mari ? Dans quels termes, par exemple vivait-il avec son maître et sa maîtresse ?

– En termes excellents avec sa maîtresse, répondit Mme Rolland, si excellents, qu'ils en étaient tout bonnement répugnants pour une respectable servante anglaise. Elle le poussait à lui raconter toutes ses affaires : comment il vivait avec sa femme, s'il avait besoin d'argent, et autres choses semblables, tout comme s'ils étaient égaux. C'était répugnant ! Cela n'a pas d'autre nom !

– Et son maître ? reprit Agnès. En quels termes était Ferraris avec lord Montbarry ?

– Milord vivait constamment enfermé avec ses études et ses peines, répondit Mme Rolland, avec une expression de respect solennel pour la mémoire du lord. M. Ferraris recevait son argent quand il en avait à toucher, et ne se souciait pas d'autre chose. “Si mes moyens me le permettaient, je m'en irais aussi ; mais mes moyens ne me le permettent pas.” Ce furent les dernières paroles qu'il me dit le matin de mon départ. Je ne lui répondis même pas. Après ce qui s'était passé entre nous, je n'étais naturellement pas en fort bons termes avec lui.

– Vous ne pouvez donc rien me dire d'intéressant sur cette affaire ?

– Rien, répondit Mme Rolland, semblant heureuse de voir Agnès désappointée.

– Mais il y avait encore une autre personne dans le palais, reprit miss Lockwood, résolue de tirer l'énigme au clair, tandis qu'elle en avait l'occasion. Il y avait le baron Rivar. »

Mme Rolland leva au ciel ses grandes mains, recouvertes de gants noirs fanés, en signe d'horreur.

« Savez-vous bien, mademoiselle, reprit-elle, que j'ai quitté ma place à cause de ce que j'ai vu... ? »

Agnès l'arrêta.

« Je veux seulement savoir si le baron Rivar a fait quelque chose qui puisse expliquer l'étrange conduite de Ferraris ?

– Il n'a rien fait que je sache, reprit Mme Rolland. Le baron et M. Ferraris se valaient, s'il m'est permis de le dire ; en un

mot, ils étaient sans scrupules l'un et l'autre. Je suis une femme éminemment juste et je vais vous en donner la preuve. Le jour même où j'ai quitté le palais, j'ai entendu, en traversant un corridor, le baron dire de sa chambre, dont la porte était entr'ouverte, à Ferraris : “J'ai besoin de mille livres sterling. Que feriez-vous pour mille livres, vous ?” Et Ferraris répondit : “N'importe quoi, monsieur, du moment où on ne le saurait pas.” Ce fut tout ; le baron et le domestique partirent ensuite d'un éclat de rire. Jugez par vous-même, mademoiselle. »

Agnès réfléchit un instant. Mille livres, c'était justement la somme qu'on avait envoyée à Mme Ferraris dans la lettre anonyme. Ces mille livres avaient-elles un rapport quelconque avec la conversation du baron et de Ferraris ? Il était inutile de presser davantage Mme Rolland. Elle ne pouvait donner aucun autre renseignement de la moindre importance. On n'avait donc plus qu'à la laisser se retirer. C'était une tentative de plus, faite inutilement pour retrouver le courrier disparu.

Il y avait un dîner de famille le soir de ce jour-là dans la maison, mais un seul invité, un neveu du nouveau lord Montbarry, fils aîné de sa sœur lady Barville. Lady Montbarry ne put résister au désir de raconter l'histoire du premier et dernier assaut tenté sur la vertu de Mme Rolland, en imitant d'une façon fort comique et fort exacte la voix profonde et criarde tout à la fois de Mme Rolland.

Son mari lui demanda pourquoi cette créature phénoménale était venue à la maison. Elle le lui dit, et annonça, bien entendu, la prochaine visite de miss Haldane. Arthur Barville qui, depuis le commencement du dîner était, contre son habitude, silencieux et préoccupé, prit aussitôt part à la conversation avec des éclats d'enthousiasme.

« Miss Haldane est la plus charmante fille de toute l'Irlande ! Je l'ai aperçue hier par-dessus le mur de son jardin, en passant à cheval. À quelle heure vient-elle demain.

– Avant deux heures !

– Je viendrai dans le salon par hasard. Je meurs d'envie de lui être présenté ! »

Agnès se mit à rire.

« Êtes-vous donc déjà amoureux de miss Haldane ? »

Arthur répondit gravement :

« Il n'y a rien de drôle à cela. J'ai passé toute ma journée le long du mur de son jardin à l'attendre. Miss Haldane me rendra le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

– Comment pouvez-vous dire une folie pareille ? »

C'était une folie, sans doute. Mais qu'aurait pensé Agnès si elle avait pu se douter que cette réponse la poussait sur le chemin de Venise ?

XIV

L'été s'avançait et la transformation du palais vénitien en hôtel moderne touchait à sa fin.

Tout l'extérieur de l'édifice, avec sa belle façade donnant sur le canal, avait été intelligemment conservé. À l'extérieur toutes les pièces avaient été refaites, ou plutôt on en avait diminué les dimensions. Les larges corridors de l'étage supérieur servirent à faire des chambres pour les domestiques ou les voyageurs désireux de dépenser peu d'argent. Il ne resta de l'ancien aménagement que les parquets en losanges et les plafonds délicatement sculptés, en parfait état de conservation ; ils n'avaient besoin que d'un nettoyage. On les redora en outre un peu par-ci par-là pour augmenter l'attrait des meilleures chambres de l'hôtel. À l'extrémité du palais, on laissa les pièces qui s'y trouvaient telles quelles.

C'étaient relativement de petites chambres, mais si élégamment décorées qu'on n'y changea rien. On ne sut que plus tard que ces pièces formaient les appartements occupés par lord et lady Montbarry et le baron Rivar. La chambre où Montbarry mourut était encore meublée comme une chambre à coucher ; elle portait le n° 14. La chambre située au-dessus, dans laquelle le baron s'était installé, avait sur le registre de l'hôtel le n° 38. Avec leurs peintures toutes fraîches, leurs plafonds nettoyés à neuf, une fois les vieux lits, les chaises et les tables remplacés par de jolis meubles, neufs et brillants, ces deux chambres promettaient d'être les plus charmantes et les plus confortables de l'hôtel. Quant au rez-de-chaussée, autrefois triste et désert, on en avait fait de splendides salles à manger, des salons de lecture des salles de billard, des fumoirs, véritablement royaux. Les ca-

veaux, semblables à des prisons, étaient maintenant aérés et éclairés comme les constructions les plus récentes ; ils étalent changés, comme par le coup de baguette d'une fée, en cuisines, en offices, en glacières et en caves, dignes des hôtels les plus grandioses qu'on rencontrait autrefois en Italie, il y a près de vingt ans.

Un mois avant la fin de ces travaux entrepris à Venise, dans l'hôtel du Palais, Mme Rolland avait déjà sa place chez Mme Carbury, en Irlande ; la jolie miss Haldane, un véritable César féminin, était venue, avait vu et avait vaincu dès sa première visite chez le nouveau lord Montbarry.

Milady et miss Agnès firent autant de compliments d'elle qu'Arthur Barville. Lord Montbarry déclara que c'était la seule jolie femme qu'il ait jamais vue. La vieille dit qu'elle avait l'air d'avoir été peinte par un grand artiste, et qu'elle n'avait besoin que d'un beau cadre autour d'elle pour la rendre parfaite. Miss Haldane, de son côté, était sortie enchantée de sa première entrevue avec les Montbarry, adorant ses nouvelles connaissances. Le même jour, un peu plus tard, Arthur passa chez elle avec des fruits et des fleurs pour Mme Carbury, sous prétexte de savoir si la vieille dame serait assez bien portante pour recevoir le lendemain lord et lady Montbarry ainsi que miss Lockwood.

En moins d'une semaine, les deux maisons en étaient aux termes les plus amicaux.

Mme Carbury, clouée sur son canapé par une maladie de l'épine dorsale, devait à sa nièce un de ses rares plaisirs, la lecture des romans nouveaux dès leur apparition. Arthur s'aperçut bientôt de ce détail ; aussi s'offrit-il volontairement à suppléer miss Haldane. Il avait quelques notions de mécanique, et il perfectionna la chaise articulée sur laquelle reposait Mme Carbury ; il inventa différents moyens de la transporter du salon à sa chambre sans la faire souffrir, ce qui rendit la pauvre dame

toute gaie. Avec les droits qu'il se créait à la reconnaissance de la tante, bien de sa personne comme il était, Arthur avança rapidement dans les bonnes grâces de la charmante nièce. Quoiqu'il eût soigneusement gardé son secret, elle savait parfaitement – est-il nécessaire de le dire ? – qu'il était amoureux d'elle ; mais elle, n'avait pas aussi vite découvert ses propres sentiments à son égard. Observant les deux jeunes gens comme elle pouvait le faire, puisqu'elle n'avait aucune autre préoccupation, la pauvre malade découvrit en miss Haldane des signes non équivoques de sympathie pour Arthur, sympathie qu'elle n'avait encore montrée à aucun de ses nombreux admirateurs. Une fois fixée, Mme Carbury saisit la première occasion favorable pour parler d'Arthur.

« Je ne sais vraiment pas ce que je ferai, dit-elle, quand Arthur s'en ira. »

Miss Haldane leva tranquillement la tête de son ouvrage.

« Il ne va pas nous quitter ! s'écria-t-elle.

– Mais, ma chérie, il est déjà resté chez son oncle un mois de plus qu'il ne devait. Son père et sa mère ont naturellement envie de le revoir. »

Miss Haldane répondit aussitôt par une idée qui ne pouvait évidemment germer que dans un esprit troublé par la passion.

« Pourquoi son père et sa mère ne viendraient-ils pas chez lord Montbarry ? La résidence de sir Théodore Barville n'est pas à plus de trente milles d'ici, et lady Barville est la sœur de lord Montbarry. Ils n'ont pas besoin de faire de cérémonie entre eux.

– Ils peuvent être retenus chez eux, reprit Mme Carbury.

– Mais, ma chère tante, qu'est-ce qui vous le prouve ? Supposons que vous en parliez à Arthur !

– Supposons que *tu* lui en parles, *toi ?»*

Miss Haldane baissa aussitôt la tête sur son ouvrage. Mais sa tante avait eu le temps de voir son visage, et son visage l'avait trahie.

Lorsque Arthur vint le lendemain, Mme Carbury le prit à part et causa avec lui, pendant que sa nièce était au jardin. Le roman nouveau attendait sur la table. Arthur n'en fit pas la lecture à la vieille dame et alla trouver miss Haldane dans le jardin.

Le jour suivant, il écrivit chez lui, et mit dans sa lettre une photographie de miss Haldane. À la fin de la semaine, sir Théodore et lady Barville arrivèrent chez lord Montbarry et purent s'assurer que le portrait qu'on leur envoyé n'avait pas flatté l'original. Ils s'étaient mariés jeunes et, chose étrange, ils n'étaient pas opposés à ce qu'on suivît leur exemple. La question d'âge étant ainsi écartée, les amoureux ne devaient plus rencontrer aucun obstacle. Miss Haldane était fille unique et possédait une belle fortune. Arthur avait fait de bonnes études et s'était conquis un certain renom à l'Université ; mais cela ne suffisait pas pour gagner sa vie. Comme fils aîné de sir Théodore, sa position était déjà du reste assurée. Il était âgé de vingt-deux ans, la jeune fille en avait dix-huit. Il n'y avait aucune raison pour faire attendre ces enfants et rien ne devait apporter d'obstacle à la célébration du mariage, qui pouvait avoir lieu vers la première semaine de septembre. Pendant que les jeunes époux feraient à l'étranger l'inévitable voyage de noce, une sœur de Mme Carbury avait offert de rester avec elle. Le jeune couple aussitôt la lune de miel finie, devait revenir en Irlande et s'installer dans la grande et confortable maison de Mme Carbury.

Tout cela fut décidé au commencement du mois d'août. Vers la même date, les derniers travaux étaient terminés dans le vieux palais à Venise. On sécha les chambres à la vapeur, les caves furent remplies de bon vin, le gérant réunit une armée de domestiques, et on annonça pour le mois d'octobre, dans l'Europe entière, l'ouverture du nouvel hôtel.

XV

Miss Agnès Lockwood à Madame Ferraris.

« J'ai promis, ma bonne Émilie, de vous donner quelques détails sur le mariage de M. Arthur Barville et de miss Haldane. Il a eu lieu il y a dix jours. Mais j'ai eu tant à faire en l'absence du maître et de la maîtresse de la maison, que je n'ai pu vous écrire qu'aujourd'hui.

» Les invitations n'ont été faites qu'aux membres de la famille du mari et de la femme, en raison de la mauvaise santé de la tante de miss Haldane. Du côté de la famille Montbarry, il y avait, outre lord et lady Montbarry, sir Théodore et lady Barville, Mme Narbury, la deuxième sœur de milord comme vous savez, Francis et Henry Westwick. Les trois enfants et moi nous assistâmes à la cérémonie en qualité de demoiselles d'honneur. Deux autres jeunes filles fort gentilles, cousines de la mariée, se joignirent à nous. Nos robes étaient blanches, avec des garnitures vertes en honneur de l'Irlande. Le marié nous fit à toutes cadeau d'un joli bracelet d'or. Si vous ajoutez aux personnes que je viens de nommer les membres de la famille de Mme Carbury et les vieux domestiques des deux maisons, à qui l'on avait permis de boire à la santé des nouveaux mariés, à l'autre bout de la salle à manger, vous aurez la liste complète des convives du déjeuner de noce.

» Le temps était magnifique et l'office en musique fut superbe. Quant à la mariée, on ne saurait dire combien elle était belle et combien elle fut charmante et candide pendant toute la cérémonie. Nous fûmes très gais au déjeuner, et les discours ont été fort bien tournés. C'est M. Henry Westwick qui parla le der-

nier et le mieux de tous. Il termina en faisant une proposition qui va avant peu changer complètement notre genre de vie.

« Si j'ai bonne mémoire, voici comment il s'exprima : « Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas, pour regretter l'heure de la séparation qui est proche maintenant, et nous serions tous fort heureux de nous revoir. Pourquoi ne prendrions-nous pas un rendez-vous ? Voici l'automne, nous allons aller en vacances. Que diriez-vous, si vous n'avez pas déjà d'autres engagements, bien entendu, de nous retrouver avec les jeunes mariés avant la fin de leur voyage de noce, et de recommencer le charmant déjeuner que nous venons de faire par un festin en l'honneur de la lune de miel ? Nos jeunes amis passent par l'Allemagne et le Tyrol avant de se rendre en Italie. Je propose que nous leur laissions un mois à rester seuls, et que nous nous arrangions ensuite pour les retrouver dans le nord de l'Italie, à Venise, par exemple. »

» On applaudit à cette idée, et les applaudissements se changèrent en éclats de rire, grâce... à qui ?... à ma chère vieille nourrice. Au moment où M. Westwick prononça le nom de Venise, elle se leva soudain à la table des domestiques, à l'autre bout de la pièce, et cria de toutes ses forces : « Descendez à notre hôtel, mesdames et messieurs ! Nous touchons déjà six pour cent de notre argent ; et si vous voulez louer toutes les chambres libres et demander tout ce qu'il y a de meilleur, ce sera dix pour cent dans nos poches en moins de temps que rien. Demandez plutôt à M. Henry ! »

» Ainsi mis en cause, M. Westwick ne put faire autrement que de nous avouer qu'il était actionnaire d'une compagnie qui venait de se former pour exploiter un hôtel à Venise, et qu'il y avait aussi intéressé la nourrice, pour une petite somme, je pense.

» Aussitôt chacun voulut porter le même toast et l'on but : Au succès de l'hôtel de la nourrice, et à une hausse rapide du dividende !

» Peu à peu on en revint à la question plus importante du rendez-vous projeté à Venise ; les difficultés commencèrent alors : bien entendu, plusieurs personnes avaient déjà accepté des invitations pour l'automne.

» De la famille de Mme Carbury, deux parents seuls purent s'engager à venir. De notre côté, nous étions plus libres. M, Henry Westwick devait aller à Venise avant nous tous pour assister à l'inauguration du nouvel hôtel. Mme Narbury et M. Francis Westwick s'offrirent à l'accompagner ; et après quelque hésitation, lord et lady Montbarry s'arrêtèrent à un autre arrangement. Lord Montbarry ne pouvait pas facilement prendre le temps d'aller jusqu'à Venise, mais lui et sa femme consentirent à suivre Mme Narbury et M. Francis jusqu'à Paris. Il y a cinq jours déjà qu'ils sont partis avec leurs compagnons de voyage, laissant ici à ma garde leurs trois petits enfants. Ils ont supplié bien fort, les pauvres chérubins, pour partir avec papa et maman. Mais on a pensé qu'il valait mieux ne pas interrompre les progrès de leurs études et ne pas les exposer, surtout les deux plus jeunes, aux fatigues du voyage.

» J'ai reçu ce matin de Cologne une lettre charmante de la mariée. Vous ne pouvez vous figurer comme elle avoue gentiment et sans détour qu'elle est heureuse. Il y a des personnes, comme on dit en Irlande, nées sous une bonne étoile, et je crois qu'Arthur Barville est de celles-là.

» La prochaine fois que vous m'écrirez, j'espère que vous serez en meilleure santé et plus calme, et que votre emploi continuera à vous plaire. Croyez-moi votre sincère amie.

» A. L. »

Agnès venait de terminer et de cacheter sa lettre quand l'aînée de ses petites élèves entra dans la chambre annonçant que le domestique de lord Montbarry venait d'arriver de Paris ! Craignant quelque malheur, elle sortit à la hâte.

Le domestique comprit qu'il l'avait effrayée.

« Il n'y a aucune mauvaise nouvelle, mademoiselle, sa hâta-t-il de dire. Milord et milady sont fort bien à Paris. Ils désirent seulement que vous et les jeunes demoiselles vous veniez les retrouver. »

En même temps il tendait à Agnès une lettre de lady Montbarry.

« Ma chère Agnès,

» Je suis si heureuse de la vie que je mène ici, – il y a six ans, ne l'oubliez pas, que je n'ai voyagé – que j'ai fait tous mes efforts pour persuader à lord Montbarry d'aller à Venise. Et, ce qui est bien plus important, j'en suis arrivée à mes fins ! Il est maintenant dans sa chambre en train d'écrire les lettres d'excuses aux personnes dont il avait accepté des invitations. Je vous souhaite, ma chère, d'avoir un aussi bon mari, quand le moment viendra ! En attendant, la seule chose qui me manque pour être tout à fait heureuse, c'est de vous avoir ici avec mes bébés. Bien qu'il ne le dise pas aussi franchement, Montbarry est tout aussi malheureux que moi sans eux. Vous n'aurez aucun ennui. Louis vous remettra ces quelques lignes écrites à la hâte, et prendra soin de vous pendant le voyage jusqu'à Paris. Embrassez les enfants pour moi mille et mille fois et ne vous occupez pas de leur éducation pour le moment ! Faites vos malles immédiatement, ma chérie, et je ne vous en aimerai que mieux.

» Votre amie affectionnée,

» ADELA MONTBARRY. »

Toute troublée, Agnès replia la lettre, et pour se remettre, se réfugia quelques minutes seule dans sa chambre.

Le premier moment de surprise passé, en rentrant en possession d'elle-même, à l'idée d'aller à Venise, elle se souvint des derniers mots prononcés chez elle par la veuve de Montbarry :

« Nom nous reverrons, ici en Angleterre, ou là-bas à Venise, où mon mari est mort, et nous nous reverrons pour la dernière fois. »

C'était une coïncidence extraordinaire pour le moins, que la marche des événements dût conduire ainsi, fatalement, Agnès à Venise, surtout après ces paroles !

Cette femme aux grands yeux noirs, cette Cassandre, était-elle toujours en Amérique ? Ou bien la marche des événements l'avait elle ramenée, elle aussi, fatalement, à Venise ? Agnès se leva honteuse d'avoir songé à tout cela, honteuse de s'être posé de pareilles questions.

Elle sonna et envoya chercher les petites filles pour leur annoncer qu'on allait rejoindre papa et maman. La joie bruyante des enfants, la préoccupation des préparatifs d'un voyage décidé à la hâte chassa de son esprit, comme elles le méritaient, toutes ces absurdes pensées qu'elles avait eues, Agnès se mit à la besogne avec cette ardeur fébrile dont les femmes seules sont capables quand elles font quelque chose qui leur plait. Le même tour, les voyageurs arrivèrent à Dublin à temps pour prendre le bateau d'Angleterre. Deux jours plus tard, ils avaient rejoint lord et lady Montbarry à Paris.

QUATRIÈME PARTIE

XVI

On était seulement au 20 septembre, quand Agnès et les enfants arrivèrent à Paris. Mme Narbury et son frère Francis étaient déjà en route pour l'Italie. Mais le nouvel hôtel ne devait pas être ouvert aux voyageurs avant trois semaines.

C'était Francis Westwick qui était cause de ce départ prématuré.

Comme Henry, son frère cadet, il avait augmenté ses ressources pécuniaires en entreprenant différentes affaires qui toutes, du reste, touchaient à ce qu'on appelle les arts libéraux. Il avait gagné de l'argent d'abord avec un journal hebdomadaire ; puis il avait placé ses bénéfices dans un théâtre de Londres. Cette dernière spéculation, dirigée intelligemment, avait prospéré à souhait, grâce à un public enthousiaste.

Cherchant un nouveau succès pour la saison d'hiver, Francis s'était décidé à tâcher de conserver un public déjà blasé en donnant un nouveau genre de ballet de son invention, où l'action d'une pièce à grand spectacle n'aurait rien à souffrir d'un intermède de danse.

Il était maintenant à la recherche de la meilleure danseuse du monde entier. Il voulait une étoile, un phénomène. Ayant entendu parler, par ses correspondants étrangers, de deux femmes qui avaient débuté avec succès, l'une à Milan, l'autre à Florence, il était parti pour ces deux villes, afin de juger par ses propres yeux. De là il devait rejoindre, à Venise, les nouveaux mariés. Une de ses sœurs, qui était veuve, et qui avait à Florence des amis qu'elle désirait revoir, l'accompagna avec plaisir. Les

Montbarry restèrent à Paris jusqu'à ce qu'il fût temps de partir pour être exacts au rendez-vous à Venise. Henry les trouva encore en France, quand il arriva de Londres se rendant en Italie pour assister à l'ouverture du nouvel hôtel.

Quoi qu'ait pu lui dire lady Montbarry, il saisit encore cette occasion pour presser Agnès ; il ne pouvait choisir un plus mauvais moment. Les plaisirs de Paris, qu'elle ne comprenait pas plus que ceux qui l'entouraient d'ailleurs, la fatiguèrent excessivement. Elle n'était pas malade et elle prenait volontiers sa part des distractions toujours nouvelles qu'offre sans cesse aux étrangers le peuple le plus gai du monde entier, mais rien ne pouvait la tirer de sa torpeur, elle restait toujours sombre et triste malgré tout. Dans cette situation d'esprit, elle n'était pas d'humeur à écouter avec plaisir, ou même avec patience, les amabilités d'Henry ; elle refusa donc positivement de l'entendre.

« Pourquoi me rappeler ce que j'ai souffert ? lui demanda-t-elle. Ne voyez-vous pas que j'en garderai toute ma vie le souvenir ?

– Je croyais connaître un peu les femmes, dit Henry à lady Montbarry, en lui racontant sa déconvenue, mais Agnès est une énigme pour moi, Il y a un an que Montbarry est mort, et elle reste toujours aussi pleine de sa mémoire que s'il était mort en lui restant fidèle. Elle souffre encore plus qu'aucun de nous !

– C'est la meilleure femme de la terre, ne l'oubliez pas, répondit lady Montbarry, et vous lui pardonnerez. Une femme comme Agnès peut-elle donner son amour ou le refuser suivant les circonstances ? Parce que l'homme qu'elle avait choisi était indigne d'elle, n'en est-il pas moins resté l'époux de son cœur ? Si peu qu'il l'ait mérité, elle a été pendant qu'il vivait sa plus sincère et sa meilleure amie ; maintenant qu'il n'est plus, elle reste toujours, et c'est son devoir, sa plus sincère et sa meilleure amie.

Si vous l'aimez réellement, attendez, et reposez-vous en sur vos deux plus fidèles alliés : le temps et moi. Voici mon avis, voyez vous-même si ce n'est pas le meilleur que je puisse vous donner. Continuez demain votre voyage pour Venise, et quand vous quitterez Agnès, parlez-lui comme s'il ne s'était rien passé entre vous. »

Henry suivit sagement ce conseil.

Comprenant sa réserve, Agnès se montra fort amicale et presque gaie. Quand il s'arrêta à la porte pour la voir une dernière fois, elle détourna vivement la tête pour lui cacher son visage. Était-ce bon signe ?

« Mais certainement, affirma lady Montbarry en accompagnant Henry jusqu'au bas de l'escalier. Écrivez-nous quand vous serez à Venise. Nous attendrons ici des lettres d'Arthur et de sa femme, et nous fixerons notre départ pour l'Italie d'après ce qu'ils nous diront. »

Une semaine se passa sans lettre d'Henry. Quelques jours après, on reçut une dépêche de lui. Elle était datée de Milan et non de Venise ; elle ne contenait que cette phrase vraiment étrange :

« J'ai quitté l'hôtel. Serai de retour à l'arrivée d'Arthur et de sa femme. Adressez, en attendant, Albergo Reale, Milan. »

Henry préférait Venise à toute autre ville de l'Europe, aussi avait-il pris ses dispositions pour y rester jusqu'à ce que toute la famille fût réunie. Quel événement inattendu avait donc pu le forcer à changer ainsi ses plans, et pourquoi ne donnait-il aucune explication ? Pourquoi ne disait-il pas la raison de son changement subit d'itinéraire ?

La suite l'apprendra.

XVII

L'hôtel du palais, qui voulait faire sa clientèle surtout parmi les voyageurs anglais et américains, célébra bien entendu l'ouverture de ses portes par un grand banquet où l'on prononça force discours.

Henry Westwick arriva à Venise juste pour prendre le café avec les invités et fumer quelques cigares.

À la vue des splendeurs des salles de réception, frappé surtout par l'habile mélange de confort et de luxe qui régnait dans les chambres à coucher, il commença à trouver fort sérieuse la plaisanterie de la vieille nourrice sur le dividende futur de dix pour cent. L'hôtel débutait bien. On avait fait tant de réclames en Angleterre et à l'étranger que tout le monde connaissait la maison avant d'y être descendu. Henry ne put obtenir qu'une des petites chambres de l'étage supérieur, encore ne la lui donna-t-on que grâce à un heureux hasard, la personne qui l'avait retenue par lettre ne pouvant venir. Il montait chez lui fort heureux d'aller s'étendre dans un lit, quand un nouvel incident vint changer les projets qu'il faisait pour la nuit, en le conduisant dans une autre chambre bien meilleure que la première. Se dirigeant tranquillement vers les régions élevées où on l'avait relégué, l'attention d'Henry fut appelée par une voix en colère qui, avec le fort accent de la Nouvelle-Angleterre, s'élevait contre une des plus grandes privations dont puisse être affligé un libre citoyen de la libre Amérique : la privation du gaz dans sa chambre à coucher.

Les Américains sont sûrement le peuple le plus hospitalier de la terre. Ils sont aussi, dans certains cas, d'un caractère fort

agréable et des plus patients. Mais enfin, ils sont hommes comme les autres humains, et la patience d'un Américain a des limites, surtout quand il s'agit d'une bougie dans une chambre à coucher. Le naturel des États-Unis, dont nous parlons maintenant, se refusa à croire que sa chambre à coucher fût complètement terminée parce qu'elle ne possédait pas un bec de gaz.

Le gérant eut beau lui montrer les fines sculptures artistiques remises à neuf et redorées partout, sur les murs et le plafond ; il fit son possible pour expliquer que la combustion du gaz les salirait sûrement en quelques mois. Tout cela fut peine perdue ; le voyageur répondit que c'était fort bien, mais qu'il ne comprenait pas, lui, toutes ces œuvres d'art. Il était habitué à une chambre à coucher au gaz, c'est ce qu'il voulait et ce qu'il tenait à avoir. Le gérant lui offrit obligeamment de demander à une autre personne, qui occupait à l'étage au-dessous une chambre éclairée tout entière au gaz, de la lui abandonner. En entendant cela, Henry, qui était tout prêt à changer une petite chambre à coucher contre une grande, s'offrit à faire l'échange. L'excellent naturel des États-Unis lui donna sur-le-champ une poignée de main.

« Vous aimez probablement les arts, monsieur, dit-il, et vous comprendrez sans doute les beautés de ces décorations. »

Henry regarda le numéro de sa nouvelle chambre. C'était le numéro 14.

Tombant de fatigue et de sommeil, il espérait naturellement passer une bonne nuit. D'une excellente santé, Henry dormait tout aussi bien dans un lit qu'il ne connaissait pas que dans sa propre chambre ; néanmoins, sans la moindre raison, son attente fut déçue. Le lit luxueux, la chambre bien aérée, le charme délicieux de Venise pendant la nuit, tout semblait lui promettre un doux sommeil, mais il ne put fermer les yeux. Un indescriptible sentiment de malaise le tint éveillé jusqu'au jour.

Il descendit dans le café aussitôt que les gens de l'hôtel furent sur pied, il commanda à déjeuner.

Un autre changement se fit encore en lui dès que le repas fut servi ; cela lui sembla fort extraordinaire, mais il était sans appétit. Une excellente omelette, des côtelettes cuites à point, il renvoya tout sans y goûter, lui dont l'appétit était toujours égal, lui qui s'accommodait de tout.

La journée s'annonçait belle et brillante.

Il envoya chercher une gondole et se fit conduire au Lido.

Dehors, à l'air frais des lagunes, il se sentit revivre. Il n'avait pas quitté l'hôtel depuis dix minutes qu'il s'endormait profondément dans la gondole. Il se réveilla au moment de débarquer, se jeta à l'eau et goûta le plaisir d'un bain en pleine Adriatique. Il y avait seulement à cette époque-là un pauvre petit restaurant dans l'île ; mais l'appétit lui était revenu, et Henry était prêt à manger n'importe quoi ; il avala ce qu'on lui servit comme un homme affamé. En y réfléchissant, il ne pouvait comprendre qu'il eût renvoyé l'excellent déjeuner de l'hôtel.

Il rentra à Venise et passa la journée dans les galeries de tableaux et dans les églises. Vers six heures sa gondole le ramena, toujours avec un fort bon appétit, à l'hôtel, où il devait dîner à table d'hôte avec un compagnon de voyage qu'il avait invité.

Tous ceux qui prirent part au dîner y firent honneur, à l'exception d'une seule personne. Au grand étonnement d'Henry, l'appétit avec lequel il était entré à l'hôtel le quitta soudain, sans aucune cause, dès qu'il fut à table. Il but quelques gorgées de vin, mais ne put absolument rien manger.

« Que pouvez-vous bien avoir ? lui demanda son compagnon de voyage.

– Je n'en sais pas plus que vous», répondit-il en toute sincérité.

Quand la nuit vint, il entra encore une fois dans sa belle et confortable chambre à coucher. Le résultat de cette deuxième expérience fut semblable au premier : il ressentit encore la même sensation de malaise. Il passa encore une nuit sans dormir. Encore une fois il essaya de déjeuner, mais l'appétit lui fit toujours défaut !

Cette dernière expérience était trop extraordinaire pour que Henry n'en parlât pas. Il raconta le fait à ses amis dans la salle publique, devant le gérant. Plein de zèle pour défendre son hôtel, le gérant, blessé de voir la mauvaise réputation qu'on faisait à son numéro 14, invita les personnes présentes à visiter la chambre à coucher de M. Westwick et à décider si c'était bien à elle que M. Westwick devait ses deux nuits d'insomnie. Il en appela surtout à un monsieur à cheveux gris invité à déjeuner par un voyageur anglais.

« C'est le docteur Bruno, le premier médecin de Venise, dit-il. Je le supplie de dire s'il y a quelque chose de malsain dans la chambre de M. Westwick. »

En entrant au numéro 14, le médecin regarda autour de lui avec un certain étonnement, que remarquèrent tous ceux qui l'accompagnaient.

« La dernière fois que je suis entré dans cette chambre, dit-il, ce fut pour une triste chose. C'était avant que le palais ne fût transformé en hôtel. Je soignais un gentilhomme anglais qui mourut ici. »

Une des personnes présentes demanda le nom du gentilhomme. Le docteur Bruno répondit, sans se douter qu'il était devant le frère de la personne morte : – *Lord Montbarry.*

Henry quitta tranquillement la chambre sans dire un mot à personne.

Ce n'était pas, dans le sens exact du mot, un homme superstitieux. Mais il sentit néanmoins une répugnance invincible à rester dans cet hôtel. Il résolut de quitter Venise. Demander une autre chambre, c'était, il le voyait bien, froisser le gérant : quitter l'hôtel et aller dans un autre, ce serait décrier ouvertement un établissement au succès duquel il était intéressé.

Il laissa donc pour Arthur Barville un mot dans lequel il disait qu'il était parti jeter un coup d'œil sur les lacs italiens, et qu'une ligne adressée à son hôtel à Milan suffirait pour le faire revenir. Dans l'après-midi, il prit le train de Padoue, dîna avec son appétit accoutumé et dormit aussi bien que d'habitude.

Le lendemain, deux personnes complètement étrangères à la famille Montbarry, un monsieur et sa femme, qui retournaient en Angleterre par la route de Venise, arrivèrent à l'hôtel du Palais et occupèrent le numéro 14.

Fort inquiet des ennuis que lui avait déjà valus une de ses meilleures chambres à coucher, le gérant saisit l'occasion qui se présenta de demander aux nouveaux voyageurs comment ils avaient trouvé leur chambre. Il put juger combien ils étaient satisfaits en les voyant rester à Venise un jour de plus qu'ils n'avaient d'abord projeté, rien que pour jouir plus longtemps de l'excellente installation du nouvel hôtel.

« Nous n'avons rien trouvé de semblable en Italie, dirent-ils, vous pouvez donc être certain que nous vous recommanderons à tous nos amis. »

Quand le numéro 14 fut de nouveau vacant, une dame anglaise, voyageant avec sa femme de chambre, arriva et, après avoir visité la chambre, la retint sur-le-champ.

Cette dame était Mme Narbury. Elle avait laissé Francis Westwick à Milan, en train de négocier l'engagement à son théâtre, d'une nouvelle danseuse de la Scala.

N'ayant pas de nouvelles contraires, Mme Narbury supposait qu'Arthur Barville et sa femme étaient déjà à Venise.

L'expérience que fit Mme Narbury du numéro 14 différa complètement de celle qu'avait fait son frère Henry de cette même chambre.

Elle s'endormit aussi vite que d'habitude, mais son sommeil fut troublé par une succession de rêves affreux ; la figure qui jouait le rôle principal dans chacun d'eux était celle de son frère mort, le premier lord de Montbarry.

Elle le vit mourant dans une affreuse prison ; elle le vit poursuivi par des assassins et expirant sous leurs coups ; elle le vit se noyer dans les profondeurs insondables d'une eau sombre ; elle le vit dans un lit en flammes, comme sur un bûcher ; elle le vit fasciné par une misérable créature, boire le breuvage qu'elle lui présentait et mourir empoisonné. L'horreur de ces rêves fit un tel effet sur elle qu'elle se leva avec le jour, n'osant plus rester dans son lit. Autrefois, de toute la famille, c'était elle seule qui avait vécu en bons termes avec lord Montbarry. Son autre frère et ses sœurs étaient toujours en discussion avec lui, et sa mère avoua que de tous ses enfants, son fils aîné était celui qu'elle aimait le moins.

Assise près de la fenêtre de sa chambre et regardant le lever du soleil, Mme Narbury, une femme pleine de sens et d'énergie

cependant, frémissait de terreur en récapitulant chacun de ses rêves.

Lorsque sa femme de chambre entra à son heure habituelle et remarqua qu'elle avait mauvaise mine, elle lui donna la première raison qui lui vint à l'esprit. Cette domestique était si superstitieuse qu'il aurait été fort maladroit de lui dire la vérité. Mme Narbury répondit simplement qu'elle n'avait pas trouvé le lit à son goût, à cause de sa grande dimension. Elle était accoutumée chez elle, comme sa femme de chambre le savait, à coucher dans un petit lit.

Informé de ce fait dans le courant de la journée, le gérant vint lui dire qu'il regrettait de ne pouvoir offrir qu'un moyen d'éviter cet inconvénient. C'était de changer de chambre et d'en prendre une autre portant le n° 38, située immédiatement au-dessus de celle qu'elle désirait quitter.

Mme Narbury accepta.

Elle était maintenant sur le point de passer la seconde nuit dans la chambre occupée autrefois par le baron Rivar.

Une fois de plus, elle s'endormit comme d'habitude. Et une fois de plus, les affreux rêves de la première nuit vinrent épouvanter son esprit, reparaissant l'un après l'autre dans le même ordre. Cette fois-ci, ses nerfs déjà fort surexcités ne purent supporter cette nouvelle secousse. Elle jeta sur ses épaules sa robe de chambre, et sortit à la hâte au milieu de la nuit. Le garçon de service, réveillé par le bruit qu'elle fit en ouvrant et en refermant la porte, la vit se précipiter tête baissée en bas de l'escalier, à la recherche du premier être qu'elle rencontrerait pour lui tenir compagnie.

Fort surpris par cette nouvelle manifestation de la fameuse excentricité anglaise, l'homme consulta le registre de l'hôtel et

conduisit la dame en haut, à la chambre occupée par sa domestique.

Elle ne dormait pas, et, chose plus étonnante, elle n'était même pas déshabillée. Elle reçut sa maîtresse sans le moindre signe d'étonnement.

Quand elles furent seules et quand Mme Narbury l'eut, comme il le fallait bien, mise dans sa confidence, la femme de chambre fit une fort étrange réponse :

« J'ai parlé de l'hôtel ce soir, au souper des domestiques, dit-elle ; celui qui sert un des messieurs qui restent ici a entendu dire que feu lord Montbarry est la dernière personne qui ait habité le palais avant sa transformation en hôtel. La chambre dans laquelle il est mort est celle où vous avez dormi la nuit dernière. Votre chambre de ce soir est juste au-dessus. Je n'ai rien dit de peur de vous effrayer. Pour ma part, j'ai passé la nuit comme vous voyez, la lumière allumée et lisant ma Bible. À mon avis, aucun membre de votre famille ne peut espérer être heureux ou même tranquille dans cette maison.

– Que voulez-vous dire ?

– Laissez-moi, s'il vous plaît, m'expliquer, madame. Quand M. Henry Westwick est venu ici, je tiens encore cela du même domestique, il a occupé comme vous, sans le savoir, la chambre où est mort son frère. Pendant deux nuits, il n'a pu fermer les yeux. Il n'y avait cependant aucune raison à cela ; le domestique l'a entendu dire à des messieurs, au café, qu'il n'avait pu dormir et qu'il s'était trouvé tout mal à son aise. Mais, bien plus encore, quand le jour vint, il ne put même pas manger sous ce toit maudit. Vous pouvez rire de moi, madame, mais une servante peut aussi avoir son opinion, c'est qu'il est arrivé ici quelque chose à milord, qu'aucun de nous ne sait. Son fantôme erre tristement jusqu'à ce qu'il puisse le dire, et les membres de sa famille sont

les seuls auxquels sa présence se révèle. Vous le reverrez tous encore peut-être. Ne restez pas davantage, je vous en prie, dans cette affreuse maison ! Pour moi, je ne voudrais pas y passer une autre nuit, non, pas pour tout l'or du monde !»

Mme Narbury calma l'esprit de sa servante et la rassura sur ce dernier point.

« Je n'ai pas la même opinion que vous, répondit-elle gravement. Mais je voudrais parler à mon frère de tout ce qui est arrivé. Nous allons retourner à Milan. »

Quelques heures s'écoulèrent nécessairement avant qu'elles pussent quitter l'hôtel par le premier train du matin.

Dans l'intervalle, la femme de chambre de Mme Narbury trouva moyen de raconter *confidentiellement* au domestique ce qui s'était passé entre elle et sa maîtresse. Ce dernier avait aussi des amis auxquels il redit à son tour et *confidentiellement* toute l'histoire. En peu de temps l'affaire, passant de bouche en bouche, arriva aux oreilles du gérant. Il comprit que l'avenir de l'hôtel était en péril, à moins qu'on ne fît quelque chose pour effacer la réputation de la chambre numéro 14.

Des voyageurs anglais, connaissant par cœur l'almanach de la noblesse de leur pays, lui apprirent qu'Henry Westwick et Mme Narbury n'étaient pas les seuls membres de la famille Montbarry. La curiosité pouvait en amener d'autres à l'hôtel, surtout après ce qui venait de se passer. L'imagination du gérant trouva aisément un moyen habile de les dérouter dans ce cas-là. Les numéros de toutes les chambres étaient émaillés en bleu, sur des plaques blanches, vissées aux portes. Il ordonna qu'on fit faire une nouvelle plaque portant le numéro 13 *bis,* et il conserva la chambre vide jusqu'au moment où la plaque fut prête. Puis on mit le nouveau numéro à la chambre ; le numéro 14 enlevé fut placé sur la porte de la propre chambre du gérant,

au deuxième étage, chambre qui, n'étant pas à louer, n'avait pas été numérotée auparavant. Le numéro 14 disparut donc ainsi à tout jamais des livres de l'hôtel, comme numéro d'une chambre à louer.

Après avoir prévenu les domestiques de ne pas jaser avec les voyageurs, au sujet du numéro changé, sous peine d'être immédiatement renvoyés, le gérant se frotta les mains, heureux d'avoir fait son devoir envers ses patrons.

« Maintenant, pensa-t-il en lui même, avec un sentiment de triomphe excusable après tout, que la famille entière vienne ici, nous sommes de force à lutter avec elle. »

XVIII

Avant la fin de la semaine, le gérant de l'hôtel se trouva une fois de plus en relation avec un membre de la famille. Une dépêche arriva de Milan, annonçant que Francis Westwick serait à Venise le lendemain, et qu'il désirait qu'on lui réservât, si cela était possible, le n° 14 du premier étage.

Le gérant réfléchit quelques instants avant de donner ses ordres.

La chambre numérotée à nouveau avait été occupée en dernier lieu par un Français, Elle devait être encore louée le jour de l'arrivée de M. Francis Westwick, mais elle serait vide le jour suivant.

Fallait-il conserver la chambre pour M. Francis ? Et quand il aurait passé une bonne et excellente nuit dans la chambre 13 *bis,* lui demander devant témoins comment il s'était trouvé dans sa chambre à coucher ? Dans ce cas, si la réputation de la chambre était encore discutée, elle serait vengée par la réponse même d'une personne de la famille qui, la première, avait fait le mauvais renom du n° 14. Après avoir pensé à tout cela, le gérant se décida à tenter l'expérience et donna des ordres pour que le 13 *bis* soit réservé.

Le lendemain, Francis Westwick arriva en excellente disposition d'esprit. Il avait fait signer un engagement à la danseuse la plus connue d'Italie ; il avait confié Mme Narbury aux soins de son frère Henry, qui l'avait rejoint à Milan, et il était entièrement libre d'essayer tant qu'il le voudrait l'influence extraordinaire que le nouvel hôtel exerçait sur ses parents.

Quand son frère et sa sœur lui racontèrent ce qui leur était arrivé, il déclara aussitôt qu'il irait à Venise dans l'intérêt de son théâtre. Il voyait dans ce qu'on lui disait les éléments mêmes d'un drame où paraîtraient des fantômes. Il trouva en chemin de fer le titre :

L'HÔTEL hanté,

« Affichez cela en lettres rouges de six pieds de haut, sur un fond noir, dans tout Londres, et soyez sûr que le public viendra en foule ! » disait-il.

Reçu avec une attention pleine de politesse par le gérant, Francis, en entrant dans l'hôtel, éprouva un désappointement.

« Il y a erreur, monsieur ; nous n'avons pas de chambre portant le numéro 14 au premier étage. La chambre qui a ce numéro est au deuxième étage ; elle a toujours été occupée par moi, depuis le jour de l'ouverture de l'hôtel. Peut-être voulez-vous parler du numéro 13 *bis,* au premier étage ? Elle sera à votre disposition demain, – une chambre charmante. En attendant, ce soir, nous ferons de notre mieux pour vous contenter. »

Le directeur d'un théâtre à succès est probablement le dernier homme du monde qui soit capable d'avoir une bonne opinion de ses semblables. Aussi Francis prit-il le gérant pour un farceur et l'histoire du numéro des chambres pour un mensonge.

Le jour de son arrivée, il dîna seul avant l'heure de la table d'hôte, afin de pouvoir questionner le garçon à son aise, sans être entendu de personne. La réponse qu'on lui fit lui prouva que le numéro 13 *bis* occupait bien exactement dans l'hôtel la place que lui avaient désignée son frère et sa sœur comme celle du numéro 14.

Il demanda ensuite la liste des visiteurs, et trouva que le monsieur français qui occupait alors le numéro 13 *bis* était le propriétaire d'un théâtre de Paris qu'il connaissait personnellement.

Était-il en ce moment à l'hôtel ? Il était sorti et serait certainement de retour pour la table d'hôte.

Quand le dîner fut terminé, Francis entra dans la salle et fut reçu à bras ouverts par son collègue parisien. « Venez fumer un cigare dans ma chambre, lui dit-il amicalement. Je veux savoir si vous avez réellement engagé cette femme à Milan. »

Francis put ainsi comparer l'intérieur de la chambre avec ce qu'on lui en avait dit à Milan.

Arrivant à la porte, le Français se souvint qu'il avait un compagnon de voyage.

« Mon peintre de décors est ici avec moi, dit-il, à la recherche Je sujets. C'est un excellent garçon qui regardera comme une faveur que nous lui proposions de venir avec nous. Je vais charger un domestique de le lui dire quand il rentrera. »

Il tendit sa clef à Francis :

« Je vous rejoins dans un instant. C'est au bout du corridor, 13 *bis*. »

Francis entra seul dans la chambre. Il y avait aux murs et au plafond des ornements pareils à ceux dont on lui avait parlé. Il venait à peine de faire cette remarque, lorsqu'une sensation fort désagréable le frappa soudain.

Une odeur révoltante, une odeur toute nouvelle pour lui, une odeur qu'il n'avait jamais sentie jusque-là, le saisit à la gorge.

C'était un amalgame de deux odeurs d'une essence particulière et qui, quoique mélangées, étaient perceptibles chacune séparément. Cette étrange exhalaison consistait en une senteur légèrement aromatique et cependant fort désagréable avec une odeur moins pénétrante, mais si nauséabonde que Francis dut ouvrir la fenêtre pour respirer l'air frais, incapable de supporter un instant de plus cette horrible atmosphère.

Le directeur français rejoignit son collègue anglais avec un cigare déjà allumé. Il recula d'étonnement à la vue, terrible en général pour ses compatriotes, d'une fenêtre ouverte.

« Vous autres Anglais vous êtes vraiment fous avec vos idées sur l'air pur ! s'écria-t-il. Nous allons mourir de froid. »

Francis se retourna et le regarda avec des yeux étonnés.

« Sérieusement, ne sentez-vous pas l'odeur qu'il y a dans la chambre ? demanda-t-il.

– Quelle odeur ? reprit son confrère. Je ne sens que mon cigare qui est excellent. En voulez-vous un ? Mais pour Dieu ! Fermez la fenêtre ! »

D'un geste Francis refusa le cigare.

« Je vous demande pardon, dit-il, je me sens mal à mon aise et tout étourdi ; il vaut mieux que je m'en aille.»

Il mit son mouchoir sur sa bouche et se dirigea vers la porte.

Le Français suivit chacun des mouvements de Francis avec un tel étonnement qu'il oublia tout à fait d'empêcher l'air du soir de continuer à entrer.

« Est-ce vraiment si horrible que cela ? demanda-t-il.

– C'est horrible ! murmura Francis derrière son mouchoir. Je n'ai jamais rien senti de pareil. »

On frappa à la porte : c'était le peintre en décors. Son directeur lui demanda aussitôt s'il y avait une odeur quelconque dans la chambre.

« Je sens votre cigare qui doit être délicieux ; offrez m'en un tout de suite !

– Attendez un peu. Outre mon cigare, sentez-vous autre chose, quelque chose d'horrible, d'abominable, d'indescriptible, quelque chose que vous n'avez jamais, mais jamais senti auparavant ? »

Le peintre parut confondu par l'énergique véhémence des paroles qu'il venait d'entendre.

« Votre chambre est aussi fraîche et aussi saine que possible » ; et en disant cela il se retourna avec étonnement du côté de Francis Westwick qui, debout dans le corridor, regardait l'intérieur de la chambre à coucher avec un sentiment de dégoût non déguisé.

Le directeur parisien s'approcha de son collègue anglais et le regarda d'un air inquiet.

« Vous voyez, mon ami, nous voici deux ici avec d'aussi bons nez que le vôtre et nous ne sentons rien. Si vous voulez inviter d'autres témoignages, regardez ; voici d'autres nez en-

core, et il montrait deux petites filles anglaises jouant dans le corridor. La porte de ma chambre est grande ouverte et vous savez avec quelle rapidité une odeur se propage. Maintenant écoutez ; je vais faire appel à ces nez innocents dans la langue de leur île brumeuse : – Mes petits amours, est-ce que cela sent mauvais ici, hein ? »

Les enfants éclatèrent de rire et s'empressèrent de répondre :

« Non.

– Vous le voyez, mon bon Westwick, c'est clair, reprit le Français dans sa langue à lui cette fois. Je vous plains de tout mon cœur, croyez-moi, allez voir un médecin, car il y a sûrement quelque chose de dérangé dans votre pauvre nez. »

Après lui avoir donné cet avis charitable, il rentra dans sa chambre et ferma toute entrée à la brise fraîche avec un soupir de contentement. Francis quitta l'hôtel et suivit la route qui conduisait à la place Saint-Marc. L'air de la nuit le remit bientôt. Il put allumer alors un cigare et se mit à songer, à ce qui venait d'arriver.

XIX

Évitant la foule sous les colonnades, Francis longea lentement la place enveloppée par un clair de lune naissant.

Sans s'en douter, il était un véritable matérialiste. L'étrange impression qu'il avait ressentie dans cette chambre, l'effet qu'elle avait produit sur les autres parents de son frère défunt n'eut aucune influence sur l'esprit de cet homme, qui se croyait plein de bon sens.

« Peut-être bien mon imagination a-t-elle plus d'empire sur moi que je ne le pensais, se dit-il ; tout cela peut bien n'être qu'un tour de sa façon, mais mon ami peut ne pas se tromper aussi ; est-ce qu'il faudrait vraiment que je voie un médecin ? Suis-je malade ? Je ne le crois pas, mais enfin ce n'est pas une raison. Je ne vais pas coucher dans cette affreuse chambre ce soir. Je puis bien attendre jusqu'à demain pour décider si je dois voir un médecin. En tous cas, l'hôtel ne me semble pas devoir me fournir un sujet de pièce. L'odeur effrayante d'un fantôme invisible peut être une idée parfaitement nouvelle. Mais si je la mets à exécution, si je l'applique au théâtre, je ferai fuir le public entier. »

Comme il en arrivait à terminer ses réflexions par cette plaisanterie, il aperçut une dame entièrement vêtue de noir, qui semblait l'observer.

« Monsieur Francis Westwick, monsieur ? Est-ce que je me trompe ? lui demanda cette dame en le regardant.

– Oui, madame, en effet, c'est mon nom. Puis-je demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

– Nous ne sommes rencontrés qu'une fois, quand feu votre frère me présenta aux membres de sa famille. Avez-vous donc tout à fait oublié mes grands yeux noirs et ce teint pâle que vous avez déclaré hideux, m’a-t-on dit ? »

Tout en parlant, elle souleva son voile et se tourna de manière à ce que les rayons de la lune éclairassent en plein son visage.

Francis reconnut du premier coup d'œil la femme qu'il haïssait le plus cordialement de toutes, la veuve de son frère défunt, le premier lord Montbarry. Il fronça les sourcils en la regardant ; son habitude des coulisses, les innombrables répétitions auxquelles il avait assisté et où les actrices avaient mis sa patience à une rude épreuve, l'avaient accoutumé à parler rudement aux femmes qu'il n'aimait pas.

« Je me souviens parfaitement de vous, dit-il. Je vous croyais en Amérique !»

Elle ne fit aucune attention au ton désagréable qu'il avait pris, mais lorsqu'il leva son chapeau pour la quitter, elle l'arrêta.

« Laissez-moi vous accompagner un instant, répondit-elle tranquillement. J'ai quelque chose à vous dire.

– Je fume, reprit-il, en lui montrant son cigare.

– La fumée ne me gêne pas. ».

Après cela, il n'y avait qu'à s'incliner à moins d'être un véritable brutal. Il se résigna avec autant de bonne grâce que possible.

« Eh bien, voyons, que voulez-vous ?

– Vous allez le savoir tout de suite, monsieur Westwick, laissez-moi vous faire connaître avant ma position. Je suis seule au monde. À la mort de mon mari est venue s'ajouter maintenant une autre douleur, la perte de mon compagnon de voyage en Amérique, de mon frère, le baron Rivar. »

La réputation du baron et les doutes que la médisance avait jetés sur ses relations avec la comtesse étaient bien connus de Francis.

« Il a été tué à une table de jeu ? demanda-t-il brutalement.

– La question ne m'étonne pas de votre part, dit-elle avec ce ton ironique qu'elle prenait en certaines circonstances. En qualité d'enfant de l'Angleterre, pays des courses de chevaux, vous vous y connaissez en fait de jeu. Mon frère n'est pas mort de mort violente, monsieur Westwick. Il a succombé comme bien d'autres malheureux à une épidémie de fièvre qui régnait dans une ville de l'Est qu'il visitait. Le chagrin que m'a causé sa mort m'a rendu les États-unis insupportables. J'ai pris le premier steamer faisant voile de New-York, un vaisseau français qui m'a amenée au Havre. J'ai continué mon voyage solitaire vers le sud de la France et je suis venue à Venise. »

Qu'est-ce que tout cela me fait, se dit en lui-même Francis.

Elle s'arrêta, attendant qu'il parlât.

« Ah ! Alors vous êtes venue à Venise, dit-il négligemment, et pourquoi ?

– Parce que je n'ai pas pu faire autrement, répondit-elle. »

Francis la regarda avec une curiosité railleuse.

« C'est drôle, fit-il, pourquoi ne pouviez-vous pas faire autrement ?

– Les femmes, vous le savez, suivent toujours leur premier mouvement, répondit-elle. Supposons que ce soit un coup de tête ? Et cependant c'est ici le dernier endroit du monde où je voudrais me trouver. Des souvenirs que j'exècre s'y rattachent dans mon esprit. Si j'avais une volonté bien à moi, je n'y serais jamais revenue. Je déteste Venise. Néanmoins, vous le voyez, je suis ici. Avez-vous jamais rencontré une femme aussi peu raisonnable. Jamais, j'en suis sûre ! »

Elle s'arrêta et le regarda un moment, puis soudain changeant de ton :

« Quand attend-on miss Agnès Lockwood ? »

Il n'était pas facile de prendre Francis à l'improviste, mais cette question extraordinaire le surprit.

« Comment diable savez-vous que miss Lockwood doit venir à Venise ?

Elle se mit à rire d'un rire amer et moqueur.

« Mettons que je l'ai deviné ! »

Le ton de son interlocutrice, ou peut-être le défi audacieux qui brillait dans ses yeux fit monter la colère au front de Francis Westwick.

« Lady Montbarry !... commença-t-il.

– Arrêtez ! interrompit-elle, la femme de votre frère Stephen s'appelle maintenant lady Montbarry. Je ne partage mon titre avec aucune femme. Appelez-moi par mon nom, le nom que je portais avant d'avoir commis la faute d'épouser votre frère. Appelez-moi, s'il vous plaît, la comtesse Narona.

– Comtesse Narona, reprit Francis, si vous avez l'intention de vous moquer du monde, vous vous êtes trompée d'adresse. Parlez-moi clairement ou laissez-moi vous souhaiter le bonsoir.

– Si vous désirez garder secrète l'arrivée de miss Lockwood à Venise, soyez clair, vous aussi, monsieur Westwick, et dites-le. »

Elle voulait évidemment l'irriter, et elle y réussit.

« Mais c'est de la folie, s'écria-t-il avec colère. Le voyage de mon frère n'est un secret pour personne. Il amène miss Lockwood avec lady Montbarry et ses enfants. Puisque vous paraissez si bien informée, vous savez peut-être pourquoi elle vient à Venise ? »

La comtesse était redevenue soudain toute pensive. Elle ne répondit pas.

Ils avaient atteint dans leur étrange promenade une des extrémités de la place ; ils étaient maintenant debout devant l'église Saint-Marc. Le clair de lune qui frappait en plein était assez lumineux pour montrer toutes les beautés de l'édifice dans les moindres détails de son architecture si variée. On voyait même les pigeons de Saint-Marc, dormant en ligne serrée sur la corniche du porche.

« Je n'ai jamais vu la vieille église si belle par le clair de lune, dit tranquillement la comtesse se parlant à elle-même plutôt qu'à Francis. Adieu, Saint-Marc, je ne te reverrai plus. »

Elle s'éloigna de l'église et vit Francis qui l'écoutait avec un regard étonné.

« Non, continua-t-elle, reprenant tout à coup le fil de la conversation, je ne sais pas pourquoi miss Lockwood vient ici ; je sais seulement que nous devons nous rencontrer à Venise.

– Vous vous êtes donné rendez-vous ?

– C'est la destinée qui le veut, répondit-elle la tête penchée sur sa poitrine et les yeux à terre. »

Francis éclata de rire.

« Ou si vous aimez mieux, reprit-elle aussitôt, c'est le hasard qui le veut, comme disent les imbéciles. »

Avec sa logique ordinaire, Francis répondit :

« Le hasard prend un drôle de chemin pour vous conduire au rendez-vous. Nous avons tout arrangé pour nous rencontrer à l'hôtel du Palais. Comment se fait-il que votre nom ne soit pas sur la liste des voyageurs. La destinée aurait dû vous amener aussi à l'hôtel du Palais. »

Elle baissa vivement son voile.

« La destinée le peut encore maintenant : hôtel du Palais ? répéta-t-elle se parlant toujours à elle-même. L'enfer d'autrefois devenu le purgatoire d'aujourd'hui ; c'est l'endroit même !... mon Dieu ! L’endroit même... »

Elle s'arrêta et posa la main sur le bras de son compagnon :

« Peut-être miss Lockwood ne viendra-t-elle pas avec le reste de la famille ? s'écria-t-elle vivement. Êtes-vous positivement sûr qu'elle descendra à l'hôtel ?

– Positivement certain. Ne vous ai-je pas dit que miss Lockwood voyageait avec lord et lady Montbarry ? Et ne savez-vous pas qu'elle est de la famille ? Il va vous falloir emménager à notre hôtel, comtesse ?

– Oui, dit-elle faiblement, je vais emménager à votre hôtel. »

Il était impossible de voir si elle se moquait ou non ; elle avait encore la main sur son bras, et il la sentait grelotter des pieds à la tête. Il était loin de l'aimer, il se défiait d'elle, il la détestait ; mais enfin, par un dernier sentiment d'humanité, il se sentit obligé de lui demander si elle avait froid.

« Oui, dit-elle, j'ai froid et je me sens faible.

– Par une nuit pareille, comtesse ?

– La nuit n'y est pour rien, monsieur Westwick. Que croyez-vous que le criminel ressente sous la potence quand le bourreau lui met la corde au cou ? Il a froid, n'est-ce pas ? Il se sent faible, lui, aussi. Excusez mon imagination, un peu originale peut-être ; mais, voyez-vous, la destinée m'a passé la corde au cou : je la sens qui me serre déjà. »

Elle jeta un regard autour d'elle.

Ils étaient alors arrivés près du fameux café connu sous le nom de Florian.

« Faites-moi entrer là, dit-elle, il faut que je boive quelque chose pour me remettre. Allons, n'hésitez pas : vous avez tout

intérêt à ce que je me sente mieux. Je ne vous ai pas encore dit ce que j'avais de plus important à vous dire. J'ai à vous parler d'une affaire qui a rapport à votre théâtre. »

Se demandant en lui-même ce qu'elle pouvait bien vouloir à son théâtre, Francis céda à regret à la nécessité et l'accompagna au café. Il la fit asseoir dans une encoignure où ils pouvaient causer tranquillement sans attirer l'attention.

« Que prenez-vous ? » demanda-t-il avec résignation.

Elle s'adressa directement au garçon et lui donna ses ordres.

« Du marasquin et une tasse de thé. »

Le garçon la regarda avec étonnement ; Francis en fit autant. Pour tous deux c'était une nouveauté que du thé avec du marasquin. Sans s'inquiéter de leur stupéfaction, lorsque le garçon eut exécuté ses ordres, elle lui donna de nouvelles instructions pour qu'il versât un plein verre de la liqueur dans un verre plus grand, qu'on emplit ensuite de thé.

« Je ne peux pas faire cela moi-même, dit-elle ; mes mains tremblent trop. »

Elle avala tout chaud ce mélange bizarre.

« Du punch au marasquin ! Voulez-vous en goûter ? fit-elle. Voici comment j'en ai appris la recette : Quand la feue reine d'Angleterre, Caroline, vint sur le continent, ma mère était attachée à sa personne. Cette malheureuse reine adorait ce mélange : le punch au marasquin. Étroitement attachée à sa gracieuse et souveraine maîtresse, ma mère partagea ses goûts. Et moi je tiens cette recette de ma mère. Maintenant, monsieur

Westwick, je vais vous dire ce que je demande de vous. Vous êtes directeur de théâtre ; voulez-vous une nouvelle pièce ?

– Je veux toujours une nouvelle pièce, pourvu qu'elle soit bonne.

– Et vous paierez bien si elle est bonne ?

– Je paye toujours bien dans mon intérêt même.

– Si je fais la pièce, voudrez-vous la lire ? »

Francis hésita.

« Qu'est-ce qui a pu vous mettre dans la tête d'écrire une pièce ?

– Oh ! Rien, reprit-elle. J'ai raconté un jour à feu mon frère une visite que j'avais faite à miss Lockwood, la dernière fois que je suis venue en Angleterre. Le sujet de l'entrevue en question ne l'intéressa nullement, mais il fut frappé de ma manière de la lui raconter. – “Tu peins, me dit-il, ce qui s'est passé entre vous avec la précision d'un dialogue de théâtre. Tu as décidément l'instinct dramatique ; essaie donc d'écrire une pièce. Tu gagneras peut-être de l'argent.” Voilà ce qui me l'a mis dans la tête.

– Vous n'avez cependant pas besoin d'argent !

– J'ai toujours besoin d'argent. J'ai des goûts coûteux. Je n'ai rien que mes pauvres quatre cents livres par an et le peu qui me reste encore de l'autre argent, deux cents livres environ, pas davantage. »

Francis comprit qu'elle faisait allusion aux dix mille livres payées par les compagnies d'assurances.

« Tout est déjà parti ? »

Elle souffla sur sa main.

« Parti comme cela ! répondit-elle froidement.

– Baron Rivar ?»

Elle le regarda avec un éclair de colère brillant dans ses yeux noirs et durs.

« Mes affaires ne regardent que moi, monsieur Westwick, et vous oubliez que vous n'avez pas encore répondu à la proposition que je vous ai faite. Ne dites pas non sans y réfléchir. Souvenez-vous quelle vie a été la mienne. J'ai vu plus de pays que qui que ce soit, y compris les auteurs en vogue. J'ai eu d'étranges aventures, j'ai beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup observé : je me souviens de tout. N'y a-t-il pas dans ma tête les éléments d'une pièce, si l'occasion de la faire se présente à moi ? »

Elle attendit un moment, puis répéta soudain son étrange question sur Agnès.

« Quand attend-on miss Lockwood à Venise ?

– Qu'est-ce que cela peut bien avoir a faire avec votre pièce, comtesse ? »

La comtesse parut avoir quelque difficulté à répondre catégoriquement à cette question. Elle fit de nouveau un plein verre de son mélange et en but la moitié.

« Cela a tout à faire avec ma pièce. Répondez-moi donc. »

Francis répondit :

« Miss Lockwood sera ici dans une semaine et peut-être bien avant.

– C'est parfait : si je suis encore en vie, si cela m'est possible, si j'ai encore ma raison dans une semaine ; ne m'interrompez pas, je sais ce que je dis ; j'aurai terminé le plan de ma pièce pour vous montrer ce que je puis faire. Une fois encore, voudrez-vous la lire ? »

Elle lui fit signe de se taire et finit d'un trait ce qui restait de punch au marasquin.

« Je suis une énigme pour vous, et vous voulez me comprendre, n'est-ce pas ? En voici le moyen : une foule de gens se figurent que les personnes nées sous un climat chaud ont beaucoup d'imagination. Il n'y a pas de plus grande erreur. Vous ne trouvez nulle part de personnes aussi mathématiquement logiques qu'en Italie, en Espagne, en Grèce et dans les autres pays méridionaux. Là, l'esprit est absolument fermé à toute chose d'imagination, il est sourd et aveugle de naissance à tout ce qui touche au spiritualisme. De temps à autre, dans le cours des siècles, un grand génie apparaît chez eux ; mais c'est une expression qui confirme la règle. Maintenant, écoutez ! Moi, je ne suis pas un génie, mais, dans mon humble sphère, je crois être une exception aussi. À mon grand regret, j'ai beaucoup de cette imagination si commune parmi les Anglais et les Allemands, si rare chez les Italiens, les Espagnols et les autres peuples. Et quel en est le résultat pour moi ? Je suis devenue malade, j'ai à chaque minute des pressentiments qui font de ma vie une longue torture. Quels sont ces pressentiments ? Peu importe : ce sont mes maîtres absolus ; ils me poussent à leur gré sur terre et sur mer, ils ne me quittent jamais, ils me poursuivent, ils s'acharnent sur moi-même en ce moment. Pourquoi je ne leur résiste pas ? Ah ! mais je leur résiste. Maintenant, tenez, j'essaye de leur résister à l'aide de cet excellent punch. À de rares interval-

les, j'ai la douce religion du bon sens. Quelquefois cela me rend l'espoir. Dans un temps, j'ai espéré que ce qui me semblait la réalité pouvait bien être après tout l'illusion. J'ai même consulté à ce sujet un médecin anglais. Il est inutile de parler de tout cela maintenant. Chaque fois je suis obligée de céder : la terreur et les craintes superstitieuses reprennent toujours possession de moi. Dans une semaine je saurai si la destinée est inflexible, ou si, au contraire, je puis la vaincre. Si cette dernière espérance se réalise, je veux maîtriser cette imagination qui prend à tâche de me torturer, en l'obligeant à s'absorber dans l'occupation dont je vous ai déjà parlé. Me comprenez-vous un peu mieux maintenant ? Et puisque nos affaires sont arrangées, cher monsieur Westwick, voulez-vous que nous sortions de cette salle où l'on étouffe et que nous retournions respirer l'air frais du soir. »

Ils se levèrent tous deux en même temps pour quitter le café. Francis pensait en lui-même que la quantité de punch au marasquin qu'avait bue la comtesse pouvait seule expliquer tout ce qu'elle venait de lui raconter.

XX

« Vous reverrai-je ? lui demanda-t-elle en lui tendant la main. C'est bien entendu, n'est-ce pas, pour la pièce. »

Francis, se rappelant la sensation extraordinaire qu'il venait d'avoir quelques heures auparavant dans la chambre dont on avait nouvellement changé le numéro, répondit :

« Mon séjour à Venise est incertain. Si vous avez quelque chose de plus à me dire sur votre essai dramatique, il vaudrait mieux me le dire maintenant. Avez-vous déjà fait choix d'un sujet ? Je connais le goût du public anglais mieux que vous, je peux donc vous épargner une perte de temps inutile.

– Le sujet m'importe peu, dit-elle, pourvu que j'en aie un à traiter. Si vous avez une idée, donnez-la-moi ; je réponds des personnages et du dialogue.

– Vous répondez des personnages et du dialogue, répéta Francis. C'est hardi pour un commençant ! Je me demande si j'arriverai à ébranler votre sublime confiance en vous-même, en vous proposant le sujet le plus difficile à manier qui soit au théâtre ? Que diriez-vous, comtesse, d'entrer en lutte avec Shakespeare et d'essayer un drame où il y aurait des apparitions, des spectres. Notez bien que ce serait une histoire vraie, basée sur des faits qui se sont passés dans cette ville même, une histoire à laquelle nous sommes mêlés vous et moi. »

Elle le saisit aussitôt par le bras et l'entraîna au milieu de la place déserte, loin des groupes qui fourmillaient sous la colonnade.

« Maintenant ! dit-elle vivement, ici où personne ne peut nous écouter, je veux savoir comment je puis être mêlée à ce drame ? Comment ? comment ? »

Lui tenant toujours le bras, elle le secoua dans son impatience d'avoir l'explication qu'elle demandait. Jusqu'alors il s'était amusé de son outrecuidante confiance en elle-même, et il n'avait fait qu'en plaisanter. Mais en voyant son ardeur, il commença à considérer la chose à un autre point de vue. Sachant tout ce qui s'est passé dans le vieux palais avant sa transformation en hôtel, il était possible que la comtesse pût lui donner quelque explication sur ce qui était arrivé à son frère, à sa sœur et à lui-même ; à tout le moins, elle pouvait peut-être lui faire quelque révélation curieuse, capable de servir de donnée à un auteur de talent pour un bon gros drame. La prospérité de son théâtre était la seule chose qui l'occupait.

« Je suis peut-être sur la trace d'un nouvel Hamlet, se dit-il. Une pièce pareille, ce serait au moins 10, 000 livres dans ma poche. »

C'est à cause de ces motifs, dignes de l'entier dévouement à l'art dramatique qui avait fait de Francis un entrepreneur de pièces à succès, qu'il raconta ce qui lui était arrivé à lui et à ses parents dans l'hôtel hanté. Il ne passa même pas sous silence la terreur superstitieuse qui avait envahi la naïve femme de chambre de Mme Narburry.

« Tristes matériaux, si vous les considérez avec les yeux de la raison, fit-il. Mais il y a vraiment quelque chose de dramatique dans cette influence surnaturelle pesant sur chacun des membres de la famille à leur entrée dans la chambre fatale, jusqu'à ce qu'enfin vienne le parent à qui le fantôme invisible qui hante la chambre se montrera, pour lui apprendre tout entière

la terrible vérité. Voilà de quoi faire une pièce, j'espère, comtesse, et une pièce de premier choix ! »

Il s'arrêta. Elle ne fit pas un mouvement, elle ne desserra même pas les lèvres. Il se pencha pour la regarder de plus près.

Quelle impression avait-il produite sur elle ? Malgré tout son esprit et toute son habileté, il ne pouvait le deviner. Elle était debout devant lui, exactement comme devant Agnès, quand celle-ci s'était décidée à répondre nettement à la question qu'elle avait faite sur Ferraris. On aurait dit une statue de pierre. Ses yeux étaient grands ouverts et fixes, la vie semblait avoir disparu de son visage. Francis la prit par la main. Elle était aussi froide que les pavés sur lesquels ils marchaient. Il lui demanda si elle était malade.

Pas un muscle ne bougea. Il aurait pu tout aussi bien parler à un mort.

« Vous n'êtes sûrement pas, reprit-il, assez ridicule pour prendre au sérieux ce que je viens de vous dire ? »

Ses lèvres se mirent à remuer. Elle semblait faire un effort pour parler.

– « Plus haut, dit-il. Je ne vous entends pas. »

Elle finit par reprendre possession d'elle-même.

Une faible étincelle vint animer la fixité sombre et froide de ses yeux. Un moment après, elle parla d'une façon intelligible.

« Je n'avais jamais songé à l'autre monde, murmura-t-elle, comme une femme parlant en rêve. »

Elle se rappelait maintenant sa dernière entrevue avec Agnès ; elle se souvenait de la confession qui lui était échappée, de la prédiction qu'elle avait faite à cette époque.

Incapable de la comprendre, Francis la regardait fort inquiet, elle continua à suivre tranquillement sa pensée, les yeux hagards, sans songer un instant à lui.

« J'ai prédit que quelque événement sans importance nous rassemblerait encore une fois. Je me suis trompée : ce ne sera pas un événement sans importance qui nous rapprochera. J'ai prédit que je serais peut-être la personne qui lui dirait ce qu'est devenu Ferraris, si elle m'y forçait. Puis-je subir une autre influence que la sienne ? Lui aussi pourrait-il donc m'y forcer. Quand *elle* le verra, LE verrai-je aussi, moi ?»

Sa tête s'affaissa ; ses paupières se fermèrent lourdement ; elle poussa un long soupir de fatigue. Francis passa son bras sous le sien pour la soutenir et essaya de la ranimer.

« Allons, comtesse, vous êtes fatiguée et excitée. Vous avez assez parlé ce soir. Laissez-moi vous conduire à votre hôtel. Est-ce loin d'ici ? »

Il fit un mouvement qui la fit remuer ; elle tressaillit comme s'il l'avait soudainement réveillée d'un profond sommeil.

« Ce n'est pas loin, dit-elle faiblement. C'est le vieil hôtel sur le quai. Mon esprit est dans un état étrange ; j'ai oublié le nom.

– L'hôtel Danieli ?

– Oui ! »

Il la conduisit doucement. Elle le suivit en silence au bout de la Piazzetta. Là, quand ils furent devant la lagune éclairée par la pleine lune, elle l'arrêta au moment où il se dirigeait vers la Riva degli Schiavoni.

« J'ai quelque chose à vous demander. Laissez-moi un peu réfléchir. »

Après un assez long temps, elle finit par reprendre le fil de ses idées.

« Allez-vous coucher ce soir dans la chambre ? » dit elle.

Il lui répondit qu'un autre voyageur l'occupait :

« Mais le gérant me l'a réservée pour demain, si je la désire, ajouta-t-il.

– Non, dit-elle, il ne faut pas la prendre. Il faut la laisser.

– À qui ?

« À moi ! »

Il tressaillit à son tour.

« Après ce que je vous ai dit, vous voulez réellement coucher dans cette chambre, demain soir ?

– Il faut que j'y couche.

– N'avez-vous pas peur ?

– J'ai horriblement peur.

– Je le pensais bien, après ce que j'ai vu ce soir. Pourquoi donc prendriez-vous la chambre ? Vous n'y êtes pas obligée.

– Je n'étais pas obligée de venir à Venise lorsque j'ai quitté l'Amérique, répondit-elle, et cependant m'y voici. Il faut que je prenne et que je garde cette chambre jusqu'à… » Elle s'arrêta. « Peu importe le reste, dit-elle, cela ne vous intéresse pas. »

Il était inutile de discuter, Francis changea le sujet de la conversation.

« Nous ne pouvons rien décider ce soir, dit-il ; j'irai vous voir demain matin, et vous me direz la décision que vous aurez prise. »

Ils continuèrent à se diriger vers l'hôtel. En arrivant, Francis lui demanda si elle était à Venise sous son propre nom.

Elle secoua la tête.

« Je suis connue ici comme veuve de votre frère, on m'y connaît aussi sous le nom de la comtesse Narona. Je veux être *incognito,* cette fois à Venise ; je voyage sous un nom anglais fort vulgaire. »

Elle hésita et resta sans parler.

« Que m'est-il donc arrivé ? murmura-t-elle. Je me souviens de certaines choses et j'en oublie d'autres. J'ai déjà oublié le nom de l'hôtel Danieli, et voici maintenant que j'oublie le nom que j'ai pris. »

Elle l'entraîna précipitamment dans la salle d'attente où se trouvait une pancarte avec les noms de tous les voyageurs. Lentement elle la parcourut avec son doigt, et finit par s'arrêter sur le nom anglais qu'elle avait pris : Mme James.

« Souvenez-vous-en quand vous viendrez demain, dit-elle. Je me sens la tête lourde. Bonne nuit. »

Francis rentra chez lui tout en se demandant ce qu'amèneraient les événements du lendemain. En son absence, ses affaires avaient pris un nouveau tour. Comme il traversait le vestibule, un des domestiques le pria de passer au bureau de l'hôtel. Il y trouva le gérant, qui le reçut gravement, comme s'il avait quelque chose de fort sérieux à lui annoncer.

Il était au regret de savoir que M. Francis Westwick avait, comme les autres membres de la famille, éprouvé un mystérieux malaise dans le nouvel hôtel. Il avait été informé confidentiellement de l'odeur extraordinaire qu'il avait cru sentir dans la chambre à coucher. Sans avoir la prétention de discuter la chose, il était obligé de prier M. Westwick de vouloir bien l'excuser s'il ne lui réservait pas la chambre en question, après ce qui s'était passé.

Francis répondit sèchement, un peu froissé du ton qu'avait pris le gérant :

« J'aurais peut-être renoncé à coucher dans la chambre, si vous l'aviez conservée pour moi. Désirez-vous que je quitte l'hôtel ? »

Le gérant vit la maladresse qu'il avait commise et se hâta de la réparer.

« Certainement non, monsieur ! Nous ferons de notre mieux pour vous satisfaire tant que vous resterez avec nous. Je vous demande pardon si j'ai dit quelque chose qui vous ait déplu. La réputation d'un établissement comme celui-ci est fort importante et mérite qu'on s'en occupe. Puis-je espérer que vous nous ferez la faveur de ne rien dire de ce qui s'est passé en

haut ? Les deux Français nous ont fort obligeamment promis de garder le silence. »

Ces excuses ne laissèrent à Francis d'autre alternative polie que de céder à la requête du gérant.

« Cela met fin au projet insensé de la comtesse, pensa-t-il en lui-même, en remontant chez lui. Tant mieux pour la comtesse ! »

Il se leva tard le lendemain matin. Il demanda ses amis de Paris ; on lui répondit que tous deux étaient en route pour Milan. Comme il traversait une salle pour se rendre au restaurant, il remarqua le chef des garçons qui marquait sur les bagages les numéros des chambres où on devait les monter. Une malle surtout attira son attention par la quantité extraordinaire de vieux bulletins qui y étaient collés. Le garçon la marquait justement alors ; le numéro était 13 *bis*.

Francis regarda aussitôt la carte attachée sur le couvercle. Elle portait un nom anglais : Mme James !

Sur-le-champ, il fit quelques questions sur cette dame. Elle était arrivée de bonne heure le matin, et se trouvait en ce moment au salon de lecture. Il alla regarder dans la pièce qu'on lui désignait et y vit une dame seule. Il s'avança un peu et se trouva face à face avec la comtesse.

Elle était assise dans un endroit sombre, la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine.

« Oui, dit-elle avec un ton d'impatience fébrile, avant que Francis ait eu le temps de parler, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas vous attendre. Je me suis décidée à venir ici avant que personne n’ait pu prendre la chambre.

– L'avez-vous retenue pour longtemps ? demanda Francis.

– Vous m'avez dit que miss Lockwood serait ici dans une semaine. Je l'ai prise pour une semaine.

– Qu'est-ce que miss Lockwood a donc à faire dans tout cela ?

– Elle a tout à y faire ; il faut qu'elle couche dans la chambre. Je la lui donnerai quand elle viendra. »

Francis commença à comprendre l'idée superstitieuse qui la poursuivait.

«Comment vous, une femme instruite, seriez-vous réellement comme la femme de chambre de ma sœur ! s'écria-t-il. En supposant que le pressentiment absurde que vous avez soit une chose sérieuse, vous prenez un mauvais moyen de le prouver. Si mon frère, ma sœur et moi n'avons rien vu, comment miss Agnès Lockwood découvrira-t-elle ce qui ne nous a pas été révélé ? C'est une parente éloignée de Lord Montbarry, c'est seulement une cousine.

– Elle était plus près du cœur de Montbarry qu'aucun de vous, répondit la comtesse d'une voix sourde. Jusqu'à son dernier jour, mon misérable mari s'est repenti de l'avoir abandonnée. Elle verra ce qu'aucun de vous n'a vu : elle aura la chambre. »

Francis écouta, cherchant en vain à trouver la raison qui avait pu faire prendre à la comtesse une pareille résolution.

« Je ne vois pas quel intérêt vous avez à tenter cette expérience, dit-il.

– Mon intérêt est de ne pas l'essayer ! Mon intérêt est de fuir Venise, et de ne jamais revoir Agnès Lockwood, ni aucune personne de votre famille !

– Qu'est-ce qui vous empêche de le faire ? »

Elle sauta debout et le fixa avec un regard sauvage : « Je ne sais pas plus que vous ce qui m'en empêche, s'écria-t-elle. Une volonté plus forte que la mienne me pousse à ma perte, en dépit de moi-même ! »

Elle s'assit soudain et lui fit signe de la main de s'en aller.

« Laissez-moi, dit-elle ; laissez-moi à mes réflexions. »

Francis la quitta, fermement persuadé qu'elle avait perdu la raison. Pendant le reste de la journée, il n'entendit plus parler d'elle. La nuit se passa tranquillement. Le lendemain matin, il déjeuna de bonne heure, décidé à attendre au restaurant l'arrivée de la comtesse. Elle entra et commanda tranquillement son déjeuner, elle avait l'air sombre et abattu, comme la veille. Il s'approcha d'elle à la hâte et lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose pendant la nuit.

« Rien, répondit-elle.

– Avez-vous reposé aussi bien que d'habitude ?

– Tout aussi bien. Avez-vous reçu des lettres ce matin ? Savez-vous quand *elle* viendra ?

– Je n'ai pas reçu de lettres. Allez-vous réellement rester ici ? La nuit n'a-t-elle pas changé la résolution que vous avez prise hier ?

– Pas le moins du monde. »

L'animation qui avait éclairé son visage quand elle le questionnait sur Agnès disparut aussitôt qu'il eut répondu. Maintenant elle regardait, elle parlait, elle mangeait avec une complète indifférence, comme une femme qui n'avait plus aucun espoir, aucun intérêt, qui en avait fini avec tout et qui ne vivait plus que mécaniquement et comme un automate.

Francis sortit pour se rendre où vont tous les voyageurs, admirer les tombeaux du Titien et du Tintoret. Après quelques heures d'absence, il trouva une lettre qui l'attendait à l'hôtel. Elle était de son frère Henry et lui recommandait de revenir immédiatement à Milan. Le propriétaire d'un théâtre français, récemment arrivé de Venise, essayait, lui disait-il, d'enlever la fameuse danseuse que Francis avait engagée, et de la décider à rompre avec lui et à accepter des appointements plus élevés.

Outre cette nouvelle extraordinaire, Henry informait son frère que lord et lady Montbarry, avec Agnès et les enfants, arriveraient à Venise dans trois jours. Ils ne savent rien de nos aventures à l'hôtel, ajoutait Henry, et ils ont télégraphié au gérant pour retenir les pièces dont ils ont besoin. Il serait, je crois, absurde de notre part de les prévenir, cela n'aurait d'autre résultat que d'effrayer les femmes et les enfants et de les chasser du meilleur hôtel de Venise. Nous serons cette fois en nombreuse compagnie, trop nombreuse pour des fantômes ! J'irai, bien entendu, à leur rencontre et je tenterai encore une fois la chance dans ce que tu appelles si bien l'*Hôtel hanté*. Arthur Barville et sa femme sont déjà à Trente ; deux parentes de sa femme les accompagnent dans leur voyage à Venise.

Indigné de la conduite de son collègue parisien, Francis fit ses préparatifs pour quitter Venise le jour même.

En sortant, il demanda au gérant si l'on avait reçu la dépêche de son frère. Elle était arrivée et, à la grande surprise de Francis, les chambres étaient déjà retenues.

« Je croyais que vous deviez refuser de laisser entrer ici d'autres membres de la famille, dit-il ironiquement. »

Le gérant répondit avec tout le respect possible sur le même ton :

« Le numéro 13 *bis* est réservé, monsieur ; il est occupé par une étrangère. Je suis le serviteur de la Compagnie, et je n'ai pas le droit d'empêcher l'argent d'entrer dans l'hôtel. »

En entendant cela, Francis lui dit au revoir, et partit sans rien ajouter. Il était honteux de se l'avouer à lui-même, mais il avait une curiosité irrésistible de savoir ce qui se passerait quand Agnès arriverait à l'hôtel. Il monta dans sa gondole, sans avoir répété à personne ce que lui avait dit Mme James.

Vers le soir du troisième jour, lord Montbarry et ses compagnons de voyage arrivèrent exacts au rendez-vous.

Mme James, accoudée à la fenêtre de sa chambre, les guettait ; elle vit le nouveau lord sortir le premier de la gondole. Il soutint sa femme jusqu'aux marches et lui passa ensuite les trois enfants ; Agnès, la dernière de tous, apparut ensuite sous la petite portière noire qui fermait la cabine et, s'appuyant sur le bras de lord Montbarry, sauta à son tour sur les marches. Elle n'avait pas de voile. Comme elle se dirigeait vers la porte de l'hôtel, la comtesse, qui l'épiait avec sa lorgnette, la vit s'arrêter un instant pour regarder la façade de l'édifice. Agnès était très pâle.

XXI

Les chambres réservées au premier pour les voyageurs étaient au nombre de trois : deux chambres à coucher donnaient l'une dans l'autre et communiquaient à gauche à un salon. Jusque-là, tout était fort bien ; mais il n'en était pas de même pour la troisième chambre à coucher qu'Agnès devait habiter avec la fille aînée de lord Montbarry, qui ne la quittait jamais en voyage. La chambre située à droite du salon était occupée par une dame anglaise, veuve ; toutes les autres pièces du premier étage étaient également louées. Il n'y avait d'autre moyen que de loger Agnès au second. Lady Montbarry se plaignit en vain de cette séparation ; la femme de confiance répondit qu'il lui était impossible de demander à un des voyageurs déjà installés de céder sa place ; elle ne pouvait qu'exprimer son regret qu'il en fût ainsi et assurer à miss Lockwood que sa chambre du deuxième était une des meilleures de l'hôtel.

Quand la femme se fut retirée, Lady Montbarry remarqua Agnès assise à l'écart et semblant ne prendre aucun intérêt à la question, qui la touchait cependant directement.

Était-elle malade ?

Non. Elle se sentait seulement un peu fatiguée et énervée par ce long voyage, en chemin de fer.

Lord Montbarry lui proposa de sortir un peu avec lui pour voir si une demi-heure de promenade à l'air frais du soir ne la remettrait pas.

Agnès accepta avec plaisir.

Ils se dirigèrent vers la place Saint-Marc, afin de jouir de la brise venant des lagunes.

C'était la première fois qu'Agnès venait à Venise. La fascination qu'exerce sur tout le monde la « Ville des Eaux » fit une grande impression sur cette nature sensitive. Il y avait longtemps qu'une demi-heure s'était écoulée, il y avait près d'une heure, quand lord Montbarry put convaincre sa compagne qu'il fallait enfin rentrer pour le dîner, qui depuis longtemps les attendait.

En revenant, près de la colonnade, aucun d'eux ne remarqua une dame en grand deuil qui semblait flâner sur la place.

Cette dame tressaillit en reconnaissant Agnès accompagnée du nouveau lord Montbarry et, après un moment d'hésitation, elle se décida à les suivre à une certaine distance jusqu'à l'hôtel.

Lady Montbarry reçut Agnès fort gaiement, à cause de ce qui s'était passé en son absence.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle était sortie, que la femme de confiance apportait à Lady Montbarry un petit billet écrit au crayon. C'était de la dame veuve qui occupait la chambre située de l'autre côté du salon, chambre qu'on avait espéré faire avoir à Agnès. Mme James, c'était le nom de la dame, disait qu'elle avait appris le désir de Lady Montbarry, et que vivant seule, pourvu que sa chambre soit confortable et aérée, il lui importait peu d'être au premier ou au second étage ; elle offrait donc, avec le plus grand plaisir, de changer avec miss Lockwood. On avait déjà enlevé ses bagages, miss Lockwood pouvait emménager immédiatement dans la chambre n° 13 *bis,* qui était à son entière disposition.

« Je voulais voir aussitôt Mme James, continua lady Montbarry, pour la remercier personnellement de son extrême obligeance, mais on m'a affirmé qu'elle était sortie sans faire connaître l'heure à laquelle elle rentrerait ; je lui ai écrit un mot de remerciement, pour lui dire que nous espérions bien demain pouvoir remercier de vive voix Mme James de sa gracieuseté. En outre, j'ai fait descendre vos malles : tout est prêt ; allez voir, ma chère, et jugez par vous-même si cette charmante dame ne vous a pas cédé la plus jolie chambre de la maison ! »

Lady Montbarry quitta aussitôt Agnès pour lui laisser faire un peu de toilette pour le dîner.

La nouvelle chambre plut beaucoup à Agnès. Deux grandes fenêtres donnant sur un balcon avaient une vue merveilleuse sur le canal. Les murs et le plafond étaient décorés de fort bonnes copies de Raphaël. Une grande armoire massive très belle aurait pu abriter de la poussière deux fois plus de robes que n'en avait Agnès ; dans une encoignure de la chambre, à la tête du lit se trouvait un cabinet de toilette qui donnait par une seconde porte sur l'escalier de service de l'hôtel.

Après avoir examiné tout cela d'un coup d'œil, Agnès s'habilla aussi vite que possible. Au moment où elle allait entrer au salon, une femme de chambre lui demanda sa clef.

« Je vais arranger votre chambre pour cette nuit, madame, lui dit la fille, je vous rapporterai la clef au salon. »

Pendant que la femme de chambre faisait son ouvrage, une dame seule se promenait dans le couloir du second étage ; tout à coup elle se pencha par-dessus la rampe.

Au bout d'un moment, la servante apparut : elle sortait du cabinet de toilette par l'escalier de service un seau à la main. Dès qu'elle fut descendue, la dame qui était au deuxième, – est-

il nécessaire de dire que c'était la comtesse ? – se précipita en bas de l'escalier, entra dans la chambre par la porte principale et se cacha derrière les rideaux du lit. La femme de chambre revint, se dépêcha de terminer son ouvrage, ferma à double tour la porte du cabinet de toilette, ainsi que la porte d'entrée et alla au salon rendre la clef à Agnès.

La famille était en train de dîner ; tout à coup un des enfants fit remarquer qu'Agnès n'avait pas sa montre. Dans sa hâte de changer de toilette, l'avait-elle laissée dans la chambre à coucher. Agnès quitta aussitôt la table pour aller chercher sa montre. Au moment où elle se leva, lady Montbarry lui dit de bien fermer sa porte au cas où il y aurait des voleurs dans la maison. Comme elle le supposait, Agnès trouva, sa montre sur sa table de toilette. Avant de s'en aller, suivant le conseil de lady Montbarry, elle fit jouer la clef qui se trouvait dans la serrure de la porte du cabinet de toilette, et s'assura que tout était bien fermé. Elle sortit et donna un double tour à la porte d'entrée derrière elle.

Dès qu'elle eut disparu, la comtesse, qui étouffait dans sa cachette, alla écouter à la porte, jusqu'à ce que le silence fût complètement rétabli. Ensuite, elle passa par le cabinet de toilette, dont elle tira la porte sur elle-même. De l'intérieur, on l'aurait crue fermée aussi bien que quand Agnès avait fait jouer le pêne dans la serrure.

Pendant que la famille Montbarry dînait, Henry Westwick arriva de Milan.

Quand il entra dans la salle à manger et qu'il s'avança pour lui tendre la main, Agnès sentit une bouffée de plaisir lui monter au visage. Henry était aussi heureux qu'elle de la revoir.

Pendant un instant seulement, elle lui rendit son regard ; ce fut un éclair, mais un éclair d'espérance.

Elle vit son visage s'épanouir et eut presque regret de l'encouragement involontaire qu'elle venait de lui donner. Aussitôt elle se réfugia dans une phrase de bienvenue banale et lui demanda comment se portaient les parents qu'il avait laissés à Milan.

Henry prit place à table et fit une peinture amusante des difficultés que son frère avait avec la danseuse et le directeur peu délicat d'un théâtre de Paris. Les choses en étaient, parait-il, arrivées à un tel point qu'on avait été obligé de faire appel à la justice, qui avait tranché le différend en faveur de Francis.

Aussitôt son procès gagné, le directeur anglais avait quitté Milan pour se rendre, toujours accompagné par sa sœur, à Londres où les affaires de son théâtre l'appelaient. Décidée à ne plus jamais passer le seuil de l'hôtel vénitien où elle avait passé deux mauvaises nuits, Madame Narbury se faisait excuser de ne point assister au festin de famille, sous prétexte de maladie. À son âge, les voyages la fatiguaient, et elle était fort heureuse de rentrer en Angleterre avec son frère.

Tout en causant, la soirée s'avançait et il fallut songer à coucher les enfants.

Au moment où Agnès se levait pour quitter la table avec l'aînée des filles, elle vit avec surprise l'attitude d'Henry changer soudain. Il avait l'air sérieux et préoccupé, et quand sa nièce s'approcha pour lui souhaiter le bonsoir, il lui dit tout à coup :

« Marianne, dites-moi où vous allez coucher. »

Marianne, tout étonnée, répondit qu'elle allait comme d'habitude coucher avec tante Agnès.

Peu satisfait de cette réponse, Henry demanda si la chambre qu'elles avaient était près de celles de leurs compagnons de voyage.

À la place de l'enfant, et tout en se demandant pourquoi Henry faisait toutes ces questions, Agnès raconta le service que lui avait rendu Mme James.

« Grâce au sacrifice que m'a fait cette dame, dit-elle Marianne et moi nous sommes de l'autre côté du salon. »

Henry ne répondit rien ; mais en ouvrant la porte pour laisser passer Agnès, il avait l'air de mauvaise humeur ; il attendit dans le corridor jusqu'à ce qu'il les ait vues entrer dans la chambre fatale, puis aussitôt il appela son frère :

« Venez, Stephen, allons fumer un peu. »

Dès que les deux frères furent seuls, Henry expliqua le motif qui l'avait poussé à se renseigner sur la position des chambres à coucher. Francis lui avait dit qu'il avait rencontré la comtesse à Venise, et lui avait répété tout ce qui s'était passé entre eux : Henry raconta textuellement ce qu'il savait.

« L'idée qu'a eue cette femme de céder sa chambre ne me semble pas claire. Sans inquiéter ces dames en leur disant ce que je viens de vous apprendre, ne pouvez-vous pas prévenir Agnès de fermer soigneusement sa porte. »

Lord Montbarry répondit que sa femme avait déjà fait cette recommandation à miss Lockwood et qu'on pouvait être certain qu'elle prendrait toutes les précautions possibles pour elle et pour sa petite compagne de lit. Quant au reste, il regarda l'histoire de la comtesse et ses superstitions comme un sujet de pièce assez gaie, mais ne valant pas une minute d'attention sérieuse.

Pendant que les deux hommes avaient quitté l'hôtel pour faire leur petite promenade, il se passait dans la chambre qui avait été le théâtre de tant d'événements bizarres, une scène étrange où l'aînée des enfants de lady Montbarry jouait le rôle principal.

On avait fait, comme d'habitude, la toilette de nuit de la petite Marianne, et, jusque-là, l'enfant s'était à peine aperçue qu'elle était dans une nouvelle chambre. En s'agenouillant pour faire sa prière, elle leva les yeux au plafond juste au-dessus de la tête du lit. Un instant après, Agnès la vit sauter debout en poussant un cri de terreur : elle montrait une petite tache brune au milieu d'un des espaces blancs du plafond à panneaux sculptés :

« C'est une tache de sang, disait l'enfant, emmenez-moi, je ne veux pas coucher ici »

Voyant qu'il était inutile de la raisonner en ce moment, Agnès l'enveloppa dans une robe de chambre et la porta au salon, chez sa mère. Là, on essaya de calmer la fillette toute tremblante. Les efforts qu'on fit furent inutiles : l'impression produite sur son jeune esprit ne pouvait disparaître par la persuasion. Marianne ne put expliquer la frayeur qui l'avait saisie : il fut impossible de lui faire dire pourquoi la tache du plafond lui avait semblé être une tache de sang. Elle savait seulement qu'elle mourrait de peur si on la lui faisait revoir. On décida donc qu'elle passerait la nuit dans la chambre qu'occupaient ses deux jeunes sœurs et la nourrice. Il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir.

Une demi-heure après, Marianne dormait les bras enlacés autour du cou de sa sœur. Lady Montbarry et Agnès retournèrent dans l'autre chambre pour examiner la tache du plafond qui avait si étrangement effrayé l'enfant ; elle était à peine visible et provenait sans doute de la négligence d'un ouvrier, peut-

être bien encore d'une infiltration d'eau répandue dans la chambre au-dessus.

« Je ne comprends vraiment pas l'idée qui a germé dans la tête de Marianne, dit lady Montbarry.

– Je soupçonne la nourrice d'être un peu cause de ce qui s'est passé, reprit Agnès ; elle a probablement raconté à l'enfant quelque histoire qui lui a fait une grande impression. Ces gens-là ne se doutent pas du danger qu'il y a à frapper l'imagination d'un enfant. Vous devriez en parler demain à la nourrice. »

Lady Montbarry regarda la chambre de tous les côtés, avec une véritable admiration.

« C'est délicieusement arrangé, dit-elle. Cela ne vous fait rien, n'est-ce pas, Agnès, de coucher ici seule ? »

Agnès se mit à rire.

« Je suis si fatiguée, répondit-elle, que je vais vous souhaiter le bonsoir sans retourner au salon. »

Lady Montbarry se dirigea vers la porte.

« Je vois votre boîte à bijoux là, sur la table, n'oubliez pas de fermer à clef la porte qui donne dans le cabinet de toilette.

– Merci, c'est déjà fait, j'ai essayé la clef moi-même, dit Agnès. Puis-je vous être bonne à quelque chose avant de me mettre au lit ?

– Non, ma chère, merci, j'ai assez sommeil pour suivre aussi votre exemple. Bonne nuit, Agnès, je vous souhaite d'excellents rêves pour votre première nuit à Venise. »

XXII

Après le départ de lady Montbarry, Agnès ferma sa porte avec soin et commença à déballer ses malles. Dans sa hâte de s'habiller pour le dîner, elle avait pris la première robe venue et avait jeté son costume de voyage sur le lit. Elle ouvrit la porte de l'armoire à robes et commença à accrocher ses vêtements.

Au bout de quelques minutes, elle se sentit fatiguée et laissa les malles telles qu'elles étaient. Le vent du sud qui avait soufflé si vif toute la journée ne s'était pas encore apaisé. L'atmosphère de la chambre était un peu lourde. Agnès se jeta un châle sur la tête et, ouvrant la fenêtre, s'accouda au balcon pour respirer l'air. Le ciel était couvert, il était impossible de distinguer un objet devant soi ; le canal avait l'air d'un gouffre noir : les maisons situées en face semblaient une ligne d'ombre se confondant avec le ciel sans étoile et sans lune.

À de rares intervalles, le cri guttural, précurseur d'un gondolier attardé, se faisait entendre et prévenait les autres bateliers. De temps en temps le bruit rapproché de rames frappant l'eau indiquait le passage invisible d'une barque ramenant des voyageurs à l'hôtel. Ces bruits exceptés, le silence qui enveloppait Venise était un silence de tombeau.

Appuyée sur la balustrade du balcon, Agnès regardait distraitement dans le vide ; elle pensait au malheureux qui avait rompu la foi jurée et qui était mort dans cette maison où elle se trouvait. Un changement s'était fait en elle ; elle semblait subir une nouvelle influence ; pour la première fois, le souvenir de lord Montbarry éveillait un autre sentiment que la compassion ; pour la première fois cette bonne et douce créature songeait au

mal qu'il lui avait fait. Elle pensait à l'humiliation qu'elle avait subie, elle qui avait défendu le lord contre son frère quelque temps auparavant, elle qualifiait maintenant sa conduite aussi durement qu'Henry Westwick l'avait fait. Elle eut peur d'elle-même et de la nuit qui l'entourait et se retira de l'abîme sombre qu'elle contemplait, comme si le mystère et la tristesse des eaux avaient été cause de l'émotion qui l'avait envahie. Tout à coup elle ferma la fenêtre, jeta de côté son châle et alluma toutes les bougies des candélabres de la cheminée, croyant que les lumières allaient égayer la solitude de la chambre.

L'éclairage éblouissant qui contrastait avec la noire tristesse du dehors rendit le calme à son esprit ; elle regardait la flamme des bougies avec une joie d'enfant :

Faut-il me coucher ? se demanda-t-elle. Non.

La somnolente fatigue qui l'avait accablée avait disparu. Elle recommença à déballer ses malles. Au bout de quelques minutes, cette occupation la fatigua pour la seconde fois.

Elle s'assit devant la table et prit un *Indicateur-Guide*.

Que dit-on de Venise ? pensa-t-elle.

Avant qu'elle eût tourné la première page, son imagination était déjà loin du livre.

Elle songeait à Henry Westwick : elle se souvenait des plus petits détails de la soirée, de ses moindres paroles, et tout était en faveur d'Henry. Elle souriait doucement en elle-même, les couleurs lui montaient peu à peu aux joues, en pensant à la constance et à la fidélité qu'il lui avait toujours montrées. La tristesse qui l'avait accablée pendant tout le voyage venait-elle donc de ce qu'elle ne l'avait pas vu depuis longtemps, et du regret qu'elle avait de l'avoir mal reçu à Paris quand il lui avait

parlé. Soudain, toute honteuse de se laisser aller ainsi à des pensées qu'elle voulait refouler au plus profond de son cœur, elle retourna à son livre, se méfiant de ses propres pensées.

Quelle cause peut ainsi pousser une femme, le soir, près de son lit, enveloppée dans une robe de chambre, à chasser loin de son esprit toute idée de tendresse et d'amitié ?

Son cœur était enfermé dans le tombeau avec Montbarry. Agnès pouvait-elle donc penser à un autre homme et à un homme qui l'aimait ? C'était honteux, c'était indigne d'elle.

Elle essaya encore de lire avec intérêt les descriptions du *Guide,* ce fut en vain.

Rejetant le livre, elle en revint à la seule ressource qui lui restait, ses bagages. Elle recommença à travailler, résolue à ne se coucher que quand elle tomberait de fatigue.

Pendant quelques instants, Agnès continua sa besogne monotone et transporta ses vêtements de la malle à la garde-robe ; mais tout à coup l'horloge de l'hôtel sonna minuit et vint lui rappeler qu'il se faisait tard. Elle s'assit un instant sur un fauteuil à côté du lit pour se reposer.

Le silence absolu qui régnait maintenant dans la maison frappa son esprit. Tout le monde dormait-il donc, elle exceptée ? Sûrement il était temps de suivre l'exemple général. Nerveuse et irritée, elle se leva et commença à se déshabiller.

J'ai perdu deux heures de repos, pensa-t-elle en fronçant le sourcil, pendant qu'elle s'arrangeait les cheveux devant la glace : je ne serai bonne à rien demain.

Elle alluma la veilleuse, souffla les bougies, mit un flambeau sur une petite table près du lit et recula un peu le fauteuil

qui était de l'autre côté du chevet ; elle plaça ensuite sur la table une boite d'allumettes et le *Guide,* afin de le lire, au cas où elle ne dormirait pas : puis elle souffla la bougie et mit la tête sur l'oreiller.

Les rideaux de lit étaient disposés de manière à ne pas intercepter l'air. Elle était couchée sur le côté gauche, tournant le dos à la table, le visage du côté du fauteuil, qu'elle pouvait voir de son lit. Il était recouvert d'une housse d'indienne à grands bouquets de roses éparpillés sur un fond vert-pâle. Elle essaya, pour arriver à dormir, de se fatiguer en comptant et en recomptant les bouquets qu'elle pouvait apercevoir sans se déranger. Deux fois son attention fut distraite par des bruits venant du dehors, par l'horloge sonnant la demie après minuit, puis enfin par le bruit d'une paire de bottes tombant sur le parquet, jetées là pour être cirées, avec ce manque d'attention barbare pour les autres qu'on peut observer dans tous les hôtels. Le silence qui suivit ces différents bruits permit à Agnès de reprendre le calcul qu'elle faisait des bouquets de roses ; elle recommença ses comptes, elle faisait son addition de plus en plus doucement, puis elle s'embrouilla dans les nombres, essaya de recommencer, s'arrêta, puis voulut recompter et sentit sa tête s'appesantir doucement sur l'oreiller : elle poussa un léger soupir et tomba endormie.

Combien de temps ce sommeil dura-t-il ? Elle ne le sut jamais. Plus tard elle se souvint seulement qu'elle s'éveilla en sursaut.

Chacune de ses facultés passa subitement de l'atonie absolue à la complète connaissance, sans transition, d'un coup.

Sans savoir pourquoi, elle se mit soudain sur le séant ; sans savoir pourquoi, elle se mit à écouter : son cœur palpitait à se rompre, ses tempes battaient. Pendant son sommeil, il ne s'était

passé cependant qu'un fait de peu d'importance, la veilleuse s'était éteinte et la chambre était plongée dans les ténèbres.

Elle tâta pour trouver sa boîte d'allumettes et s'arrêta quand elle l'eut entre les mains. Son esprit était encore noyé dans le vague ; elle ne se hâtait pas d'allumer ; cette minute dans l'obscurité ne lui était pas désagréable ; elle se demanda quelle cause pouvait bien l'avoir réveillée si subitement. Avait-elle rêvé ? Non, ou plutôt elle ne s'en souvenait nullement. Elle ne put éclaircir le mystère, l'obscurité commençait à peser sur elle : elle frotta vivement l'allumette sur la boite et alluma la bougie.

Au moment où la lumière répandit sa clarté bienfaisante dans la chambre, Agnès tourna ses regards de l'autre côté du lit.

Aussitôt un frisson la parcourut, la peur lui serra le cœur dans une étreinte de glace.

Elle n'était pas seule !

Là, dans le fauteuil, au chevet du lit ; là, éclairée par la flamme vacillante de la bougie, se dessinait la forme d'une femme, la tête renversée en arrière. Son visage était levé au plafond, ses yeux fermés comme si elle dormait d'un profond sommeil.

L'effet produit sur Agnès par la découverte qu'elle venait de faire la rendit muette de terreur. Son premier acte, quand elle fut rentrée en possession d'elle-même, fut de se pencher hors du lit et de regarder de plus près la femme qui s'était incompréhensiblement introduite dans sa chambre au milieu de la nuit. Un coup d'œil lui suffit ; elle se rejeta en arrière en poussant un cri d'étonnement. La personne assise dans le fauteuil était la veuve de feu lord Montbarry, la femme qui lui avait prédit qu'elles se rencontreraient encore une fois et probablement à Venise.

Le courage lui revint, l'indignation que provoquait en elle la présence de la comtesse lui, donna la force d'agir.

« Réveillez-vous ! cria-t-elle. Comment avez-vous osé venir ici ? Comment êtes-vous entrée ? Sortez, ou j'appelle au secours. »

Elle éleva la voix en prononçant ce dernier mot, mais il ne fit aucun effet. Se penchant hors du lit, elle saisit bravement la comtesse par l'épaule et la secoua ; cet effort ne suffit pas encore à ranimer la personne endormie : elle était toujours couchée sur le fauteuil, dans une torpeur qui ressemblait à l'engourdissement de la mort, elle restait insensible à tout. Dormait-elle réellement ? Était-elle évanouie ?

Agnès la regarda de plus près : elle n'était pas évanouie. Sa poitrine se soulevait sous l'effort d'une pénible respiration, elle grinçait des dents. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front ; ses mains crispées se levaient et retombaient sur ses genoux. Était-elle oppressée par un rêve, ou voyait-elle dans la chambre une vision invisible pour Agnès ?

Le doute était intolérable ; miss Lockwood se décida à éveiller les domestiques de garde pour la nuit.

La poignée de la sonnette était fixée au mur ; non loin de la table.

Elle se retourna encore une fois dans son lit et étendit la main. Au même instant, elle regarda au-dessus de sa tête, sa main retomba inerte : elle frémit et cacha sa figure dans l'oreiller.

Qu'avait-elle vu ? Une autre personne dans sa chambre !

Au-dessus d'elle, près du plafond, était suspendue une tête humaine, le cou coupé comme par le rasoir de la guillotine.

Aucun bruit, aucun son ne l'avait avertie de cette apparition, la tête avait paru soudain : la chambre avait conservé son aspect ordinaire, rien n'y était changé. La forme accroupie sur le fauteuil, la grande fenêtre qui faisait face au lit, la nuit sombre au dehors, la bougie brûlant sur la table, tout était visible, rien n'était changé : elle n'avait qu'une vision de plus, horrible, effrayante à voir !

À la lueur vacillante de la bougie, elle aperçut distinctement la tête se balançant au-dessus d'elle. Elle la regarda fixement, paralysée de terreur.

Les chairs du visage avaient disparu ; la peau, toute ridée, s'était bronzée comme celle d'une momie égyptienne, excepté au cou où elle était restée plus claire, marbrée de taches et d'éclaboussures de cette teinte brune que l'imagination de l'enfant avait prise au plafond pour du sang. Quelques touffes de favoris, les restes d'une moustache décolorée pendaient à la lèvre supérieure, aux creux des joues autrefois pleines, et montraient que c'était une tête d'homme. Le temps et la mort avaient ravagé les autres traits. Les paupières étaient closes.

Les cheveux décolorés comme la barbe avaient été brûlés par places. Les lèvres bleuâtres, entr'ouvertes par un éternel sourire, montraient une double rangée de dents. Peu à peu cette tête suspendue dans l'espace, immobile tout d'abord, commença à s'approcher d'Agnès, couchée au-dessous ; peu à peu cette odeur étrange, remarquée par les commissaires enquêteurs dans les caveaux du vieux palais, cette odeur qui avait saisi Francis Westwick à la gorge dans sa chambre à coucher, remplit la pièce.

La tête descendait toujours par degrés, jusqu'à ce qu'elle s'arrêta enfin à quelques pouces du visage d'Agnès ; puis elle tourna lentement sur elle-même et fixa le visage de la femme endormie sur le fauteuil.

Il y eut un instant d'arrêt, puis un mouvement surnaturel vint troubler le repos rigide de cette face cadavéreuse.

Les paupières fermées s'ouvrirent lentement. Les yeux parurent, brillants de l'éclat vitreux de la mort et fixèrent leur horrible regard sur la femme qui gisait dans le fauteuil.

Agnès suivit ce regard : elle vit les paupières de la femme vivante se soulever peu à peu comme les paupières du mort ; elle la vit se lever comme pour obéir à un ordre muet, puis elle ne vit plus rien.

L'impression qu'elle ressentit ensuite fut celle du soleil dont les rayons entraient dans sa chambre ; lady Montbarry était penchée sur son chevet et les enfants avec leurs petites mines éveillées et curieuses regardaient à la porte.

XXIII

« ... Vous qui avez quelque influence sur Agnès, Henry, essayez donc de la raisonner : il n'y a vraiment aucune raison pour faire du scandale. La femme de chambre de ma femme a ce matin, comme d'habitude, frappé à sa porte pour lui donner une tasse de thé, ne recevant pas de réponse, elle a fait le tour par le cabinet de toilette dont la porte était ouverte, et elle a vu Agnès dans son lit, sans connaissance. Avec l'aide de ma femme, elle l'a fait revenir à elle, et Agnès nous a raconté l'histoire extraordinaire que je viens de vous répéter. Vous avez vu par vous-même qu'elle tombait de fatigue, la pauvre petite : notre long voyage en chemin de fer l'avait épuisée, ses nerfs étaient excités, et vous savez que, plus que toute autre, elle est femme à se laisser impressionner par un rêve ; mais elle se refuse obstinément à accepter cette explication. Ne croyez pas que j'aie été dur avec elle ! Tout ce qu'on pouvait faire pour la calmer, je l'ai tenté. J'ai écrit à la comtesse, sous son nom d'emprunt, pour lui offrir de lui rendre la chambre. Elle a répondu par un refus formel. Afin de ne pas ébruiter l'affaire dans l'hôtel, j'ai donc pris mes dispositions pour occuper moi-même cette pièce pendant un ou deux jours, le temps de laisser Agnès se remettre par les soins de ma femme. Puis-je faire davantage ? À toutes les questions d'Agnès, j'ai répondu de mon mieux ; elle sait ce que vous m'avez dit hier de Francis et de la comtesse, mais malgré tout, je ne puis la tranquilliser. En désespoir de cause, je l'ai laissée dans le salon, allez-y vous-même, en ami, et voyez ce que vous pouvez faire.»

C'est ainsi que lord Montbarry expliqua à son frère ce qui s'était passé pendant la nuit. Sans réfléchir, Henry alla droit au salon.

Il y trouva Agnès toute rouge et marchant à grands pas.

« Si vous venez ici me répéter ce que votre frère m'a déjà dit, s'écria-t-elle, avant qu'il eût ouvert la bouche, vous pouvez vous en épargner la peine. Je n'ai pas besoin qu'on me raisonne ou qu'on me parle de sens commun, je veux un véritable ami qui ait confiance en moi.

– Je suis cet ami, Agnès, répondit exaucement Henry, vous le savez bien.

– Sincèrement, vous croyez que je n'ai pas été abusée par un rêve ?

– Je crois que, pour certains détails au moins, vous ne vous êtes pas laissé abuser.

– Par quel détail ?

– Par ce que vous dites de la présence de la comtesse. C'est parfaitement exact. »

Agnès l'arrêta aussitôt.

« Pourquoi m'a-t-on dit ce matin seulement que la comtesse et mistress James ne faisaient qu'un ? demanda-t-elle avec un air de méfiance ; pourquoi ne m'avoir pas prévenue hier ?

– Vous oubliez que vous aviez accepté l'échange de la chambre avant mon arrivée ici, répondit Henry. J'ai eu bien envie de vous le dire, cependant ; mais tous vos préparatifs pour passer la nuit étaient déjà faits ; mes avis n'auraient eu d'autres résultats que de vous inquiéter. Après que mon frère m'a eu assuré que vous prendriez toutes les précautions nécessaires pour assurer votre repos, j'ai néanmoins veillé toute la nuit. Ce que je puis vous assurer, c'est que vous n'avez pas rêvé en voyant la

comtesse assise à votre chevet. D'après sa propre déclaration, je puis vous affirmer que vous ne vous êtes pas trompée.

– D'après sa propre déclaration, répondit Agnès en scandant les mots. Vous l'avez donc vue ce matin ?

– Je l'ai vue il n'y a pas dix minutes.

– Que faisait-elle ?

– Elle était fort occupée à écrire ; je n'ai même pu attirer son attention qu'en prononçant votre nom.

– Elle se souvient de moi, n'est-ce pas ?

– Elle ne s'est souvenue du nom d'Agnès Lockwood qu'avec peine. Ne pouvant arriver à obtenir une réponse, j'ai fait comme si j'étais envoyé directement par vous. Elle s'est alors décidée à parler. Non seulement elle m'a avoué qu'elle vous avait donné cette chambre par le motif qu'elle avait dit à Francis, mais elle a encore ajouté qu'elle s'était glissée à votre chevet pour vous épier toute la nuit et pour “voir ce que vous verriez”.

» J'ai alors tenté de lui faire dire comment elle s'était introduite chez vous. Malheureusement le manuscrit qu'elle avait sur sa table devant elle attira de nouveau son regard à ce moment et elle se remit à écrire. “Le baron veut de l'argent, dit-elle, il faut que j'avance ma pièce.” Ce qu'elle a vu ou rêvé dans votre chambre est impossible à savoir, pour le moment du moins, mais si j'en juge par ce que mon frère m'a dit, et par mes propres souvenirs, il est évident qu'un événement récent a produit sur elle un bien triste effet. Sa raison, depuis hier soir seulement peut-être, me semble un peu dérangée. La preuve, c'est qu'elle m'a parlé du baron comme s'il vivait encore, tandis qu'elle a déclaré à Francis que le baron était mort, ce qui est vrai. Le consul des États-Unis à Milan nous a fait lire la nouvelle de sa mort

dans un journal américain. Autant que j'en puis juger, ce qui lui reste d'intelligence paraît concentré tout entier sur une seule idée, absurde d'ailleurs, écrire une pièce pour que Francis la fasse jouer sur son théâtre. Il m'a avoué qu'il lui avait laissé croire qu'elle pourrait ainsi gagner de l'argent. À mon avis, il a eu tort. Qu'en pensez-vous ? »

Sans s'occuper de cette dernière question, Agnès se leva de sa chaise.

« Rendez-moi encore un service, dit-elle, menez-moi chez la comtesse.

– Êtes-vous assez maîtresse de vous pour la voir, après les événements de cette nuit ?»

Elle tremblait de tous ses membres, ses joues n'avaient plus de couleur, elle était d'une pâleur mortelle, mais elle s'entêta.

« Vous savez ce que j'ai vu hier soir ? dit-elle faiblement.

– N'en parlez pas, interrompit Henry, ne vous tourmentez pas inutilement.

– Il faut que j'en parle ! Mon esprit est plein de questions que je veux vous faire à ce sujet. Je ne *l'ai* pas reconnue. Mais je me demande sans cesse à qui *elle* ressemblait. Était-ce à Ferraris ? Était-ce à… ? »

Elle s'arrêta toute frémissante.

« La comtesse le sait, il faut que je voie la comtesse. Que le courage me manque ou non, je veux en faire l'essai. Menez-moi chez elle avant que la peur me prenne. »

Henry la regarda avec anxiété.

« Si vous êtes sûre de vous, je vous approuve ; plus tôt vous la verrez, mieux ce sera. Vous souvenez-vous comme elle parlait d'une façon bizarre de votre influence sur elle quand elle est entrée presque de force chez vous à Londres ?

– Je m'en souviens parfaitement. Pourquoi me demander cela ?

– Pourquoi ? Dans l'état actuel de son esprit, je doute qu'elle soit capable d'avoir longtemps encore la crainte de l'ange vengeur qui doit l'obliger à rendre compte de ses méfaits. Il serait utile de voir, pendant qu'il en est temps encore, quelle influence vous avez sur elle. »

Comme il attendait la réponse d'Agnès, elle lui prit le bras et le conduisit en silence vers la porte.

Ils montèrent au deuxième étage, et après avoir frappé, entrèrent dans la chambre de la comtesse.

Elle écrivait encore. Quand elle les regarda et qu'elle vit Agnès, ses yeux noirs prirent une vague expression d'étonnement. Au bout de quelques instants, des souvenirs effacés semblèrent revivre dans sa mémoire. La plume lui tomba des mains : toute tremblante, elle regarda Agnès et finit par la reconnaître.

« Le moment est-il déjà venu ? murmura-t-elle comme glacée de crainte. Donnez-moi encore un peu de répit, je n'ai pas fini d'écrire. »

Elle tomba à genoux et étendit ses mains suppliantes. Agnès n'était pas encore remise du choc qu'elle avait subi pendant la nuit, elle n'était pas dans son état ordinaire. Le change-

ment d'attitude de la comtesse la surprit tellement qu'elle ne sut que dire ou que faire. Henry fut obligé de l'encourager.

« Posez-lui les questions que vous voulez, saisissez l'occasion qui se présente, lui dit-il, en baissant la voix. Tenez, voici ses yeux qui redeviennent hagards ! »

Agnès essaya de rassembler son courage :

« Vous étiez dans ma chambre, hier soir, » commença-t-elle ?

Avant qu'elle eût ajouté un mot, la comtesse leva les bras, les tordit au-dessus de sa tête avec un gémissement d'horreur.

Agnès se recula comme pour sortir de la chambre. Henry l'arrêta et lui dit tout bas d'essayer de nouveau. Après un moment d'effort, elle lui obéit.

« J'ai couché hier dans la chambre que vous m'avez cédée, et j'ai vu... »

La comtesse se leva soudain :

«Assez ! cria-t-elle. Ah ! Grand Dieu, pensez-vous que j'aie besoin que vous me disiez ce que vous avez vu ? Pensez-vous que je ne sache pas ce que cela veut dire pour vous et pour moi ? Décidez, en ce qui vous concerne, miss Lockwood. Songez bien à ce que vous allez faire. Êtes-vous certaine que le jour du châtiment soit venu ? Êtes-vous décidée à remonter avec moi dans le passé, à écouter ma confession, à savoir le secret des morts ? »

Sans attendre la réponse d'Agnès, elle s'approcha de sa table à écrire. Ses yeux brillaient en ce moment : c'était bien la femme d'autrefois, mais seulement pour un instant. Elle n'avait plus son ardeur et son impétuosité. Sa tête se pencha, elle sou-

pira tristement en ouvrant un pupitre qui était sur la table : elle en tira une feuille de parchemin couvert d'une écriture à demi effacée. Des bouts de fils de soie arrachés tenaient encore au feuillet comme s'il avait été déchiré d'un livre.

« Lisez-vous l'italien ? demanda-t-elle à Agnès en lui tendant la page. »

Agnès répondit par un signe de tête.

« Cette feuille, reprit la comtesse, appartenait autrefois à un livre de la vieille bibliothèque du palais, quand ce bâtiment était encore un palais. Qui l'arracha ? Peu vous importe. Pourquoi l'a-t-on prise ? Vous le découvrirez bien vous-même, si vous le voulez. Lisez d'abord, à partir de la cinquième ligne en haut de la page. »

Agnès comprit qu'il fallait à tout prix reprendre son calme.

« Donnez-moi une chaise, dit-elle à Henry, je vais faire de mon mieux. »

Il se plaça derrière elle, de façon à suivre pardessus son épaule et à l'aider au besoin. Voici la traduction :

« J'ai maintenant achevé la description du premier étage du palais. Suivant le désir de mon noble et gracieux seigneur, maître de ce glorieux édifice, je monte au second et je continue l'inventaire des peintures, décorations et autres chefs-d'œuvre d'art qui y sont contenus. Je commence par la chambre du coin, à l'extrémité ouest du palais, appelée *Chambre des Cariatides,* à cause des statues qui soutiennent la cheminée. Ce travail est comparativement d'exécution récente : il ne date que du dix-huitième siècle, et dans chacun de ses détails montre le goût corrompu de l'époque ; cependant la cheminée a sa valeur, elle dissimule une cachette habilement ménagée entre le parquet de

cette chambre et le plafond de la chambre du dessous ; cette cachette a été construite dans les derniers jours de l'Inquisition et a servi, dit-on, de refuge à un ancêtre de mon gracieux maître, poursuivi par ce terrible tribunal. Le mécanisme de cette curieuse cachette a été conservé en bon état par le seigneur actuel, comme un spécimen de curiosité. Il a bien voulu me montrer la façon de le mettre en œuvre : “Une fois près des deux Cariatides, placez la main sur le front de la figure de gauche, puis pressez la tête comme si vous vouliez la repousser en arrière ; vous mettez ainsi en mouvement le ressort caché dans le mur qui fait tourner la pierre de l'âtre et qui découvre un vide au-dessous. Il y a assez de place pour qu'un homme puisse s'y coucher tout de son long.” La manière de refermer est aussi simple : “Placez les deux mains sur les tempes de la figure, tirez comme si vous vouliez l'amener à vous, et la pierre reprendra la position qu'elle doit avoir.”

– Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, dit la comtesse. Ayez soin de vous rappeler ce que vous venez de lire. »

Elle remit la page dans le pupitre et le ferma à clef.

«Venez maintenant, continua-t-elle ; venez, vous allez voir ce que les Français appellent le *commencement de la fin.* »

Agnès put à peine se lever de sa chaise, elle tremblait. Henry lui offrit son bras pour la soutenir.

« Ne craignez rien, dit-il tout bas ; je ne vous quitte pas. »

La comtesse les précéda dans le corridor ouest ; elle s'arrêta au n° 38. C'était la pièce anciennement habitée par le baron Rivar ; elle était juste au-dessus de la chambre où Agnès avait passé la nuit.

Depuis deux jours elle était vide. Quand ils ouvrirent la porte, il n'y avait pas de bagages ; elle n'avait donc pas été louée.

« Vous voyez, dit la comtesse en montrant les sculptures de la cheminée ; vous savez ce que vous avez à faire. Ai-je mérité que vous mêliez la pitié à la justice, continua-t-elle plus bas ; donnez-moi quelques heures encore. Le baron veut de l'argent, et il faut que j'avance ma pièce. »

Elle sourit d'un regard égaré et fit semblant d'écrire en prononçant ces dernières paroles. Les efforts constants qu'elle avait faits pour fournir aux moindres besoins du baron pendant sa vie, ses demandes continuelles d'argent, et enfin le bénéfice qu'elle espérait tirer de sa pièce à peine ébauchée avaient dépassé ses forces.

Quand on lui eut accordé ce qu'elle réclamait si instamment, elle ne remercia pas Agnès ; elle se contenta de dire :

« Ne craignez rien, miss ; je ne chercherai pas à m'échapper. Où vous êtes, il faut que je sois, et cela jusqu'à la fin. »

Son regard fatigué se promena autour de la chambre d'un air stupide ; puis à pas lents, trébuchant comme une femme usée par l'âge, elle rentra chez elle et se remit au travail.

XXIV

Agnès et Henry restèrent seuls dans la chambre des Cariatides.

La personne qui avait fait la description du palais, un auteur malheureux ou un pauvre artiste probablement, avait très justement fait ressortir les défauts de la cheminée. Les moindres détails portaient la marque du plus coûteux et du plus éclatant mauvais goût ; néanmoins, les voyageurs de toutes les classes admiraient fort cette œuvre, soit à cause de ses dimensions véritablement imposantes, soit à cause de l'assemblage de marbres de différentes couleurs qu'on y avait réunis. On avait exposé dans les salles du bas de l'hôtel des photographies de la cheminée, et tous les voyageurs anglais et américains en achetaient des épreuves.

Henry fit approcher Agnès de la figure de gauche.

« Faut-il essayer, lui demanda-t-il, ou voulez-vous ?... »

Elle retira vivement son bras qui était passé sous celui de son cousin et se dirigea vers la porte.

« Je ne veux rien voir, dit-elle, cette impassible figure de marbre m'effraye. »

Henri mit la main sur le front de la statuette.

« Qu'y a-t-il, ma chère amie, qui puisse vous faire peur dans cette statue ?» reprit-il en plaisantant.

Avant qu'il eut appuyé sur la tête, Agnès avait ouvert la porte à la hâte :

« Attendez que je sois partie, cria-t-elle. Je tremble à la seule idée de ce que vous pouvez trouver là dedans… »

Elle regarda encore une fois l'intérieur de la chambre en franchissant le seuil de la porte.

« Je ne m'en vais pas tout à fait, je vous attends dehors. »

Elle ferma la porte. Une fois seul, Henry replaça la main sur le front de la statue.

Pour la seconde fois il fut arrêté au moment de mettre le mécanisme en mouvement. Un bruit de voix se faisait entendre dans le couloir. Une femme s'écriait :

« Ma chère Agnès, comme je suis heureuse de vous revoir ! »

Puis un homme présentait des amis à « miss Lockwood ». Une troisième voix qu'Henry reconnut pour celle du gérant, donna ensuite l'ordre à la femme de confiance de montrer à ces dames et à ces messieurs les appartements libres au bout du corridor.

« J'ai du reste ici une charmante chambre à louer qui vous conviendrait peut-être aussi. »

En même temps il ouvrit la porte et se trouva face à face avec Henry Westwick.

« Voilà une agréable surprise, monsieur, dit en riant le gérant ; vous admirez notre fameuse cheminée, à ce qu'il parait. Puis-je vous demander, monsieur Westwick, comment vous

vous trouvez à l'hôtel de cette fois-ci ? Des influences surnaturelles vous ont-elles encore coupé l'appétit ?

– Elles m'ont épargné, reprit Henry ; mais peut-être apprendrez-vous bientôt qu'elles ont pesé sur une autre personne de la famille. »

Il parlait d'un ton grave, un peu choqué du ton de plaisanterie avec lequel le gérant avait parlé de son premier séjour à l'hôtel.

« Vous ne faites que d'arriver ! lui demanda-t-il ensuite pour changer de sujet.

– J'arrive à l'instant même, monsieur ; j'ai eu l'honneur de voyager dans le même train que vos amis M. et Mme Arthur Barville, avec d'autres personnes qui les accompagnent. Miss Lockwood est avec eux à visiter des chambres. Ils seront bientôt ici s'ils ont besoin d'une chambre de plus. »

En entendant ces paroles, Henry se décida à explorer la cachette avant l'arrivée de ses amis. Quand Agnès l'avait quitté, il lui était venu à l'esprit qu'il ferait peut-être bien d'avoir un témoin, au cas fort improbable d'ailleurs, où il ferait une découverte importante. Le gérant, qui ne se doutait de rien, était là à sa disposition ; il revint auprès de la figure enchantée, voulant forcer le gérant à lui servir de témoin.

« Je suis charmé d'apprendre que mes amis sont enfin arrivés, dit-il. Avant que j'aille leur serrer la main, laissez-moi donc vous faire une question sur cette curieuse œuvre d'art que voici. Vous en avez des photographies en bas. Sont-elles à vendre ?

– Certainement, monsieur Westwick.

– Pensez-vous que la cheminée soit aussi solide qu'elle en a l'air ? continua Henry. Quand vous êtes entré, j'étais justement en train de me demander si cette figure-ci ne s'était pas par accident un peu détachée du mur. »

Il posa sa main sur la tête de marbre pour la troisième fois.

« Il me semble qu'elle est de travers ; en la touchant on dirait qu'elle remue. »

À ces mots, il pressa sur la tête.

Une sorte de grincement se fit entendre. La lourde pierre du foyer tourna sur elle-même et découvrit aux pieds des deux hommes une sombre cavité béante. Au même instant, l'étrange et nauséabonde odeur qu'on avait sentie dans les caveaux et dans la chambre du dessous sortit en bouffée de la cachette et se répandit dans toute la pièce.

Le gérant bondit en arrière.

« Mon Dieu, monsieur Westwick, s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ? »

Se rappelant ce que son frère Francis lui avait dit et ce qui était arrivé à Agnès la nuit précédente, Henry était sur ses gardes.

« Je suis aussi surpris que vous, » telle fut sa réponse.

« Attendez un moment, monsieur, reprit le gérant, il faut que j'empêche ces dames et ces messieurs d'entrer ici. »

Il alla aussitôt fermer avec soin la porte derrière lui, Henry ouvrit la fenêtre, attendit en respirant l'air pur. Un vague sentiment de crainte envahit son esprit pour la première fois ; il était

fermement résolu maintenant à ne pas continuer les recherches sans avoir un témoin.

Le gérant revint bientôt avec un rat-de-cave, qu'il alluma en entrant dans la chambre.

« Nous n'avons plus à craindre d'être dérangés, dit-il. Soyez assez bon, monsieur Westwick, pour m'éclairer. C'est mon affaire de voir ce qu'il y a dans cette étrange cachette. »

Henry prit le rat-de-cave. Regardant dans le trou béant avec cette faible et vacillante lumière, ils aperçurent tous deux au fond un objet de couleur sombre.

« Je crois que je peux l'atteindre en me mettant à plat ventre et en allongeant le bras. »

Il s'agenouilla, puis il eut un moment d'hésitation.

« Puis-je vous demander mes gants, monsieur, ils sont dans mon chapeau, sur la chaise, derrière vous. »

Henry lui passa les gants.

« Je ne sais ce que je vais prendre, » reprit en souriant d'un air gêné le gérant, qui mettait le gant droit.

Il s'étendit à terre de tout son long et enfonça le bras dans la cachette.

« Je ne sais pas ce que je tiens, dit-il, mais je l'ai. »

Puis, se levant à demi, il sortit la main. Au même instant il sauta sur ses pieds en poussant un cri d'effroi.

Une tête humaine venait d'échapper à ses mains tremblantes et roulait aux pieds d'Henry.

C'était la tête hideuse qu'Agnès avait aperçue suspendue au-dessus d'elle, la nuit, dans sa vision.

Les deux hommes se regardèrent frappés du même sentiment d'horreur. Le gérant se remit le premier.

« Veillez à la porte pour l'amour de Dieu ! On m'a peut-être entendu du dehors. »

Henry se dirigea machinalement vers la porte. Tenant déjà la clef dans la main, prêt à la tourner dans la serrure, s'il le fallait, il regardait encore l'objet épouvantable qui gisait à terre. Il lui était impossible de mettre le nom d'une créature qu'il eût connue sur ces traits décomposés et devenus méconnaissables, et cependant un doute affreux lui étreignait l'âme. Les questions que s'était posées Agnès et qui lui avaient torturé l'esprit, il se les posait à son tour. Il se demandait qui il aurait reconnu avant que la décomposition n'eût fait son œuvre.

Ferraris ? Ou ?...

Il s'arrêta tout tremblant, comme Agnès.

Agnès, ce nom qu'il chérissait de toute son âme, était maintenant pour lui un sujet d'effroi. Que lui dirait-il ? S'il lui révélait la vérité, quelle serait la terrible conséquence de cette révélation ?

Aucun bruit de pas dans le couloir ; aucun bruit de voix. Les voyageurs étaient encore dans les chambres au fond du corridor.

Le court espace qui venait de s'écouler avait suffi au gérant pour se remettre ; il pensait maintenant au plus grand, au plus cher intérêt de sa vie, à la réputation de l'hôtel. Il s'approcha tout anxieux d'Henry.

« Si l'affreuse découverte que nous venons de faire vient à se répandre, dit-il, l'hôtel est fermé et la compagnie ruinée. Je suis certain, n'est-ce pas, monsieur, que je puis avoir entière confiance dans votre discrétion ?

– Vous pouvez vous en rapporter à moi, répondît Henry ; mais cependant, après ce que nous venons de voir, la discrétion a ses limites, » ajouta-t-il.

Le gérant comprit qu'Henry faisait allusion au devoir qu'il avait à remplir envers la société, comme tout respectueux serviteur de la loi :

« Je vais immédiatement, reprit-il, enlever secrètement de la maison ces tristes restes et les remettre moi-même entre les mains de la police. Voulez-vous quitter la chambre en même temps que moi, ou voudriez-vous monter la garde ici, si je vous en priais, et m'aider quand je vais revenir. »

Pendant qu'il parlait, les voix des nouveaux voyageurs se firent entendre. Henry consentit à rester dans la chambre : il reculait à l'idée de se rencontrer en ce moment avec Agnès dans le couloir.

Le gérant se hâta de sortir, espérant ne pas être aperçu ; mais avant qu'il eût atteint l'escalier, les nouveaux arrivés le virent. Au moment où il tournait la clef dans la serrure, Henry entendit clairement les voix de différentes personnes qui causaient. Pendant que d'un côté de la porte on venait de découvrir un terrible drame, de l'autre, des questions banales s'échangeaient sur les amusements qu'on pouvait rencontrer à Venise ;

des plaisanteries facétieuses se faisaient sur les mérites respectifs de la cuisine française et de la cuisine italienne. Peu à peu le bruit de la conversation s'éteignit. Les visiteurs avaient arrêté leur plan pour la journée et se préparaient à sortir de l'hôtel. Une minute après, le silence régnait de nouveau.

Henry revint à la fenêtre, espérant distraire son esprit par l'attrayante vue du canal, mais bientôt il en fut fatigué. La fascination qu'exerce l'horreur, l'attira une fois de plus vers l'objet épouvantable qui était à terre.

Rêve ou réalité, comment Agnès avait-elle pu en supporter la vue ? Au moment où il se posait cette question, il remarqua pour la première fois quelque chose qui était auprès de la tête. En se penchant, il vit une petite plaque d'or, maintenant trois fausses dents, détachées par le choc probablement, et qui étaient tombées à terre quand le gérant avait lâché la tête.

L'importance de ce détail et la nécessité de ne pas *le* communiquer trop vite à d'autres personnes frappa immédiatement Henry. C'était un moyen, s'il y en avait un, d'arriver à savoir à qui avaient appartenu les tristes reliques qu'il avait devant les yeux, témoins muets d'un horrible crime. Il ramassa donc les dents, pour s'en servir à son tour si l'enquête qu'on allait commencer n'aboutissait à rien.

Il revint à la fenêtre. La solitude commençait à lui peser : comme il s'accoudait de nouveau, on frappa légèrement à la porte. Il s'empressa d'y aller pour l'ouvrir, mais au moment de le faire, un doute lui vint à l'esprit ; était-ce le gérant ?

« Qui est là ?» cria-t-il.

La voix d'Agnès se fit entendre : « Avez-vous quelque chose à me dire, Henry ? »

Il put à peine balbutier :

« Non, pas maintenant. Pardonnez-moi de ne pas vous ouvrir, je vous parlerai un peu plus tard. »

Elle reprit doucement :

« Ne me laissez pas seule, Henry ! Je ne peux pas rester en bas avec des gens heureux. »

Comment résister à cet appel ? Il l'entendit pousser un soupir ; sa robe frôla la porte au moment où elle s'éloignait toute triste. Immédiatement il fit ce qu'il redoutait quelques instants avant, il rejoignit Agnès dans le corridor. Elle se retourna en l'entendant et en désignant d'un regard la chambre fermée.

«Est-ce si terrible que cela ? » demanda-t-elle tout bas.

Il l'entoura de son bras pour la soutenir. Une pensée lui vint en la regardant pendant qu'elle attendait, tremblante, une réponse.

« Vous saurez ce que j'ai découvert, dit-il, si vous voulez avant mettre votre manteau et votre chapeau et sortir avec moi. »

Elle lui demanda toute surprise quelle raison il avait de sortir.

Il la lui dit immédiatement.

« Avant toutes choses, je veux que nous sachions à quoi nous en tenir au sujet de la mort de Montbarry. Nous allons aller chez le médecin qui l'a soigné, puis chez le consul qui l'a conduit jusqu'à sa dernière demeure. »

Ses yeux se fixèrent avec reconnaissance sur Henry.

« Ah ! Comme vous me comprenez bien ! » lui dit-elle.

Le gérant qui montait l'escalier les croisa à ce moment. Henry lui remit la clef de la chambre et cria aux domestiques qui se tenaient dans le vestibule de faire avancer une gondole près des marches.

« Quittez-vous l'hôtel ? demanda le gérant.

– Je vais aux renseignements, répondit tout bas Henry, en lui montrant la clef des yeux. Si les autorités ont besoin de moi, je serai de retour dans une heure. »

XXV

Le soir était arrivé. Lord Montbarry et tous les amis des nouveaux mariés étaient à l'Opéra ; Agnès, qui s'était excusée sur sa fatigue, restait seule à l'hôtel. Henry Westwick avait accompagné tout le monde au théâtre, mais il s'était esquivé à la fin du premier acte pour retrouver Agnès au salon.

« Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit au commencement de la journée ? lui demanda-t-il en s'asseyant à côté d'elle. L'affreux doute qui nous étreignait tous les deux n'existe plus au moins maintenant. »

Agnès secoua tristement la tête.

« Je voudrais partager votre sentiment, Henry, je voudrais pouvoir dire que le doute n'existe plus dans mon esprit. »

La réponse aurait découragé bien des hommes ; mais la patience d'Henry, quand il s'agissait d'Agnès, était inépuisable.

« Si vous songez à ce que nous avons appris aujourd'hui, reprit-il, vous devez trouver que nous n'avons pas perdu notre temps. Rappelez-vous ce que nous a dit le docteur Bruno : “Après trente ans de pratique médicale, pensez-vous que je puisse me tromper sur la cause d'une mort produite par les effets de la bronchite ?” S'il est une question à laquelle il est impossible de répondre, c'est sûrement celle-là. Le témoignage du consul n'est-il pas aussi clair, dans toutes ses parties ? Dès qu'il sut la mort de Montbarry, il vint se mettre à la disposition de la famille. Il est arrivé au palais au moment où l'on apportait le cercueil, le corps y a été déposé devant lui et le couvercle vissé

sous ses yeux. Le témoignage du prêtre est également indiscutable. Il est resté dans la chambre auprès de la bière à réciter les prières des morts jusqu'au moment où le convoi quitta le palais. Rappelez-vous tout cela, Agnès ; comment pouvez-vous dire encore que la question de la mort et de l'enterrement de Montbarry n'est pas épuisée ! Il ne nous reste plus qu'un doute : les restes que j'ai découverts sont-ils oui ou non ceux du courrier disparu ? Voilà la question, à ce qu'il me semble. Est-ce exact ? »

Agnès ne pouvait le contredire.

« Alors, pourquoi n'éprouvez-vous pas comme moi un véritable soulagement ? demanda Henry.

– Ce que j'ai vu hier soir m'en empêche, répondit Agnès. Quand nous en avons parlé après nos démarches, vous m'avez reproché d'avoir ce que vous appelez des idées superstitieuses. Je ne suis pas de votre avis sur ce point, mais j'avoue que si une autre personne que vous me parlait ainsi, je la comprendrais, elle au moins. Je me souviens de ce que votre frère et moi nous avons été l'un pour l'autre, et je ne suis nullement étonnée qu'il m'apparaisse à moi, pour me demander la grâce d'une sépulture chrétienne et la vengeance du crime dont il a été victime. Je ne trouve rien d'impossible à l'explication de ce que vous appelez la *théorie mesmérique ;* ce que j'ai vu peut être le résultat d'influences magnétiques que j'ai subies, couchée entre les restes de l'homme assassiné et la femme coupable assise à mon chevet, en proie aux remords. Au contraire, ce que je ne saurais comprendre, c'est que cette affreuse épreuve se soit abattue sur moi pour un homme assassiné que je n'ai jamais connu, ou si vous aimez mieux – puisque vous prétendez que c'est Ferraris que j'ai vu – pour un homme que je connaissais uniquement par ce que sa femme, à qui je m'intéresse, a pu m'en dire. Je ne veux pas discuter ce que vous croyez, mais je sens que vous vous trompez.

Rien n'ébranlera ma conviction : nous sommes toujours aussi loin de l'affreuse vérité. »

Henry n'insista pas, Malgré lui, elle l'avait profondément troublé :

« Avez-vous songé à un autre moyen de découvrir la vérité ? demanda-t-il. Qui nous aidera ? Sans doute il y a la comtesse, et la clef du mystère est entre ses mains. Mais dans l'état d'esprit où elle est, peut-on croire en elle ?... en admettant qu'elle consente à parler. Si j'en juge par moi-même, je ne le pense pas.

– Voulez-vous dire que vous l'avez revue, reprit vivement Agnès.

– Oui, je l'ai encore dérangée au milieu de ses écritures sans fin et j'ai insisté pour en tirer quelque chose de clair.

– Alors vous lui avez dit ce que vous avez trouvé en ouvrant la cachette ?

– Certainement, répondit Henry ; je lui ai dit que c'était elle qui était responsable de la découverte que j'avais faite. J'ai ajouté que je n'avais pas encore prononcé son nom devant les autorités. Elle a continué à écrire comme si j'avais parlé une langue étrangère pour elle. De mon côté, je me suis entêté, je l'ai prévenue que la tête était confiée à la police et que le gérant et moi nous avions fait notre déclaration et signé nos dépositions. Elle ne fit pas la moindre attention à ma présence. Pour l'obliger à parler, j'ajoutai que l'enquête devait rester secrète et qu'elle pouvait compter sur mon entière discrétion. Je crus que j'avais réussi. Son regard quitta son manuscrit et se tourna vers moi avec un éclair de curiosité. “– Que vont-ils en faire ?” Elle parlait de la tête, je suppose.

» Je répondis qu'elle devait être enterrée en secret dés qu'on en aurait fait la photographie, puis je lui fis connaître l'opinion du médecin légiste qui a été consulté et qui prétend qu'on a employé des produits chimiques pour arrêter la décomposition, mais que cette tentative n'a qu'en partie réussi. Avant d'aller plus loin, je lui demandai à brûle-pourpoint si le médecin ne se trompait pas. Elle reprit avec beaucoup de sang-froid : "– Puisque vous voilà, je veux vous demander quelques conseils pour ma pièce ; je voudrais y introduire quelques incidents."

» Notez bien qu'il n'y avait aucune intention ironique dans sa façon de me parler ; elle brûlait réellement du désir de me lire son incroyable ouvrage, s'imaginant sans doute que je prenais grand intérêt à de pareilles choses, parce que mon frère est directeur d'un théâtre. Je me suis aussitôt retiré sous un prétexte quelconque, mais il est possible que votre influence puisse encore s'exercer sur elle. Si vous voulez, pour satisfaire pleinement votre esprit, elle est encore en haut et je suis prêt à vous y accompagner. »

Agnès frémit à la seule pensée d'avoir une seconde entrevue avec la comtesse.

« Je ne peux pas, je n'en aurais pas le courage, s'écria-t-elle. Après ce qui s'est passé dans cette horrible chambre, elle m'inspire plus d'horreur que jamais. Ne me demandez pas cela, Henry. Tâtez ma main ; rien qu'en vous écoutant je suis devenue froide comme la mort. »

Elle n'exagérait pas, Henry se hâta de changer la conversation.

« Parlons, dit-il, d'une autre chose plus intéressante. J'ai une question à vous faire. Me trompé-je en croyant que plus tôt vous quitterez Venise, plus tôt vous serez heureuse ?

– Ah ! reprit-elle vivement, vous ne vous trompez pas. Je ne saurais dire à quel point je désire être loin de cette horrible ville ; mais vous savez ce qui m'arrive, vous avez entendu ce qu'a dit lord Montbarry au dîner.

– Mais s'il avait changé d'avis depuis, » demanda Henry.

Agnès le regarda avec étonnement.

« Je croyais qu'il avait reçu des lettres d'Angleterre qui l'obligeaient à quitter Venise dès demain, dit-elle.

– C'est vrai. Il était décidé à partir demain pour l'Angleterre et à vous laisser sous ma garde avec lady Montbarry à Venise pendant les vacances ; mais une circonstance l'a obligé à abandonner cette idée, Il faut qu'il vous emmène tous demain, parce qu'il m'est impossible de veiller sur vous. Je suis moi-même obligé d'interrompre mes vacances en Italie pour retourner aussi en Angleterre. »

Agnès le regarda fixement ; elle n'était pas sûre de comprendre.

« Êtes-vous réellement obligé de partir ! » demanda-t-elle.

Henry lui répondit en souriant :

« Gardez-moi le secret ou Montbarry ne me pardonnera jamais. »

Elle lut le reste sur son visage :

« Quoi ! s'écria-t-elle, c'est pour moi que vous sacrifiez vos vacances et votre voyage en Italie.

– Je reviendrai avec vous en Angleterre, Agnès, ce sera ma récompense. »

Elle lui prit la main dans un irrésistible élan de tendresse :

« Comme vous êtes bon pour moi ! murmura-t-elle. Qu'aurais-je fait sans vous, après tout ce qui m'est arrivé ? Je ne puis vous dire, Henry, combien je vous suis reconnaissante. »

Elle voulut lui embrasser la main, mais il l'en empêcha doucement.

« Agnès, lui dit-il, commencez-vous à comprendre combien je vous aime ? »

Cette question si simple lui alla droit au cœur. Sans dira un mot, elle avoua la vérité ; elle le regarda et détourna soudain les yeux.

Il l'attira près de lui :

« Ma pauvre chérie ! » murmura-t-il, et il l'embrassa.

Tendrement émue et toute tremblante, sa bouche rencontra les lèvres d'Henry. Puis sa tête s'inclina, elle lui passa les bras autour du cou et cacha son visage sur sa poitrine. Ils ne dirent plus rien.

Ce silence enchanteur ne dura qu'un instant ; on venait de frapper sans pitié à la porte.

Agnès tressaillit. Elle se précipita au piano. Une fois assise sur le tabouret, l'instrument étant placé en face de la porte, il était impossible à la personne qui allait venir de voir sa figure.

« Entrez ! » cria Henry irrité.

La porte ne s'ouvrit pas, mais, du couloir, on fit une étrange question :

« M. Henry Westwick est-il seul ? »

Agnès reconnut aussitôt la voix de la comtesse. Elle courut à une seconde porte qui, du salon donnait dans une chambre à coucher.

« Ne la laissez pas approcher de moi, dit-elle. Bonne nuit, Henry ! Bonne nuit ! »

Henry répéta donc, plus irrité encore que la première fois :

« Entrez ! »

La comtesse entra lentement dans la chambre, son éternel manuscrit à la main. Son pas était incertain, son visage était sombre, ses yeux injectés de sang étaient largement dilatés. En approchant d'Henry elle se heurta contre la table près de laquelle il était assis. En parlant, elle n'articulait plus les mots que d'une manière confuse et presque inintelligible. On l'aurait crue ivre, mais Henry ne s'y trompa pas. Il dit en lui offrant une chaise :

« Comtesse, j'ai peur que vous n'ayez trop travaillé ; vous paraissez avoir grand besoin de repos. »

Elle porta la main à sa tête :

« Je ne trouve plus rien, dit-elle ; je n'arrive pas à écrire mon quatrième acte, cela fait un vide, un grand vide ».

Henry lui conseilla d'attendre au lendemain.

« Allez vous mettre au lit et tâchez de dormir. »

Elle agita la main avec impatience.

« Il faut que je finisse ma pièce ; répondit-elle : Je viens vous demander un conseil. Vous devez vous connaître en pièces de théâtre, votre frère est directeur, Vous devez avoir souvent entendu parler de quatrième et de cinquième acte. Vous devez avoir assisté à des répétitions et à tout le reste. »

Brusquement elle mit son manuscrit entre les mains d'Henry.

« Je ne veux pas vous la lire, dit-elle, je me sens tout étourdie quand je vois mon écriture. Jetez les yeux dessus : soyez bon garçon, donnez-moi votre avis. »

Henry regarda le manuscrit, son regard tomba sur la liste des personnages : en lisant les noms ; il tressaillit et regarda la comtesse comme pour lui demander une explication. Il allait lui faire une question, mais il était maintenant tout à fait inutile de lui parler. Elle était assise, la tête renversée sur le dos de la chaise, et paraissait déjà à moitié endormie ; sa pâleur avait augmenté, on aurait dit une femme près de se trouver mal. Il sonna et donna ordre au domestique qui entra d'envoyer une femme de chambre.

Sa voix parut tirer à moitié la comtesse de son assoupissement, elle ouvrit lentement ses paupières alourdies.

« L'avez-vous lue ? » demanda-t-elle.

Il fallait la calmer.

« Je la lirai volontiers, dit Henry, si vous voulez monter vous coucher. Je vous dirai demain ce que j'en pense. Nous au-

rons l'esprit plus clair et nous ferons mieux le quatrième acte demain matin. »

La femme de chambre entra à ce moment.

« Je crains que madame ne soit malade, lui dit tout bas Henry. Conduisez-la à sa chambre. »

La femme regarda la comtesse et répondit tout bas aussi :

« Faut-il envoyer chercher un médecin, monsieur ? »

Henry conseilla de l'emmener d'abord chez elle et de demander l'avis du gérant.

On eut beaucoup de peine à la faire lever et à lui persuader d'accepter le bras de la femme de chambre.

Ce fut seulement en lui promettant de lire la pièce et de faire le quatrième acte qu'Henry put la décider à quitter la chambre.

Une fois seul, il commença à sentir une certaine curiosité de savoir ce qu'il y avait dans ce manuscrit. Il le feuilleta, lisant une ligne par-ci, une ligne par-là. Soudain il changea de couleur, ses yeux abandonnèrent la lecture comme ceux d'un homme hébété.

« Grand Dieu ! Qu’est-ce que cela signifie », se dit-il ?

Son regard se tourna soudain vers la porte par où Agnès était sortie. Elle pouvait revenir, elle aussi pouvait désirer savoir ce que la comtesse avait écrit, il relut de nouveau le passage qui l'avait fait tressaillir, réfléchit un instant, puis fermant la pièce inachevée, quitta aussitôt le salon à pas étouffés.

XXVI

En entrant dans sa chambre située à l'étage supérieur, Henry posa le manuscrit sur la table. Ses nerfs étaient excités, sa main tremblait en tournant les pages, il tressautait aux plus petits bruits qui se faisaient entendre dans l'escalier de l'hôtel.

Le scénario de la pièce écrite par la comtesse entrait dans le sujet sans préliminaires.

Elle se présentait, elle et son œuvre, avec le sans-gêne et la familiarité d'un vieil ami, voici en quels termes :

« Permettez-moi, cher monsieur Francis Westwick, de vous nommer les personnages de la pièce dont nous sommes convenus. Ce sont, par ordre :

LE LORD ;
LE MÉDECIN ;
LA COMTESSE.

» Je ne me suis pas donné la peine, vous le voyez, d'inventer des noms de famille. Mes rôles sont suffisamment désignés par les professions que j'indique et par la différence sociale qui existe entre mes personnages.

» Le premier acte commence.

» Non, avant d'entrer en matière, il faut que je vous dise bien que la pièce est tout entière de mon invention.

» Je ne me suis aidée d'aucun événement connu, et, ce qui est plus extraordinaire encore, je n'ai volé aucune de mes idées à un drame français. En qualité de directeur de théâtre anglais, vous refuserez bien entendu de me croire ; mais cela n'y fait rien. Ce qui importe, c'est mon premier acte.

» Nous sommes à Hombourg, en pleine saison, dans le fameux salon d'or : la comtesse, mise avec beaucoup de goût, est assise au tapis vert. Des étrangers de toutes les nations sont debout derrière les joueurs, prenant part au jeu ou regardant simplement les coups. Le lord est parmi les assistants. Il est frappé par la physionomie de la comtesse, qu'un mélange de beauté et de laideur n'empêche pas d'être une personne fort agréable. Il surveille son jeu et place son argent sur son petit enjeu à elle. Elle se retourne et lui dit : “N'ayez pas confiance en ma couleur, je n'ai pas eu de chance de toute la soirée. Placez autre part, vous gagnerez peut-être.”

» Le lord, en véritable Anglais, rougit, salue et obéit. La comtesse a prophétisé vrai. Elle continue à perdre, mais le lord gagne le double de la somme qu'il avait risquée.

» La comtesse quitte la table. Elle n'a plus d'argent et elle offre sa chaise au lord.

» Au lieu de la prendre, il lui met galamment dans la main ce qu'il vient de gagner et la prie d'accepter ce prêt. Ce sera une véritable faveur qu'il lui accordera. La comtesse joue de nouveau et perd encore. Le lord sourit d'une manière fort aimable et la prie de lui emprunter encore une petite somme. À partir de ce moment, la chance tourne. Elle gagne et largement. Son frère, le baron, qui tente la fortune dans la salle à côté, voit ce qui se passe et vient rejoindre le lord et la comtesse.

» Faites bien attention, n'est-ce pas, au baron. C'est le rôle important et remarquable.

» Ce personnage a commencé sa vie par une véritable passion pour la chimie expérimentale, cette passion est fort surprenante chez un homme jeune et beau, qui a devant lui un brillant avenir. Une connaissance approfondie des sciences occultes a fait croire au baron qu'il était possible de résoudre ce fameux problème de *la pierre philosophale*. Il a depuis longtemps épuisé toutes ses ressources en coûteuses expériences. Sa sœur l'a ensuite aidé de sa petite fortune, conservant seulement ses bijoux de famille confiés à un de ses amis, banquier à Francfort.

» La fortune de la comtesse une fois engloutie, le baron a cherché une nouvelle source de revenus dans le jeu. Au début de sa périlleuse carrière il est le favori de la Fortune, il gagne souvent, hélas ! Et la dégradante passion du jeu remplace dans son âme l'enthousiasme de la science.

» Au moment où la pièce commence, la chance a abandonné le baron. Il songe à tenter une dernière expérience pour découvrir le secret de transformer en or de vils métaux. Mais comment payera-t-il les frais de cette expérience. Comment ? répond la Destinée, écho moqueur.

» Les gains que vient de faire sa sœur avec l'argent du lord lui suffiront-ils ? Inquiet du résultat, il donne à la comtesse des conseils pour jouer. Mais alors sa malchance s'étend sur sa sœur : elle se met à perdre encore et encore, jusqu'à son dernier sou.

» L'aimable et riche anglais offre un troisième prêt ; mais la comtesse, en femme délicate, refuse absolument. En quittant la table, elle présente son frère au lord. Ces messieurs se mettent à causer ensemble. Le lord demande la permission de venir le lendemain à l'hôtel de la comtesse pour lui présenter ses respects. Le baron l'invite aussitôt à déjeuner. Le lord accepte en jetant un dernier regard de respectueuse admiration à la comtesse,

mais ce regard n'a pas échappé au frère. Le lord prend congé d'eux.

» Une fois seul avec sa sœur, le baron lui parle à cœur ouvert. “Nos affaires sont désespérées, il nous faut trouver un remède héroïque. Attendez-moi ici pendant que je vais prendre quelques renseignements sur ce lord. Vous avez évidemment produit une grande impression sur lui ; si nous pouvons nous en servir pour avoir de l'argent, il faut à tout prix que la chose se fasse.”

» La comtesse reste alors seule en scène et, dans un monologue, montre à nu son caractère.

» C'est un rôle à la fois sympathique et antipathique. Il y a dans sa nature, à côté d'un grand désir de faire le bien, de grands défauts qui la poussent au mal. Elle sera bonne ou mauvaise, suivant les circonstances. Produisant beaucoup d'effet partout où elle va, cette dame est naturellement en butte à une foule de bruits calomnieux. Elle proteste énergiquement dans cette scène contre un de ces bruits indignes qui représente le baron comme son amant et non comme son frère. Elle finit en exprimant un vif désir de quitter Hombourg, car c'est dans cette ville que la calomnie a commencé. Le baron revient et entend ses dernières paroles : “Oui, dit-il, vous quitterez Hombourg si vous le voulez, mais à la condition que vous le quitterez avec le titre de fiancée du lord.”

» La comtesse est tout à la fois étonnée et choquée ; elle répond que si le lord éprouve de l'affection pour elle il ne lui en inspire aucune : elle va plus loin, elle déclare qu'elle ne le recevra pas. “Faites votre choix, répond le baron, épousez le revenu de ce lord ou laissez-moi me vendre moi et mon titre à la première femme riche quelle qu'elle soit, qui voudra m'acheter.”

» La comtesse l'écoute toute surprise. Est-il possible que le baron parle sérieusement ? “La femme qui est prête à me payer reprend-il, n'est pas loin, elle se trouve dans la salle à côté. C'est la veuve d'un riche usurier juif. Elle a l'argent qui m'est nécessaire pour arriver à la solution de mon grand problème. Je n'ai qu'à consentir à être son mari et je deviens aussitôt millionnaire. Réfléchissez, si vous voulez, cinq minutes à ce que je viens de vous dire, mais quand je reviendrai, que je sache qui de nous deux se marie pour l'argent, vous ou moi.”

» La comtesse l'arrêta comme il s'en allait.

» Les moindres sentiments sont poussés chez elle à l'extrême.

» Quelle est la femme digne de ce nom, s'écria-t-elle, qui a besoin de réfléchir pour se sacrifier quand l'homme à qui elle est toute dévouée le lui demande ? Elle n'a pas besoin de cinq minutes. Elle lui tend la main et lui dit : “Immolez-moi sur l'autel de votre gloire ; je suis prête à vous servir de marchepied ; prenez ma liberté et ma vie, pourvu que j'aide à votre triomphe.”

» Le rideau tombe sur cette situation émouvante. »

«Jugez d'après mon premier acte, monsieur Westwick, et dites-moi, en toute sincérité, sans crainte de me faire tourner la tête, si vous ne me trouvez pas capable d'écrire une pièce ?»

Henry s'arrêta un peu, entre le premier et le second acte, réfléchissant non pas au mérite de la pièce, mais à l'étrange coïncidence qu'il y avait entre tous les incidents racontés par la comtesse et ceux qui avaient précédé le désastreux mariage de son frère, le premier lord Montbarry.

Est-ce que la comtesse, dans la situation d'esprit où elle se trouvait actuellement ne se faisait pas illusion en croyant avoir affaire à son imagination tandis qu'elle n'exerçait que sa mémoire ?

La question était trop grave pour être ainsi résolue du premier coup. Sans s'appesantir sur cette pensée, Henry tourna la page et commença la lecture du second acte. Le manuscrit continuait ainsi :

« Le deuxième acte s'ouvre à Venise. Quatre mois se sont écoulés depuis la scène de la table de jeu. L'action se passe maintenant dans le salon d'un palais vénitien. Le baron, seul, songe à ce qui s'est passé depuis la fin du premier acte. La comtesse s'est sacrifiée ; le mariage a eu lieu, mais non sans tiraillements, à cause de certaines discussions d'argent relatives au contrat.

» Des bureaux de renseignements ont appris au baron que le revenu du lord provient en grande partie de ce qu'on appelle des biens substitués. En prévision d'événements malheureux, il doit évidemment faire quelque chose pour sa femme. Qu'il assure par exemple sa vie pour une somme que le baron indique et qu'il s'arrange de façon à ce que cette somme revienne à sa veuve au cas où il mourrait le premier.

» Le lord hésite, mais le baron ne perd pas son temps en discussions stériles. “Considérons le mariage comme rompu, dit-il, et brisons la.” Le lord cède peu à peu ; il serait prêt à souscrire pour une somme inférieure à celle qu'on lui demande. Le baron répond d'un ton sec : “Je ne marchande jamais.” Le lord est amoureux, et naturellement il finit par consentir.

» Jusque-là le baron n'a pas à se plaindre. Mais quand le mariage est célébré et que la lune de miel est finie, le lord prend sa revanche. Le baron a rejoint les nouveaux époux dans un

vieux palais qu'ils ont loué à Venise. Il est toujours à la recherche de la *pierre philosophale*. Son laboratoire est installé dans les caves du palais, afin que les odeurs de ces expériences n'incommodent pas la comtesse. L'obstacle éternel au succès de sa découverte est le manque d'argent. Sa position, en ce moment, est des plus critiques ; il a des dettes d'honneur qu'il faut absolument payer. Il demande fort amicalement au lord de lui prêter de l'argent. Le lord refuse en termes très secs et presque durs. Le baron s'adresse à sa sœur et la prie d'user de son influence en sa faveur. Tout ce qu'elle peut répondre, c'est que son mari, qui n'est plus amoureux d'elle, s'est révélé sous son véritable caractère, celui d'un avare fieffé. Le sacrifice du mariage a été consommé et il a été inutile.

» Telle est la situation au début du deuxième acte.

» L'entrée de la comtesse vient troubler le baron dans sa méditation. Elle est en proie à la rage. Des paroles de colère s'échappent de ses lèvres : quelques moments s'écoulent avant qu'elle rentre suffisamment en possession d'elle-même pour pouvoir parler. Elle vient d'être insultée à deux reprises, d'abord par une personne de son service, ensuite par son mari. Sa femme de chambre, une Anglaise, a déclaré qu'elle ne voulait pas servir plus longtemps la comtesse. Elle abandonne ses gages, mais veut retourner immédiatement en Angleterre.

» Interrogée sur les motifs qui la font agir ainsi, elle répond insolemment et en termes voilés, qu'une honnête femme ne peut pas servir la comtesse, surtout depuis que le baron est arrivé. La comtesse fait ce que toute femme aurait fait à sa place : indignée, elle chasse sur-le-champ cette misérable.

» Le lord, entendant sa femme parler haut, quitte le cabinet de travail où il avait l'habitude de s'enfermer avec ses livres et demande ce que signifie cette dispute. La comtesse lui dit les paroles outrageantes et la conduite de la femme de chambre. Le

lord non seulement déclare qu'il approuve la conduite de cette domestique, mais il exprime les doutes qu'il a sur la fidélité de sa femme si crûment qu'il est impossible de les répéter : “Si j'avais été homme, dit la comtesse, si j'avais eu une arme à ma portée, je l'aurais tué sans pitié.”

» Le baron, qui jusque-là a écouté en silence, prend alors la parole : “Permettez moi de finir la phrase pour vous, dit-il ; vous l'auriez frappé à mort, et par cet acte de violence, vous vous seriez privée de la prime d'assurance qui revient à la veuve, prime si nécessaire pour tirer votre frère de l'intolérable situation dans laquelle il est maintenant.”

» La comtesse rappelle gravement au baron qu'il n'y a pas là matière à plaisanter. Après ce que le lord lui a dit, elle ne doute pas qu'il ne communique ses infâmes soupçons à ses avocats en Angleterre. Si elle ne fait rien pour l'en empêcher, avant peu elle sera divorcée et déshonorée, en proie à la calomnie, sans autres ressources que ses bijoux pour ne pas mourir de faim.

» À ce moment, le courrier que le lord a engagé en Angleterre pour l'accompagner dans ses voyages, traverse la scène avec une lettre qu'il va mettre à le poste. La comtesse l'arrête et demande à regarder l'adresse. Elle la garde un instant et la montre à son frère. L'écriture est du lord : la lettre est adressée à ses avocats à Londres.

» Le courrier part pour la poste. Le baron et la comtesse se regardent en silence.

» Ils n'ont pas besoin de parler. Ils comprennent parfaitement leur position, et le seul remède leur apparaît dans sa triste clarté. L'alternative est bien simple : “Déshonneur et ruine, ou mort de milord et argent de l'assurance !”

» Le baron, fort agité, se promène de long en large, se parlant à lui-même. La comtesse saisit des lambeaux de phrases.

» Il parle de la constitution du lord, probablement affaiblie par son séjour dans les Indes ; d'un rhume que le lord a depuis deux ou trois jours ; de complications inattendues qui font que les indispositions aussi légères que les rhumes se terminent quelquefois par de graves maladies et par la mort.

» Il s'aperçoit que la comtesse l'écoute et lui demande si elle n'a rien à lui proposer, elle, qui malgré tous ses défauts, a au moins le mérite de toujours parler franchement.

» N'avez-vous pas, dit-elle, une bonne petite maladie bien sérieuse, dans un de vos flacons, en bas, dans les caveaux ?»

» Le baron répond en hochant gravement la tête. De quoi a-t-il peur ? Qu'on examine le corps après la mort ? Non pas : il se moque qu'on fasse l'autopsie. Ce qui l'inquiète, c'est de savoir comment administrer le poison. Un homme comme le lord fait appeler un médecin quand il se dit sérieusement malade, et quand il y a un médecin il y a toujours danger d'être découvert. Il y a en outre le courrier, fidèle au lord, tant que le lord le paiera. Si le médecin ne voit rien de suspect, le courrier peut s'apercevoir de quelque chose. Le poison, pour faire secrètement son œuvre, doit être administré à différentes reprises et par doses graduelles. La moindre imprudence peut tout compromettre. Les bureaux d'assurances peuvent avoir des soupçons et refuser de payer. Dans l'état actuel des choses, le baron ne veut pas tenter le coup ni permettre à sa sœur de le tenter pour lui.

» Le lord parait ensuite. Il a sonné plusieurs fois le courrier et l'on n'a pas répondu à son appel. Que signifie ce silence ?

» La comtesse lui répond en se contenant – pourquoi en effet aurait-elle donné à son indigne époux la satisfaction de lui

laisser voir combien était profonde la blessure qu'il lui avait faite ; – elle rappelle au lord qu'il a envoyé le courrier à la poste. Le lord lui demande d'un air soupçonneux si elle a regardé la lettre. La comtesse répond froidement qu'elle ne s'occupe pas de ce qu'il peut écrire ; puis, à propos du rhume qu'il a, elle lui demande s'il désire consulter un médecin. Le lord répond qu'il est assez grand pour se soigner lui-même.

» À ce moment le courrier paraît, revenant de la poste. Le lord lui donne l'ordre de repartir pour aller acheter des citrons. Il veut essayer de boire de la limonade chaude pour transpirer dans son lit : il a autrefois déjà guéri des rhumes de cette façon et il veut encore en essayer cette fois.

» Le courrier obéit, mais semble le faire à contre-cœur.

» Le lord se tourne vers le baron (qui jusque-là n'a pas pris part à la conversation) et lui demande d'un ton narquois combien de temps il compte encore rester à Venise. Le baron répond tranquillement : “Parlons franchement, milord ; si vous voulez que je quitte votre maison, vous n'avez qu'à le dire et je pars.” Le lord se tourne du côté de sa femme et lui demande si elle est capable de supporter l'absence de son frère, et prononce ce dernier mot avec une emphase insultante. La comtesse garde un imperturbable sang-froid ; rien en elle ne trahit la haine mortelle qu'elle a pour le misérable qui l'a insultée : “Vous êtes le maître dans cette maison, milord, répond-elle simplement, faites comme il vous plaira.”

» Le lord regarde tour à tour sa femme et le baron, et soudain change de ton. Voit-il dans le sang-froid de la comtesse et de son frère une menace pour lui ? C'est probable, car il s'excuse maladroitement de ce qu'il vient de dire. Quel abject personnage !

» Les excuses du lord sont interrompues par l'entrée du courrier, qui revient avec des citrons et de l'eau chaude.

» La comtesse remarque pour la première fois que cet homme a l'air malade. Ses mains tremblent en posant le plateau sur la table. Le lord ordonne à son courrier de le suivre et de venir faire la limonade dans sa chambre à coucher. La comtesse fait observer que le courrier semble incapable de se tenir debout, En l'entendant, l'homme avoue qu'il est souffrant. Lui aussi est enrhumé ; il s'est trouvé exposé à un courant d'air dans la boutique où il a acheté les citrons ; et il se sent tour à tour chaud et froid et demande la permission de se jeter un instant sur son lit :

» C'était un véritable appel à l'humanité de la comtesse : elle offre donc de faire elle-même la limonade. Le lord prend le courrier par le bras et lui dit tout bas : “Surveillez la, qu'elle ne mette rien dans la boisson, puis apportez la-moi vous-même ; ensuite vous irez vous coucher si vous voulez.”

» Sans ajouter un mot, le lord quitte la chambre.

» La comtesse fait la limonade et le courrier la porte à son maître.

» En gagnant sa chambre, le courrier est si faible, il se sent si étourdi qu'il est obligé de s'appuyer, pour se soutenir, sur le dos des chaises qu'il rencontre sur son chemin. Le baron, toujours bienveillant pour ses inférieurs, lui offre le bras ; “J'ai bien peur, mon pauvre garçon, que vous ne soyez réellement malade.” Le courrier fait cette réponse extraordinaire : “C'en est fait de moi, monsieur, j'ai attrapé la mort !”

» Naturellement, la comtesse est étonnée : “Vous n'êtes cependant pas vieux, dit-elle en essayant d'encourager le courrier ; à votre âge attraper froid ne signifie pas attraper la mort.”

» Le courrier regarde la comtesse d'un air désespéré :

« J'ai la poitrine faible, milady, j'ai déjà eu deux bronchites. La seconde fois un grand médecin fut appelé en consultation ; il regardait ma guérison comme un miracle : “Faites attention, m'a-t-il dit, si vous avez une troisième bronchite, aussi sûr que deux et deux font quatre, vous êtes un homme mort.” Je ressens dans mes os, milady, le même froid que j'ai eu les deux premières fois, et je vous le répète, j'ai attrapé la mort à Venise. »

» Après quelques paroles de consolation, le baron le conduit dans sa chambre. La comtesse reste seule en scène. Elle s'assied et regarde la porte par laquelle le courrier est sorti : “Ah ! Mon pauvre garçon, dit-elle, si vous pouviez changer de constitution avec milord, quelle heureuse chance pour le baron et pour moi ! Si vous pouviez seulement guérir votre rhume avec un peu de limonade chaude, et *lui* s'il pouvait attraper la mort à votre place !”

» Elle s'arrête soudain, réfléchit un instant et se lève en poussant un cri de triomphe. Une idée sans pareille, une idée merveilleuse vient de traverser son esprit comme un éclair. Substituer un de ces deux hommes à l'autre, et son désir est accompli. Où sont les obstacles ? Il n'y a qu'à enlever le lord de sa chambre, de gré ou de force, à le garder secrètement prisonnier dans le palais et le laisser vivre ou mourir suivant les circonstances. Il n'y a qu'à placer le courrier dans le lit devenu vide, à appeler un médecin qui le voie malade, dans le rôle du lord ; s'il meurt, il mourra sous le nom de milord. »

Le manuscrit tomba des mains d'Henri. Un invincible sentiment d'horreur s'était emparé de lui. La question qu'il s'était posé à la fin du premier acte prenait maintenant un nouvel intérêt, et un intérêt terrible. Jusqu'au monologue de la comtesse, les incidents du second acte avaient reproduit les moindres dé-

tails de la vie de son frère avec autant de vérité qu'au premier acte. Le monstrueux complot révélé par les lignes qu'il venait de lire était-il le produit de l'imagination malade de la comtesse, ou bien avait-elle cru qu'elle inventait, tandis qu'elle ne faisait qu'écrire sous la dictée de ses criminels souvenirs ?

Si la dernière hypothèse était la vraie, son frère avait été assassiné ; le crime avait été longuement prémédité par la femme à laquelle il avait donné son nom !

Pour comble de fatalité, c'était Agnès elle-même qui avait innocemment poussé vers les coupables l'homme qui devait être l'agent passif du crime.

Ne pouvant supporter un doute pareil, il quitta sa chambre, pour arracher la vérité à la comtesse ou pour la dénoncer à la justice comme une criminelle impunie.

Arrivé à la porte, il croisa quelqu'un qui sortait justement de la chambre : c'était le gérant. Il était presque méconnaissable ; il gesticulait et parlait comme un homme au désespoir.

« Entrez si vous voulez, dit-il à Henry. Tenez, monsieur, je ne suis pas superstitieux, mais je commence à croire que les crimes portent avec eux leur châtiment. Cet hôtel est maudit ! Qu'est-ce qui arrive ce matin ? Nous découvrons qu'un assassinat a été commis autrefois dans le palais. La nuit vient, et apporte avec elle encore une chose épouvantable : une mort. Une mort soudaine et horrible dans la maison ! Entrez et voyez vous-même ! Je vais donner ma démission, monsieur Westwick : je ne peux pas lutter contre la fatalité qui me poursuit ici. »

La comtesse était étendue sur son lit : le médecin et la femme de chambre debout à ses côtés ne la quittaient pas du regard. De temps en temps, sa respiration lourde et pénible se

faisait entendre comme celle d'une personne oppressée dans son sommeil.

« Va-t-elle mourir ? demanda Henry.

– C'est fini, répondit le docteur, elle est morte de la rupture d'un anévrisme au cerveau. Ces sons que vous entendez sont pour ainsi dire mécaniques, ils peuvent durer encore des heures. »

Henry regarda la femme de chambre. Elle n'avait que bien peu de chose à lui apprendre. La comtesse avait refusé de se coucher et s'était mise à son pupitre pour continuer à écrire. Trouvant qu'il était inutile de lui faire la moindre remontrance, la femme de chambre l'avait quittée pour aller prévenir le gérant Au plus vite on envoya chercher un médecin, et quand il arriva, il trouva la comtesse étendue morte sur le parquet. Voilà tout ce qu'elle avait à dire.

En sortant, Henry regarda le pupitre et vit une feuille sur laquelle la comtesse avait tracé ses dernières lignes. Les lettres étaient presque illisibles. Henry put seulement déchiffrer ces mots : « Acte premier », et : « Personnages du drame ». Jusqu'à la fin, la misérable folle avait pensé à sa pièce et elle l'avait entièrement recommencée.

XXVII

Henry revint dans sa chambre.

Son premier mouvement fut de jeter le manuscrit de côté pour ne plus jamais le regarder. La seule chance, qu'il eût de connaître la vérité disparaissait avec la comtesse. Quel espoir lui restait-il ? Quel intérêt avait-il à pousser plus loin sa lecture ?

Il se mit à arpenter la chambre. Au bout d'un moment il changea d'avis ; il venait d'envisager la question du manuscrit à un autre point de vue. Jusque-là, grâce à ces feuillets de papier, il avait appris qu'on avait prémédité ce crime, mais comment avait-il été mis à exécution ? Il ne le savait pas encore.

Le manuscrit était justement devant lui à terre. Il hésita, puis enfin le ramassa ; et, retournant à sa table, il continua de lire :

« Pendant que la comtesse songe encore à cette combinaison si simple et si hardie, le baron revient. Il réfléchit sérieusement au cas du courrier ; il pourrait être utile, à son avis, d'envoyer chercher un médecin. Il ne reste plus un seul domestique dans le palais, maintenant que la servante anglaise est partie : il faut que le baron aille lui-même chercher un docteur.

» De toute façon, répond sa sœur, nous avons besoin d'un médecin. Mais avant de l'aller chercher, attendez un peu et écoutez ce que j'ai à vous dire.

» Le baron est enthousiasmé de l'idée, l'exécution n'offre aucun danger ? Le lord, à Venise, a mené la vie d'un reclus : per-

sonne ne le connaît de vue, excepté son banquier. Il a simplement présenté sa lettre de crédit et, depuis, lui et le banquier ne se sont jamais revus. Il n'a pas donné de fête et n'est allé à aucune réception. Dans les rares occasions où il a loué une gondole pour se promener, il a toujours été seul. En un mot, grâce à l'horrible soupçon qui le rendait honteux de se montrer avec sa femme, il a mené un genre de vie qui rend l'entreprise aisée.

» Le baron, homme prudent, écoute, mais sans donner encore son opinion définitive. “Voyez ce que vous pouvez faire avec le courrier, dit-il, je me déciderai quand je saurai le résultat de votre conférence avec lui : avant d'y aller, écoutez un excellent conseil : Notre homme se laisse aisément tenter par l'argent, la seule question est de lui en offrir assez. L'autre jour, je lui demandais en riant ce qu'il ferait pour mille livres. Il m'a répondu : N'importe quoi. Ne l'oubliez pas, et offrez-lui du premier coup les mille livres.”

» La scène change ; on est dans la chambre du courrier, le pauvre malheureux pleure et tient dans ses mains le portrait d'une femme.

» La comtesse entre.

» Elle commence habilement par consoler celui dont elle veut faire son complice. Il est attendri et reconnaissant de cette marque de bienveillance : il confie ses douleurs à sa gracieuse maîtresse. Maintenant qu'il se croit à sa dernière heure, il a des remords d'avoir été si indifférent envers sa femme. Il pourrait se résigner à mourir, mais le désespoir s'empare de lui quand il songe qu'il n'a rien économisé et qu'il laissera sa veuve sans ressources, à la grâce de Dieu.

» À cette ouverture, la comtesse prend la parole.

« Supposons qu'on vous demande de faire quelque chose d'extrêmement facile, et qu'on vous propose pour cela une récompense de mille livres, comme legs à votre veuve ? »

» Le courrier se soulève sur son oreiller et regarde la comtesse avec une expression de surprise et d'incrédulité. Elle ne peut pas être assez cruelle, se dit-il, pour plaisanter avec un homme qui est dans une si triste situation. “Veut-elle dire nettement ce que peut être cette chose aisée et dont le succès lui vaudra une si magnifique récompense ?”

» La comtesse répond en confiant son projet au courrier sans le moindre détour.

» Quelques minutes de silence suivent sa proposition. Le courrier n'est pas encore assez malade pour parler sans réfléchir. Les yeux fixés sur la comtesse, il fait une remarque pleine d'originalité et d'insolence sur ce qu'il vient d'entendre.

« Jusqu'à présent je n'ai jamais été religieux ; mais je sens que je vais le devenir. Depuis que Votre Grâce m'a parlé, je crois au diable. »

» C'était l'intérêt de la comtesse de ne voir que le côté comique de cette remarque. Elle ne s'en offensa donc pas. Elle ajouta seulement : “Je vais vous donner une demi-heure de réflexion. Vous êtes en danger de mort. Décidez, dans l'intérêt de votre femme, si vous voulez mourir ne valant rien, ou valant mille livres.”

» Laissé seul, le courrier pense sérieusement à sa situation et se décide. Il se lève avec difficulté, écrit quelques lignes sur une feuille de papier qu'il arrache de son carnet, et à pas lents, tout trébuchant, il quitte la chambre.

» La comtesse revient au bout d'une demi-heure et trouve la chambre vide.

» Mais presque aussitôt le courrier ouvre la porte. Pourquoi s'est-il levé ?

» Milady, je viens de défendre ma vie, au cas où je reviendrais de cette troisième bronchite. Si vous ou le baron essayez de hâter mon départ d'ici-bas, ou de me priver de mes mille livres de récompense, je dirai au médecin où il pourra trouver quelques lignes qui révéleront le crime de Votre Grâce. Dans le cas où je n'aurais pas assez de force pour tout dire, en deux mots, j'apprendrai au médecin où se trouve ma cachette ; il est inutile d'ajouter que la lettre sera remise à Votre Grâce si elle remplit fidèlement ses engagements envers moi. »

» Après cette audacieuse préface, il commence à poser les conditions auxquelles il consent à jouer son rôle, et à mourir, pour mille livres, s'il meure de sa belle mort.

» La comtesse ou le baron devront goûter en sa présence les aliments et les boissons qu'on lui donnera, même les médicaments que le médecin ordonnera pour lui. Quant à la somme promise, elle sera en une bank-note pliée dans une feuille de papier blanc sur laquelle sera écrite une ligne sous la dictée du courrier. Ces deux objets seront alors mis dans une enveloppe cachetée à l'adresse de sa femme, et affranchie, toute prête à être mise à la poste. Ceci fait, la lettre sera placée sous son oreiller ; et tant que le médecin aura quelque espoir de le guérir, le baron et la comtesse auront le droit de regarder chaque jour, à l'heure qui leur plaira, si la lettre est toujours à sa place, et si le cachet est resté intact. Il a une dernière condition à poser. Le courrier a une conscience, et pour la garder en repos, il insiste pour qu'on ne lui fasse pas savoir ce qui aura rapport à la séquestration du lord. Non pas qu'il se soucie particulièrement de ce que deviendra son avare de maître, mais il n'aime pas à

prendre sa part des responsabilités qui doivent appartenir à d'autres.

» Les conditions acceptées, la comtesse appelle le baron, qui attendait le résultat de la conférence dans la chambre à côté. On lui dit que le courrier a cédé à la tentation.

» Tournant le dos au lit, le baron fait voir une bouteille à la comtesse.

» L'étiquette porte cette indication : *Chloroforme*. Elle comprend que le lord doit être enlevé de sa chambre dans un état d'insensibilité complète. Mais dans quelle partie du palais doit-il être transporté ? En ouvrant la porte pour sortir, la comtesse fait tout bas cette question au baron. Le baron lui répond tout bas aussi. “Dans les caveaux !”

» Le rideau tombe. »

XXVIII

Ainsi finit le second acte.

Arrivé au troisième, Henry ne parcourait plus les pages qu'avec une extrême fatigue de corps et d'esprit, il sentait qu'il avait besoin de repos.

Dans la dernière partie du manuscrit, à un passage très important, l'écriture et le style de la comtesse avaient subi une grande altération. La folie apparaissait, à mesure que la pièce tirait à sa fin. L'écriture de venait de plus en plus mauvaise. Quelques-unes des phrases étaient restées inachevées. Dans le dialogue, les questions et les réponses ne concordaient pas toujours exactement entre elles. Par intervalle, l'intelligence affaiblie de l'écrivain paraissait reprendre un instant sa vigueur. Cette vigueur disparaissait bientôt et le fil du récit s'embrouillait de plus en plus.

Après avoir lu encore un ou deux des passages les plus clairs, Henri recula devant l'horreur toujours croissante du récit. Il ferma le manuscrit, malade de corps et d'esprit. Puis il se jeta sur son lit pour reposer. Presque au même instant la porte s'ouvrit. Lord Montbarry entra dans la chambre.

« Nous rentrions de l'Opéra, dit-il, et nous venons d'apprendre la mort de cette misérable femme. On dit que vous lui avez parlé à ses derniers moments ; je voudrais savoir comment cela s'est passé.

– Vous allez le savoir, répondit Henry, vous êtes maintenant le chef de la famille. Stephen, il est de mon devoir, dans le

trouble qui m'oppresse, de vous laisser, à vous, le soin de décider ce qui doit être fait. »

Après ces paroles, il raconta à son frère comment la pièce de la comtesse était arrivée entre ses mains.

« Lisez les premières pages, dit-il, je suis curieux de savoir si elles produiront sur vous la même impression que sur moi. »

À peu près à moitié du premier acte, lord Montbarry s'arrêta et regarda son frère :

« Que peut-elle bien vouloir dire en se vantant d'avoir inventé sa pièce ? Était-elle donc assez folle pour ne plus se souvenir que tout cela est réellement arrivé ? »

C'en fut assez pour Henry : son frère éprouvait la même impression que lui.

« Vous ferez ce que vous voudrez, dit-il ; mais si vous voulez suivre un bon conseil, épargnez-vous maintenant la lecture des pages suivantes, où vous verrez de quelle manière terrible notre frère a été puni de ce honteux mariage.

– Avez-vous tout lu, Henry ?

– Pas tout. J'ai reculé devant la lecture de la dernière partie. Ni vous ni moi n'avons beaucoup vu notre frère après avoir quitté l'école, je trouvais qu'il avait agi comme un infâme avec Agnès et je ne me faisais aucun scrupule de le dire, mais, quand je lis l'inconsciente confession du meurtre horrible dont il a été victime, je me souviens avec un sentiment voisin du remords, que nous sommes fils de la même mère. En effet, j'ai ressenti ce soir pour lui ce que – je suis honteux d'y songer – ce que je n'avais jamais ressenti auparavant. »

Lord Montbarry prit la main de son frère : « Vous êtes un bon garçon, Henry ; mais êtes-vous certain de ne pas vous alarmer à tort ? Parce que cette folle a dit dans quelques lignes ce que nous savons être la vérité, est-ce qu'il doit s'ensuivre forcément qu'il faille croire le reste jusqu'au bout ?

– Il n'y a pas de doute possible, répondit Henry.

– Pas de doute possible ? répéta son frère.

– Je vais continuer ma lecture, Henry, et voir ce qui peut justifier votre conclusion. »

Il continua jusqu'à la fin du second acte. Puis il leva la tête :

« Croyez-vous réellement que les restes mutilés que vous avez découverts ce matin soient les restes de notre frère ? demanda-t-il. Et le croyez-vous sur un témoignage pareil ? »

Henry répondit par un signe de tête affirmatif.

Lord Montbarry fut sur le point de protester d'une façon énergique, mais il se contint.

« Vous convenez que vous n'avez pas lu les dernières scènes de la pièce, dit-il. Ne soyez pas enfant, Henry ! Si vous persistez à croire cette horrible chose, le moins que vous puissiez faire est de prendre entièrement connaissance du manuscrit. Voulez-vous lire le troisième acte ? Non ? Eh bien, je vais vous le lire, moi. »

Il chercha le troisième acte et prit quelques passages assez clairement écrits pour être déchiffrés.

« Voici une scène dans les caveaux du palais : La victime du complot est couchée sur un misérable lit ; le baron et la com-

tesse songent à la position dans laquelle ils se sont mis. La comtesse, si je comprends bien, s'est procurée l'argent nécessaire en empruntant sur ses bijoux à Francfort ; et le courrier peut encore en revenir, au dire du médecin. Que feront les coupables si l'homme revient à la santé ? Dans son habileté, le baron propose de remettre le lord en liberté. Si par hasard il s'adressait à la justice, il serait facile de déclarer qu'il était sujet à des accès de folie et d'en appeler au témoignage de sa propre femme. D'un autre côté, si le courrier meurt, comment se débarrasser du lord séquestré.

» Faut-il le laisser mourir de faim ?

» Non, le baron est un homme du monde, il n'aime pas les cruautés inutiles.

» Restent donc les moyens violents : si on recourait à un bravo[1] ?

» Le baron objecte qu'il n'a nulle confiance dans un complice ; en outre, il ne veut dépenser, autant que possible, de l'argent que pour lui-même.

» Doivent-ils jeter leur prisonnier dans le canal ?

» Le baron se refuse à confier son secret à l'eau, l'eau peut rejeter le cadavre.

» Doivent-ils mettre le feu à son lit ?

» C'est une excellente idée ; mais on peut voir la fumée. Non : les circonstances, du reste, sont maintenant changées du tout au tout. Le meilleur moyen d'en sortir c'est encore de l'empoisonner. Le premier poison venu fera l'affaire. »

---

[1] Tueur à gages.

« Croyez vous, Henry, qu'il soit possible qu'une pareille discussion ait eu lieu ?»

Henry ne répondit pas. La suite des questions que l'on venait de lire se présentait exactement dans le même ordre que les rêves qui avaient épouvanté Mme Narbury pendant les deux nuits qu'elle avait passées à l'hôtel. Il était inutile de faire part de cette coïncidence à son frère.

« Continuez, » lui dit-il seulement.

Lord Montbarry feuilleta le manuscrit jusqu'au premier passage un peu lisible.

« Ici, continua-t-il, si je comprends bien les indications de mise en scène, le théâtre est coupé en deux. Le médecin est en haut, écrivant naïvement le certificat de décès du lord, au chevet du courrier mort. En bas, dans les caveaux, le baron est debout près du lord empoisonné, préparant les acides qui doivent aider à réduire ses restes en cendres.

» Ne perdons pas notre temps à déchiffrer de pareilles noirceurs de mélodrames ! Passons ! Passons ! »

Il tourna encore quelques pages, essayant en vain de découvrir la signification des scènes confuses qui suivaient. À l'avant-dernier feuillet, il trouva encore quelques phrases intelligibles :

« Le troisième acte paraît être divisé, dit-il, en deux scènes ou tableaux. Je crois que je peux lire l'écriture, au commencement du second tableau : “Le baron et la comtesse sont en scène. Les mains du baron sont mystérieusement recouvertes de gants. Il a réduit le corps en cendres par un nouveau système de crémation, à l'exception de la tête toutefois.” »

Henry interrompit son frère :

« N'allez pas plus loin ! s'écria-t-il.

– Rendons justice à la comtesse, continua lord Montbarry. C'est une folle. Il n'y a plus qu'une demi-douzaine de lignes lisibles ! »

« Le baron s'est cruellement brûlé les mains en brisant par accident sa cruche à acides. Il est incapable de faire disparaître la tête, et la comtesse est assez femme, malgré toute sa méchanceté, pour reculer à l'idée de le remplacer dans ce travail. À la première nouvelle de l'arrivée de la commission d'enquête envoyée par les compagnies d'assurances, le baron n'a aucune crainte. Quoi que fassent les commissaires, c'est de la mort naturelle du courrier substitué au lord qu'ils s'occuperont aveuglément. Mais la tête n'étant pas détruite, il faut à tout prix la cacher. Ses recherches dans la vieille bibliothèque lui ont appris l'existence dans le palais d'une cachette des plus sûres. La comtesse peut refuser de manier des acides et de surveiller la crémation, mais elle peut sûrement jeter un peu de poudre afin d'empêcher la décomposition. »

« Assez ! cria de nouveau Henry, assez !

– Je ne puis plus rien lire, mon cher ami. La dernière page a l'air d'être de la folie pure. Et elle vous a dit que l'imagination lui faisait défaut ?

– Soyez sincère, Stephen, et dites la mémoire. »

Lord Montbarry se leva et jeta sur son frère un regard de pitié.

« Vous êtes malade, Henry, dit-il. Et ce n'est pas étonnant, après la découverte que vous avez faite sous la pierre de la cheminée. Nous ne discuterons pas là-dessus ; nous attendrons un jour ou deux que vous soyez redevenu tout à fait vous-même. Mais au moins entendons-nous dès à présent sur un point. C'est bien à moi que vous laissez, en qualité de chef de la famille, le droit de décider ce qu'il faut faire de ce griffonnage ?

– Je vous le laisse. »

Lord Montbarry prit tranquillement le manuscrit et le jeta au feu.

« Que cette ordure serve au moins à quelque chose, dit-il, en soulevant les pages avec le poker. La chambre commence à devenir froide : la pièce de la comtesse va faire flamber de nouveau ces bûches à demi calcinées. »

Il attendit un peu devant le foyer et revint auprès de son frère.

« Maintenant, Henry, j'ai encore un mot à dire, puis j'ai fini. Je suis prêt à admettre que vous vous êtes trouvé, par un hasard malheureux, en face de la preuve d'un crime commis dans le palais autrefois, personne ne sait quand, mais à part cela, je conteste tout le reste. Plutôt que de partager votre opinion, je ne veux rien croire de tout de ce qui est arrivé. Les influences surnaturelles que quelques-uns de nous ont subies quand nous sommes arrivés dans cet hôtel : votre perte d'appétit, les rêves affreux de ma sœur, l'odeur qui suffoqua Francis, et la tête qui apparut à Agnès, je déclare que tout cela est pure hallucination ! Je ne crois à rien, rien, rien ! »

Il ouvrit la porte pour sortir, et regarda encore une fois dans la chambre.

« Si, continua-t-il, il y a une chose que je crois : ma femme a commis une indiscrétion. Je crois qu'Agnès vous épousera. Bonsoir, Henry. Nous quitterons Venise demain matin à la première heure. »

Et voici comment lord Montbarry jugea le mystère de l'hôtel hanté.

POST SCRIPTUM

Un dernier moyen de trancher la différence d'opinion qui existait entre les deux frères restait entre les mains d'Henry. Il était décidé à se servir des fausses dents comme point de départ d'une enquête qu'il voulait faire, dès que lui et ses compagnons seraient de retour en Angleterre.

La seule personne encore vivante qui connût les moindres détails de l'histoire domestique de la famille dans les temps passés était la vieille nourrice d'Agnès Lockwood. Henry saisit la première occasion qui se présenta pour tenter de réveiller ses souvenirs sur lord Montbarry, mais la nourrice n'avait jamais pardonné au chef de la famille son abandon d'Agnès : elle refusa nettement de faire appel à sa mémoire.

« La vue seule de milord, quand je l'aperçus pour la dernière fois à Londres, dit la vieille femme, me donna des démangeaisons dans les mains ; mes ongles avaient une furieuse envie d'entrer leur marque sur son visage. J'avais été envoyée en course par miss Agnès et je l'ai rencontré sortant de chez un dentiste. Dieu merci ! c'est la dernière fois que je l'ai vu. »

Grâce au caractère emporté de la nourrice et à sa manière originale de s'exprimer, le but d'Henry était déjà atteint. Il se risqua à demander si elle avait remarqué la maison.

Elle ne l'avait pas oubliée : est-ce que M. Henry se figurait qu'elle avait perdu l'usage de ses sens parce qu'elle était âgée de quatre-vingts ans ?

Le même jour, il porta les fausses dents chez le dentiste, et dès lors tous ses doutes, si le doute était encore possible, disparurent à tout jamais. Les dents avaient été faites pour le premier lord Montbarry.

Henry ne révéla à personne l'existence de cette nouvelle preuve, pas même à son frère Stephen. Il emporta son terrible secret dans la tombe.

Il y eut encore un autre fait sur lequel il conserva le même silence charitable. La petite Mme Ferraris ne sut jamais que son mari avait été, non pas, comme elle le supposait, la victime de la comtesse, mais bien son complice. Elle croyait toujours que feu lord Montbarry lui avait envoyé la banknote de mille livres, et reculait à l'idée de se servir d'un cadeau qu'elle continuait à déclarer souillé « du sang de son mari ». Agnès, avec l'entière approbation de la veuve, porta l'argent à l'*Hospice des Enfants,* où il servit à augmenter le nombre des lits.

Au printemps de la nouvelle année, il y eut un mariage dans la famille.

À la demande d'Agnès, les membres de la famille seuls assistèrent à la cérémonie.

Il n'y eut pas de déjeuner de noce, et la lune de miel se passa dans un petit cottage des bords de la Tamise.

Dans les derniers jours qui précédèrent le départ du couple nouvellement uni, les enfants de lady Montbarry furent invités à venir jouer dans le jardin. L'aînée des filles entendit et rapporta à sa mère un petit dialogue relatif à *l'Hôtel hanté :*

« Henry, je voudrais vous embrasser.

– Embrassez, ma chérie.

– Maintenant que je suis votre femme, puis-je vous parler de quelque chose ?

– De quoi ?

– La veille de notre départ de Venise, il est arrivé un événement. Vous avez vu la comtesse pendant les dernières heures de sa vie. Dites-moi si elle vous a fait une confession.

– Elle ne m'a fait aucune confession intelligible, Agnès, et, par conséquent, aucune confession qui vaille la peine qu'on vous attriste en la répétant.

– N'a-t-elle rien dit de ce qu'elle a vu ou entendu dans cette affreuse nuit qu'elle a passée dans ma chambre ?

– Rien. Nous savons seulement que la terreur qu'elle y avait ressentie a hanté son esprit jusqu'à la fin. »

Agnès n'était pas entièrement satisfaite. Ce sujet l'a troublait. La courte conversation qu'elle avait eue avec sa misérable rivale d'autrefois lui suggérait des questions qui l'inquiétaient. Elle se souvenait de la prédiction de la comtesse. *Il vous reste encore à me conduire au jour ou je serai découverte et où la punition qui m'attend viendra me frapper !* La prédiction s'était-elle trouvée fausse, comme toute prophétie humaine ? Ou s'était-elle réalisée dans cette horrible nuit où elle avait vu l'apparition et où elle avait attiré sans le vouloir la comtesse dans sa chambre à coucher.

Quoi qu'il en soit, rendons ici hommage à la discrétion de Mme Henry Westwick : jamais elle ne tenta une seconde fois d'arracher à son mari ses secrets. Les autres femmes, élevées suivant les préceptes et les habitudes modernes, en entendant parler d'une semblable conduite, eurent naturellement pour

Agnès un dédain plein de compassion. À partir de ce moment elles ne parlaient d'elle que comme d'une personne « des temps jadis», curieux spécimen des vertus des vieux âges.

« Est-ce tout ?

– C'est tout.

– Alors il n'y a pas d'explication au mystère de *l'Hôtel hanté* ?

– Demandez-vous s'il y a une explication au mystère de la vie et de la mort. »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Février 2005
—

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent être altérés en aucune sorte. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.